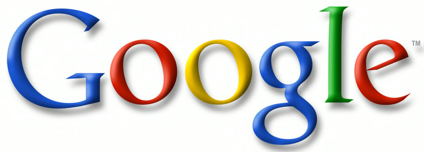
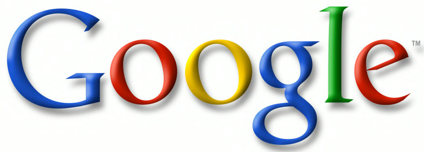









TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





Abbé de La Porte

L'ESPRIT DES MONARQUES *PHILOSOPHES*,

MARC-AURELE,

JULIEN,

STANISLAS;

ET FREDERIC.

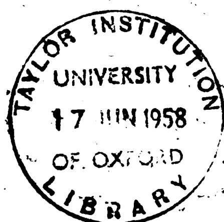


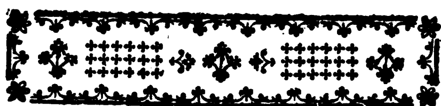
A AMSTERDAM;

& se trouve A PARIS,

Chez VINCENT, rue Saint Severin.

M DCC LXIV.





AVERTISSEMENT.

DEPUIS SALOMON, le Sage par excellence, dont les Ecrits ſont partie des Livres canoniques, l'Hiſtoire ancienne ne fournit que deux Monarques, MARC-AURELE & JULIEN, qui aient laiſſé des ouvrages de philoſophie morale & politique. Après tant de ſiécles écoulés depuis le régne de ces grands hommes, ſans qu'on les ait vu renaître, nous avons aujourd'hui l'avantage de les voir revivre dans STANISLAS LE BIENFAISANT, & FREDERIC le SALOMON DU NORD; & c'eſt une preuve des progrès que la raiſon & la philoſophie ont faits dans notre ſiécle.

En réuniſſant ſous un même point de vue, les penſées & les leçons de ces quatre Monarques, notre deſſein n'a pas été de les publier toutes: nous nous ſommes aſſujettis au titre & à l'objet de notre ouvrage; & nous n'avons extrait de leurs écrits, que les maximes qui les caractériſent plus eſſentiellement, comme MONARQUES PHILOSOPHES. Heureux le ſiécle que des Rois éclairent de leurs lumieres & inſtruiſent de leurs leçons! Plus heureux les peuples qui ſe rendent dignes d'avoir de tels peres & de tels maîtres!



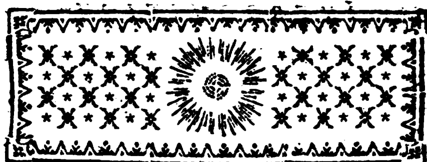


TABLE

DES MATIERES.

Fin de la Table.

INTRO-



INTRODUCTION PRELIMINAIRE,

CONTENANT des particularités de la vie de l'Empereur Marc-Aurele.

MARC-AURELE ANTONIN, surnommé *le Philosophe*, étoit de l'ancienne famille des *Annius*; & lui-même, quelque modeste qu'il fût, se disoit descendu de *Numa*, dont il imita la piété & le respect pour les Dieux.

Né avec un goût décidé

pour toutes les ſciences, il fit des progrès étonnans dans ſes études, & ſur-tout dans celle de la philoſophie morale, ſelon les principes des Stoïciens. Mais il ne les attribuoit qu'à la capacité & aux leçons aſſidues de ſes précepteurs, & nullement à ſes diſpoſitions naturelles. Jamais diſciple ne témoigna plus de reconnoiſſance à ſes maîtres, & ne leur rendit plus d'honneurs. Non-ſeulement il les combla de biens pendant leur vie, & leur érigea des ſtatues d'or, qu'il plaça parmi celles de ſes Dieux domeſtiques; mais afin que la poſtérité s'intéreſſât auſſi à leur

gloire, il voulut encore l'inſtruire des obligations qu'il leur avoit; & c'eſt par ce détail généreux qu'il commence ſes admirables réflexions.

Dès ſa plus tendre enfance, il s'attira la bienveillance de l'empereur Adrien, qui voulut l'avoir toujours auprès de lui, & qui le fit chevalier, à ſix ans; honneur, qu'on n'avoit jamais fait à cet âge. Après la mort d'Adrien, & n'ayant encore que dix-huit ans, il fut adopté par Antonin *le Pieux*, dont il épouſa la fille Fauſtine, & qui, en lui donnant en même tems le titre de *Céſar*, l'aſſocia à tous les hon-

neurs de l'empire & du ſacerdoce. Ce prince ne faiſoit & ne décidoit rien, qu'après l'avoir conſulté; & jamais il n'eut à ſe repentir ni de la confiance qu'il lui témoignoit, ni du crédit immenſe qu'il lui donnoit auprès de lui. Marc-Aurele n'employoit l'un & l'autre, que pour la gloire de l'empereur, qu'à maintenir la liberté, & qu'à accroître la félicité du peuple. Plus ſon pouvoir augmentoit, plus il avoit de reſpect & de déférence pour Antonin : la reconnoiſſance l'avoit rendu l'ami tendre & ſincere de ſon bienfaiteur. Pendant vingt-trois

ans qu'il fut dans son palais, il ne le quitta point; & l'on remarque qu'il ne coucha que deux fois ailleurs.

Cette assiduité extraordinaire, qui caractérise si noblement le cœur de Marc-Aurele, avoit si fort touché Antonin, qu'il n'écouta jamais les discours de ceux qui s'efforçoient de lui donner des soupçons contre lui; & l'union de ces deux princes dura entiere & parfaite, jusqu'à la mort d'Antonin.

Marc-Aurele lui ayant succédé, l'an 161, signala son avénement à l'empire par une preuve éclatante de sa gran-

deur d'ame & de la générosité de sa vertu, en le partageant avec Lucius Verus, qu'Antonin n'avoit pas voulu adopter, quoiqu'il n'eût été lui-même adopté par Adrien, qu'à cette condition. Il prit ensuite le nom de son bienfaiteur, & le donna, avec sa fille Lucille, à son collégue, qu'il nomma empereur. Ce fut la premiere fois que Rome se vit gouvernée par deux Souverains.

Pendant que Verus faisoit la guerre aux Parthes, les Allemands se révolterent, firent une irruption en Italie, & y porterent la désolation. Marc-Aurele, que la pru-

dence & la néceſſité des affaires avoient juſques-là retenu à Rome, & qui avoit autant de courage que de philoſophie, partit, ſe mit à la tête de ſon armée, & attaqua bruſquement les ennemis.

Le combat fut long & opiniâtre ; mais enfin les Allemands furent battus & taillés en piéces. Quelque grande que fût cette victoire, & quelque plaiſir qu'elle lui fît, il eut cependant la force de réſiſter à ſes troupes victorieuſes, qui le prioient d'augmenter leur paye ; & malgré leurs inſtances, il leur répondit, *que de leur donner de l'argent*

pour cet heureux ſuccès, ce ſeroit leur faire des libéralités aux dépens du ſang de leurs peres & de leurs parens, dont il devoit rendre compte aux Dieux. Cette réponſe admirable étoit la conſéquence naturelle des principes de ſa morale, qu'il ne ſacrifia jamais à aucune circonſtance. En quelque danger même qu'il ſe trouvât, ni la crainte ni la complaiſance n'affoiblirent jamais ſa fermeté, & ne purent l'obliger à paſſer en rien les bornes de la plus exacte juſtice : en un mot, il joignoit la pratique la plus ſévere de la morale à la profeſſion qu'il en faiſoit.

Conſtant & modeſte, grave & complaiſant, clément & juſte; auſſi indulgent pour les autres, que rigide pour lui-même; inſenſible à la vaine gloire; inébranlable dans ſes deſſeins, qu'il formoit toujours après de mûres réflexions, & jamais par caprice, ou par paſſion; ennemi des délateurs, pieux ſans affectation, modéré en toutes choſes; toujours égal, toujours le maître de ſon ame, toujours ſoumis à la Providence & à la raiſon, & ſans ceſſe en garde contre l'amour-propre; incapable de déguiſement, toujours vrai dans ſes paroles comme dans

ſes actions ; jamais ni impatient ni inquiet ; très-prompt à pardonner les fautes, quand elles n'offenſoient que lui ſeul ; & inexorable, quand la derniere néceſſité, c'eſt-à-dire l'intérêt du public, le forçoit à les punir ; toujours occupé du bonheur de ſes peuples, & du plaiſir de faire du bien aux hommes ; l'ami compatiſſant & le pere des pauvres : tel étoit Marc-Aurele, au milieu des allarmes & des calamités de la guerre, comme dans le ſein de la paix.

Verus étant mort d'apoplexie, au retour de l'expédition contre les Parthes, Marc-

Aurele prit seul les rênes du gouvernement. Aussi heureux guerrier, que sage philosophe, il triompha plusieurs fois des Quades, des Marcomans, des Sarmates & des Vandales ; & ces barbares apprirent enfin à le craindre, autant qu'il étoit respecté & aimé des Romains.

Il s'occupa alors tout entier à établir le bonheur de la République sur des loix sages & une police prudente, qui, d'elles-mêmes, pour ainsi dire, rendissent chaque particulier tranquille & heureux. Tous les états, toutes les conditions furent l'objet de ses soins bien-

faiſans. La juſtice prit une nouvelle forme ; elle fut prompte, ſans être moins réfléchie ; clémente, ſans ceſſer d'être exacte : la magiſtrature ne fut composée que de juges intégres. Les pupilles eurent un *tutelaire*, qui prit ſoin de leurs intérêts ; tous les mineurs, ſans aucune exception, eurent des curateurs ; les talens utiles furent encouragés, le mérite eut des récompenſes, & la vertu des honneurs & des dignités : un citoyen ſage & vertueux étoit ſûr de l'eſtime & des bonnes graces de ſon empereur. C'eſt ainſi que ce prince prouvoit à tous ſes

ſujets la vérité de ce mot de Platon : *Que les Peuples ſeroient heureux, ſi les philoſophes étoient rois, ou ſi les rois étoient philoſophes !* Quoiqu'il fût d'une ſanté foible & délicate, rien n'étoit capable d'arrêter ſon zèle pour le bien public ; il y employoit la nuit comme le jour. *Ce ſont*, diſoit-il, *les obligations que m'impoſe ma condition de légiſlateur & d'empereur.*

Il auroit cru commettre une impiété, s'il eut perdu en choſes vaines & inutiles un ſeul de ſes momens ; ceux-mêmes qu'il donnoit par complaiſance aux jeux & aux ſpec-

tacles, n'étoient pas oisifs; car il y lisoit toujours, ou y écrivoit. Dans ses voyages & dans ses expéditions, au milieu des affaires les plus difficiles, il mettoit à profit tout le tems que d'autres eussent pris pour se délasser: il l'employoit sans relâche à s'entretenir avec lui-même, & à se demander un compte exact de sa conduite, de ses pensées & de ses desseins. C'est à ce merveilleux emploi de ses momens particuliers, que nous devons l'ouvrage immortel de sa philosophie.

Il s'informoit très-exactement de ce qu'on disoit de lui,

non pas pour punir ceux qui en parloient avec trop de liberté, mais pour connoître ce qu'on approuvoit, ou ce qu'on blâmoit dans sa conduite, & profiter de la censure du public pour se corriger, ou de ses louanges pour continuer de faire le bien. Toutes les fois qu'on parloit mal de lui, & qu'on l'accusoit de quelque défaut ou de quelque vice qu'il n'avoit pas, il répondoit ou par lettres, ou de vive voix, à ses accusateurs, bien moins pour se justifier, que pour les désabuser & les instruire.

Persuadé que la force des Etats consiste principalement

dans le conseil des Sages ; il n'entreprenoit jamais rien d'un peu important, ni dans la guerre, ni dans la paix, sans consulter, non-seulement ses conseillers ordinaires, mais encore ceux qui avoient la réputation d'être les plus habiles, & qu'il choisissoit à la cour, à la ville, & au sénat. Bien loin alors d'avoir la fausse ambition de les entraîner dans ses sentimens, il se faisoit un mérite & un plaisir de se rendre à leurs avis : *Il est bien plus juste*, disoit-il, *que je suive le conseil de tant de grands personnages qui sont tous mes amis, qu'il ne l'est*

que tant de grands personnages suivent les miens.

Religieux obſervateur de ſa parole, il blâmoit hautement les fauſſes raiſons de ces politiques, qui ſoutiennent qu'un prince prudent & habile n'eſt pas obligé de la tenir, quand elle bleſſe ſes intérêts, & qu'il peut même s'en ſervir comme d'un appât pour faire tomber dans ſes piéges ceux à qui il l'a donnée; & ce fut pour détruire, autant qu'il le pouvoit, ces principes pernicieux, qu'il fit cette maxime ſi digne de toute l'attention des princes: *Gardez-vous bien d'eſtimer jamais comme utile*

une chose qui vous forcera un jour à manquer de foi.

Il ne voulut jamais recevoir les titres magnifiques & orgueilleux qu'on avoit donnés aux autres empereurs, ni souffrir qu'on lui élevât des temples & des autels. *C'est de la vertu seule*, répondoit ce sage prince, *qu'il dépend d'égaler les empereurs aux Dieux, & non pas des suffrages & des flatteries des peuples. Un roi, qui régne avec justice, a toute la terre pour son temple, & tous les gens de bien pour prêtres & pour ministres.*

Pour exciter dans le cœur de ses sujets la générosité &

la bienfaiſance réciproque, il fit bâtir un temple à la Déeſſe qui préſidoit aux bienfaits, & qui étoit peut-être la ſeule vertu à qui les Romains n'avoient point encore rendu de culte. Il n'appartenoit en effet d'introduire ce culte nouveau, qu'à un prince comme Marc-Aurele, qui en ſçavoit ſi parfaitement toutes les cérémonies & tous les uſages, & qui les pratiquoit ſans ceſſe avec tant de plaiſir.

Un Prince ſi bon, & ſi exactement le pere & l'ami de ſon peuple, devoit-il s'attendre à trouver un ingrat & un rebelle dans l'un de ſes lieutenans,

dans celui-là même à qui il donnoit les témoignages les plus diſtingués de ſon eſtime? Mais la perfidie de Caſſius, qui s'étoit fait déclarer empereur, ne ſervit encore qu'à faire briller avec plus d'éclat la philoſophie héroïque de Marc-Aurele, qui ne voulut croire cette trahiſon, que lorſqu'il en eut les preuves les plus complettes. Il étoit alors en Pannonie, occupé à dompter les Sarmates & les Marcomans, qui s'étoient laſſés de le craindre, & dont il triompha encore. La néceſſité de s'oppoſer aux progrès de Caſſius, qui avoit entraîné

dans ſon parti l'Egypte, la Cilicie & la Syrie, lui parut enfin urgente : il fit aſſembler ſes troupes, leur fit une harangue pathétique, & ſe mit à leur tête, pour aller combattre le rebelle ; mais il apprit à Formies, que Caſſius avoit été tué ; & c'étoit précisément ce qu'il craignoit d'apprendre. Car dans ſa harangue à ſes ſoldats, il leur avoit dit : » *La ſeule choſe, mes amis,* » *que j'appréhende, c'eſt que* » *Caſſius n'ayant point le front* » *de ſoutenir notre préſence &* » *de paroître à nos yeux, ne ſe* » *tue lui-même, ou que quel-* » *qu'un, ſçachant que nous*

» *allons le combattre, ne nous*
» *rende ce mauvais office, & ne*
» *me raviſſe le prix le plus glo-*
» *rieux que je puiſſe attendre de*
» *ma victoire. Quel eſt donc ce*
» *prix ? De pardonner à un*
» *ennemi ; de témoigner de l'ami-*
» *tié à un homme qui a violé*
» *tous les droits de l'amitié, &*
» *de demeurer fidele à un per-*
» *fide. Cela vous ſurprend &*
» *vous paroît peut-être incroya-*
» *ble ; mais n'en ſoyez pas moins*
» *perſuadés : car enfin tout ce*
» *qu'il y a de bien n'a pas en-*
» *core entierement quitté la terre,*
» *& il nous reſte encore quelques*
» *traces de l'ancienne vertu. Si*
» *les Dieux me font la grace de*

» *mettre une heureuſe fin à ces*
» *deſordres, j'aurai la ſatisfac-*
» *tion de vous faire voir ce qui*
» *vous ſemble préſentement im-*
» *poſſible; & je tirerai au moins*
» *un bien de ce grand mal; c'eſt*
» *que je convaincrai les hommes*
» *de cette importante vérité,*
» *Qu'on peut faire un bon uſage,*
» *même des guerres civiles.*

Marc-Aurele témoigna publiquement la douleur que lui cauſoit la mort de Caſſius, & il écrivit ainſi à l'impératrice Fauſtine : « *J'ai lu & relu à*
» *Formies la lettre par laquelle*
» *vous m'exhortez à punir les*
» *complices de Caſſius. Mais,*
» *pour moi, j'ai réſolu de par-*

» *donner à ses enfans, à sa*
» *femme & à son gendre; & je*
» *vais écrire au sénat, afin que*
» *leur proscription ne soit pas*
» *trop dure, ni leur punition*
» *trop sévere; car il n'y a rien qui*
» *rende un empereur Romain*
» *plus recommandable, que la*
» *clémence. C'est elle qui a élevé*
» *César & Auguste au rang des*
» *Dieux, & qui a fait mériter*
» *le nom de Pieux à notre pere.*
» *Enfin, si cette guerre avoit pu*
» *se terminer selon mes souhaits,*
» *Cassius même n'eût pas été*
» *tué.*

Il écrivit en effet au sénat, & le pria de ne point poursuivre dans toute la rigueur des

des loix la famille & les complices de Caſſius. « Je vous
» conjure, lui dit-il, de vous
» relâcher de votre ſévérité
» ordinaire, & de ne pas faire
» ce tort à ma piété & à ma
» clémence, ou plutôt à la
» vôtre, de condamner per-
» ſonne à mort; qu'aucun Sé-
» nateur ne ſoit puni; rappel-
» lez les exilés, & que les
» proſcrits jouiſſent de leurs
» biens. Plût à Dieu, que je
» puſſe auſſi retirer du tom-
» beau ceux qui ſont morts!
» car je n'approuve nullement
» la vengeance qu'un empe-
» reur prend de ſes injures

» particulieres : elle paroît
» toujours trop grande, quel-
» que juste qu'elle soit. C'est
» pourquoi vous pardonne-
» rez aux enfans de Cassius,
» à sa femme & à son gen-
« dre. Mais, que dis-je? vous
» pardonnerez. Eh! ils n'ont
» rien fait. Qu'ils vivent donc
» en repos, & qu'ils sentent
» qu'ils vivent sous le régne
» de Marc-Antonin. Qu'on
» leur rende le bien de leur
» famille; qu'ils aient leur or,
» leur argent & leurs meu-
» bles; qu'ils soient riches
» sans crainte, & dans une
» entière liberté; & que par-

» tout où ils iront, ils y por-
» tent des marques de ma
» piété & de la vôtre.

Marc-Aurele passa en Egypte & en Syrie, pour achever d'appaiser la révolte, & de faire rentrer dans leur devoir les peuples & l'armée d'Orient. Il brûla, sans les avoir lues, toutes les lettres qui avoient été trouvées dans le cabinet de Cassius, afin, dit il à ceux qui en étoient surpris, *de n'être point forcé, malgré lui, de haïr quelqu'un;* & il pardonna à toutes les villes qui avoient suivi le parti du rebelle.

Après avoir rétabli le calme

dans l'Orient, il reprit le chemin de Rome, & paſſa par Athènes, où il fut initié, ſelon ſes ſouhaits, aux grands myſteres de Cérès. C'étoit la plus ſolemnelle & la plus religieuſe de toutes les dévotions des Payens. Pour y être admis, il falloit avoir toujours mené une vie innocente, & n'avoir point le moindre crime à ſe reprocher. C'étoit même la coutume de s'y préparer, par un examen général qu'on faiſoit devant un prêtre commis pour juger de l'état de ceux qui ſe préſentoient.

Il fut reçu à Rome, dont il

avoit été abſent, près de huit ans, avec toutes les démonſtrations de la joie la plus reſpectueuſe, la plus vive & la plus ſincere; & pour témoigner combien il y étoit ſenſible, il diſtribua à tout le peuple huit piéces d'or par tête, lui remit tout ce qu'il devoit au tréſor public & particulier, depuis ſoixante ans, & fit brûler tous les billets de cette dette au milieu de la place. Il ſe retira enſuite, pour quelque tems, à Lavinium, où il ſe repoſa entre les bras de la philoſophie, qu'il appelloit ſa mere. Cependant, comme il ſçavoit

qu'un peuple victorieux & paiſible ne peut ſe paſſer de ſpectacles, & que la prudence veut même qu'on l'amuſe par des jeux innocens, pour le délaſſer de ſon travail, & pour l'empêcher de penſer à des nouveautés qui ſont toujours funeſtes à la république, il lui en donna de magnifiques.

Les Scythes & les peuples du Nord ayant repris les armes, Marc-Aurele voulut encore aller en perſonne les combattre & les vaincre. Les Romains qui le voyoient infirme, & qui craignoient que ſa ſanté qui leur devenoit de

jour en jour plus précieuſe, ne ſuccombât aux fatigues de cette nouvelle guerre, voulurent s'oppoſer à ſon deſſein. Ne pouvant y réuſſir, ils s'aſſemblerent devant ſon palais, & le prierent avec les plus grandes inſtances de ne pas les quitter, ſans leur avoir donné auparavant des préceptes pour leur conduite, afin que ſi les Dieux les privoient pour toujours du bonheur de le revoir, ils puſſent, avec ce ſecours, continuer de marcher dans le chemin de la vertu, où il les avoit fait entrer par ſon exemple. Antonin, touché de cette priere

des Romains & de leurs bonnes diſpoſitions, paſſa trois jours entiers à leur expliquer les plus grandes difficultés de la morale, & à leur donner les maximes les plus ſolides, pour régler toutes leurs actions. Il partit enſuite avec Commode, ſon fils, qu'il avoit déja aſſocié à l'empire.

Son expédition fut heureuſe. Il y donna, comme dans toutes les précédentes, les plus grands exemples de valeur & de prudence. Il alloit ouvrir la troiſieme campagne contre ces barbares opiniâtres, lorſqu'il fut

attaqué à Vienne en Autriche, d'autres disent à Syrmium en Pannonie, d'une maladie qui fut bientôt désespérée, & qui l'emporta en peu de jours. Dans cette extrémité, qui est ordinairement l'écueil de la fermeté des plus grands hommes, ce sage empereur fit connoître que les vérités dont il avoit toujours fait profession, étoient si profondément gravées dans son cœur, que rien n'étoit capable de les effacer, ni même de les affoiblir.

Mais si, d'un côté, sa soumission aux ordres de la Pro-

vidence lui faiſoit recevoir la mort agréablement ; de l'autre, l'amour qu'il avoit pour ſes peuples, rempliſſoit ſon ame d'amertume. A meſure que ſa derniere heure approchoit, il ſentoit augmenter ſes inquiétudes ſur leur bonheur : il craignoit que ſon fils ne l'imitât pas aſſez, & que ſa jeuneſſe n'oubliât bientôt, au milieu des plaiſirs & des flateurs, les ſages leçons & les exemples de vertu qu'il lui avoit donnés.

La veille de ſa mort, il commanda qu'on fît entrer ſes amis & ſes principaux officiers ; & réuniſſant, pour

leur parler, le peu de forces qui lui restoient, il leur dit:

» La douleur que vous té» moignez de me voir en l'état » où je suis, ne me surprend » pas. La compassion est natu» relle aux hommes; & les » maux qu'ils voient eux-mê» mes, l'augmentent toujours. » Mais je suis persuadé que » ces larmes que je vois cou» ler, partent, pour moi, » d'une autre source; & les » sentimens que j'ai pour » vous, me font raisonnable» ment attendre de votre part » une amitié réciproque. Voici » le tems favorable, qui va » nous donner lieu, à moi, de

» connoître ſi j'ai bien placé
» l'eſtime & la conſidération
» que j'ai toujours eues pour
» vous, & à vous, de me témoi-
» gner votre reconnoiſſance,
» en faiſant voir que vous n'a-
» vez pas oublié les bienfaits
» que vous avez reçus de moi.
» Vous voyez devant vos
» yeux mon fils que vous avez
» élevé vous-mêmes, & qui,
» venant d'entrer dans l'âge de
» l'adoleſcence, comme dans
» une mer orageuſe, a beſoin
» de ſages gouverneurs, de
» peur qu'emporté par ſes
» paſſions comme par des
» vents impétueux, il n'aille
» ſe précipiter dans les vices.

» Au lieu donc d'un pere qu'il
» va perdre, faites qu'il en
» retrouve plusieurs en vous;
» ayez soin de sa jeunesse;
» donnez-lui les conseils dont
» il a besoin; représentez-lui,
» que, ni toutes les richesses
» du monde ne sont suffisan-
» tes pour satisfaire le luxe
» des tyrans, ni les gardes qui
» veillent autour de leurs pa-
» lais, capables de les défen-
» dre contre la haine des peu-
» ples. Faites-lui remarquer
» qu'on ne voit de régnes
» longs & tranquilles, que
» ceux des princes qui, au
» lieu d'exciter la haine par
» leurs cruautés & leurs vio-

» lences, ont, au contraire, par
» leur douceur, fait naître dans
» l'amour le cœur de leurs ſu-
» jets. Dites-lui ſans ceſſe, que
» ce ne ſont pas ceux qui ſer-
» vent par contrainte, mais
» ceux qui obéiſſent volontai-
» rement, qui demeurent fidé-
» les dans toutes ſortes d'é-
» preuves, & qui ne peu-
» vent, en aucune rencontre,
» être ſoupçonnés ni de fla-
» terie, ni de diſſimulation.
» Qu'il ſçache que voilà
» les ſeuls qui ne tombent
» jamais dans la déſobéiſ-
» ſance, à moins qu'ils n'y
» ſoient forcés par les mau-
» vais traitemens. Mais en

» même tems, ne vous lassez
» point de lui remettre de-
» vant les yeux, combien il est
» difficile, & cependant né-
» cessaire, dans un pouvoir
» absolu, de modérer ses de-
» sirs, & de leur donner des
» bornes. Si vous l'instruisez
» de ces vérités; si vous le fai-
» tes incessamment souvenir
» de ce qu'il vient d'entendre,
» avec la satisfaction de for-
» mer un bon empereur pour
» vous & pour tout l'empire,
» vous aurez la consolation
» de rendre à ma mémoire le
» plus grand de tous les servi-
» ces, puisque, par ce moyen,
» vous l'immortaliserez.

En prononçant ces dernieres paroles, il fut saisi d'une foiblesse qui lui ôta l'usage de la voix : il tomba sur son lit, & mourut le lendemain, dans la cinquante-neuvieme année de son âge, & la dix-neuvieme de son regne, laissant un regret infini à ceux de son siécle, & un souvenir éternel de sa vertu à la postérité.

Dès que la nouvelle de sa mort fut publique, ce fut une affliction générale dans l'armée & dans toute l'Italie. Jamais on n'avoit vu un si grand deuil, & jamais Rome n'avoit été dans une consternation si tendre. Il sembloit

que la gloire & la félicité de l'empire fussent éteintes avec Marc-Aurele-Antonin. Les uns l'appelloient leur pere; les autres, leur frere; ceux-ci, leur vaillant capitaine; ceux-là, leur bon empereur, leur prince prudent, le sage, le modele de toutes les vertus; &, ce qui est très-rare parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnoient tous des louanges différentes, il n'y en avoit pas un seul qui ne fût persuadé qu'il disoit la vérité.

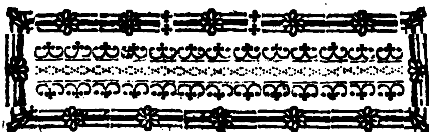
Le sénat & le peuple l'adorerent, avant même que ses funérailles fussent ache-

vées ; & comme ſi ç'eût été peu de choſe que de lui élever une ſtatue d'or dans la chambre Julienne, où le ſénat s'aſſembloit, & de lui décerner tous les honneurs divins, on déclara ſacriléges ceux qui n'auroient pas, dans leur maiſon, ſelon leur fortune, ou ſon portrait, ou ſa ſtatue.

Ce prince ſi ſage, ſi bienfaiſant & ſi heureux pendant ſa vie, le meilleur & le plus grand empereur que Rome ait jamais eu, eut le malheur, en mourant, de laiſſer l'empire au plus vicieux de tous les hommes, à Commode, ſon propre fils. Mais ce fut ſans

doute encore un bonheur pour ce pere vertueux, de mourir, avant que d'avoir connu les vices de ſon fils. Ce contraſte ſi ſurprenant entre Marc-Aurele & Commode, & ſi affreux du côté de celui-ci, a fait dire à l'auguſte PHILOSOPHE BIENFAISANT de nos jours, » qu'un pere honnête homme » doit trembler, quand il voit » les enfans d'un Brutus ſe ſou- » metrre au joug d'un tyran, » & le régne du fils de Marc- » Aurele n'être qu'un régne de » ſcélérateſſe & de fureur.





L'ESPRIT DE MARC-AURELE.

De Dieu, Et de la Providence.

S'il y a des Dieux, ce n'eſt pas une choſe bien fâcheuſe que de quitter le monde, car ils ne te feront aucun mal; s'il n'y en a point, ou qu'ils ne ſe mêlent pas des affaires des hommes, qu'ai-je à faire de vivre dans un monde ſans Providence & ſans Dieux? Mais il y a des Dieux, & ils ont ſoin

des hommes : ils ont même donné à chacun le pouvoir de s'empêcher de tomber dans de véritables maux.

Quand les libertins te demanderont, où eſt-ce que tu as vu les Dieux, & comment tu ſçais qu'il y en a, pour leur rendre un ſi grand culte ? Tu leur répondras d'abord, qu'ils ſont viſibles, & que d'ailleurs, quoique tu ne voies pas ton ame, tu ne laiſſes pas de la reſpecter; qu'il en eſt de même des Dieux. Les effets merveilleux que tu reſſens tous les jours de leur pouvoir, te prouvent qu'ils ſont, & font que tu les adores.

Si tu examines exactement toutes choſes, tu trouveras que tout ce qui arrive, arrive juſtement ; je ne dis pas ſeulement, parce qu'il arrive en conſéquence de certai-

nes causes, mais parce qu'il arrive selon l'ordre de la véritable justice, & qu'il vient d'un Être supérieur, qui distribue à chacun ce qui lui est dû.

Tout ce qui vient des Dieux, porte les marques de leur Providence ; ce que l'on impute même au hazard & à la fortune, se fait, ou par la nature, ou par la liaison & l'enchaînement des causes que la Providence régit ; toutes choses prennent de-là leur cours.

Dieu, tout immortel qu'il est, ne se fâche point d'avoir à supporter, pendant une si longue suite de siécles, un nombre infini de méchans ; au contraire il a soin d'eux en toutes manieres ; & toi, qui vas bientôt mourir, tu es las de les supporter, quoique tu sois toi-même du nombre.

Celui qui refuse d'obéir à la raison universelle & politique, c'est-à-dire à la Providence, est un esclave fugitif; celui qui ne le voit pas est aveugle.

DEVOIRS DE L'HOMME, à l'égard de Dieu, de la société & de soi-même.

NOUS avons trois engagemens; l'un nous lie avec la cause environnante, qui est le corps; l'autre nous lie avec la cause divine, d'où descend tout ce qui arrive à tout le monde, c'est-à-dire, avec la raison universelle, avec Dieu; le troisieme enfin nous lie avec tous les hommes, c'est-à-dire, avec la société.

En attendant que l'heureux moment

ment de ton extinction arrive, qu'as-tu à faire? A honorer & à benir les Dieux, & à faire du bien aux hommes.

Il faut que tu aies toujours tout prêts les préceptes qui te peuvent aider à connoître les choſes divines & humaines, & à faire la plus petite choſe, en te ſouvenant toujours du bien qui lie les unes avec les autres; car tu ne feras jamais bien aucune choſe purement humaine, ſi tu ne connois pas les rapports qu'elle a avec les choſes divines, ni aucune choſe divine, ſi tu ne ſçais toutes les liaiſons qu'elle a avec les choſes humaines.

Il n'y a rien de plus miſérable qu'un homme qui veut tout connoître & tout embraſſer, & qui, non content de ſonder les abîmes

de la terre, veut encore, par ſes conjectures, pénétrer dans l'eſprit des autres hommes, ſans ſe ſouvenir qu'il lui doit ſuffire de connoître cette divinité qu'il a au dedans de lui, & de lui rendre le culte qui lui eſt dû. Le culte qu'elle demande conſiſte à la tenir libre de toute paſſion, à la garantir de la témérité, & à faire qu'elle ne ſoit jamais fâchée de ce que font les Dieux ou les hommes; car ce que font les Dieux, mérite notre reſpect, à cauſe de leur vertu; & ce que font les hommes, mérite notre amour, à cauſe de la parenté qui eſt entre nous.

Reſpecte & cultive ton imagination; car tout dépend d'elle, afin qu'elle n'engendre point dans ton eſprit des opinions contraires à la nature, & indignes de la rai-

son : or ce que la nature & la raison demandent, c'est que tu retiennes ton consentement, que tu aimes les hommes, & que tu obéisses aux Dieux. Rejettant donc tous autres soins, ne t'attache qu'à ces trois choses.

Choisis librement & simplement tout ce qui te paroît le meilleur, & t'y attache de toutes tes forces. Ce qui est meilleur, c'est ce qui est utile ; & voici une régle sûre pour le discerner. Tout ce qui t'est utile, en tant que tu es animal raisonnable, c'est ce qu'il faut retenir ; & tout ce qui ne t'est utile qu'entant que tu es simplement animal, c'est ce qu'il faut rejetter. Conserve seulement ton jugement libre & dégagé de toutes sortes de préjugés, afin qu'il puisse faire sûrement cette différence.

Il ne faut jamais être lâche dans ſes actions, turbulent ou inquiet dans le commerce du monde, incertain & vague dans ſes opinions, opiniâtre & précipité dans ſes jugemens, ni enfin trop occupé de ſes emplois ou de ſes affaires.

Tu mérites tous les malheurs qui t'arrivent, parce que tu aimes mieux remettre à demain à devenir honnête homme, que de l'être aujourd'hui.

Garde-toi bien d'eſtimer jamais comme utile, une choſe qui te forcera un jour à manquer de foi, à violer la pudeur, à haïr, ſoupçonner ou maudire quelqu'un, à être diſſimulé, à deſirer des choſes qui demandent des murailles ou des voiles pour être cachées.

Tu ne ſçaurois enſeigner à lire ni à écrire, ſi tu ne l'as appris

auparavant ; à plus forte raiſon, ne pourras-tu donc enſeigner aux autres à vivre, ſi tu ne le ſçais pas toi-même.

Notre eſprit a quatre penchans qu'il faut obſerver continuellement; & quand on *les découvre*, il faut les bannir, en diſant ſur le premier : Cette imagination n'étoit pas néceſſaire ; ſur le ſecond : Cela va à ruiner la ſociété ; ſur le troiſieme : Ce que tu vas dire, n'eſt pas conforme à tes ſentimens : or il n'y a rien de plus indigne que de parler contre ſa penſée. Enfin, ſur le quatrieme, en te reprochant à toi-même que tu fais les actions d'un homme qui a aſſujetti la partie la plus divine de lui-même à la partie la plus mépriſable, c'eſt-à-dire, à cette partie mortelle, qui eſt le corps, &

à toutes ses voluptés grossieres & brutales.

Que ces petits hommes qui se piquent d'être de grands politiques, & de traiter toutes les affaires selon les maximes de la philosophie, sont méprisables ! Ce ne sont que des enfans. Mon ami, de quoi s'agit-il ? Il s'agit de faire ce que la nature demande de toi.

Que personne ne puisse dire véritablement que tu n'es ni de mœurs simples, ni homme de bien. Fais mentir tous ceux qui penseront cela de toi ; cela est en ton pouvoir. Qui t'empêche d'être homme de bien & simple ? Résous-toi seulement à ne plus vivre, si tu n'es tel ; car sans cela la raison ne veut pas que tu vives. Veux-tu réussir à être homme de bien ? Médite sans cesse sur les

ordres de la nature de l'univers, & sur tous les devoirs auxquels l'homme est engagé par les loix de la nature particuliere.

La meilleure maniere de se venger, c'est de ne point ressembler à celui qui nous fait *injure*.

Telles que seront les pensées dont tu t'entretiendras d'ordinaire; tel sera aussi ton esprit; car notre ame prend la teinture de nos pensées. Tâches donc de la nourrir & de l'imbiber toujours de bonnes réflexions.

Les hommes sont nés les uns pour les autres: il faut donc, ou les enseigner, ou les souffrir. Corrige ou redresse les méchans, si tu le peux; sinon, souviens-toi que c'est pour eux que la douceur & l'humanité t'ont été données. Les Dieux même usent

tous les jours de clémence envers eux, & en plusieurs rencontres ils les aident de leurs secours : ils leur donnent la santé, les richesses & la gloire, tant ils ont de bonté. Tu peux les imiter, ou tu dois dire ce qui t'en empêche.

Personne ne se lasse de recevoir du bien, car c'est une action selon la nature : ne t'en lasse donc point. Or faire du bien aux autres, c'est en recevoir.

C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offensent ; & tu le feras, si tu te souviens qu'ils sont tes parens ; qu'ils péchent malgré eux, par ignorance, que vous mourrez les uns & les autres au premier jour ; &, sur toutes choses, qu'ils n'ont pas rendu ton ame pire qu'elle n'étoit auparavant.

La bonté est invincible, quand elle est sincere, sans hypocrisie & sans masque ; car que te pourra faire l'homme du monde le plus violent & le plus emporté, si tu as de la bonté pour lui jusqu'au bout ? Si tu lui dis : Non, mon fils, ne fais point cela, nous sommes nés pour toute autre chose ; tu ne me fais aucun mal, mais tu t'en fais à toi-même ? Fais attention cependant qu'il faut que tu évites, avec autant de soin, de flatter ton prochain, que de te fâcher contre lui. Ces deux vices ruinent également la société, & sont également pernicieux.

En faisant nos exercices, si quelqu'un nous a égratignés, ou blessés d'un coup de tête, nous n'en sommes point offensés, & nous ne nous défions pas de cet hom-

me-là, comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchant tour : nous nous tenons seulement sur nos gardes, non pas comme contre un ennemi, ni comme ayant quelque soupçon ; mais nous l'évitons adroitement sans le haïr. Faisons de même dans toutes les autres rencontres de notre vie. Ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait, & recevons tout, comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous.

Celui qui ne rapporte pas toutes les actions de sa vie à un seul & même but, ne sçauroit être toujours un seul & même homme. Mais quel doit être ce but ? Comme tous les hommes n'ont pas la même opinion de toutes les choses qui paroissent de véritables biens au peuple, & qu'ils ne sont

d'accord que sur celles qui vont au bien du public, il faut se proposer un but dont tout le monde convienne, & qui aille au bien de la société. Celui qui dirigera tous ses mouvemens à ce but, ne sera jamais inégal dans ses actions, & par ce moyen il sera toujours le même.

Il n'y a rien de plus honteux, ni même de plus injuste, que de faire manger le pain de la République à des gens qui ne contribuent point à l'enrichir par leur travail.

Le matin, quand tu as de la peine à te lever, qu'il te vienne incontinent dans l'esprit : Je me leve pour faire l'ouvrage d'un homme. Suis-je donc encore fâché d'aller faire une chose pour laquelle je suis né, & pour la-

quelle je ſuis venu au monde ? N'ai-je donc été formé que pour me tenir bien chaudement étendu dans mon lit? Mais cela fait plaiſir. Tu es donc né pour te donner du plaiſir, & non pas pour agir & pour travailler ? Ne vois-tu pas les plantes, les oiſeaux, les fourmis, les araignées, les abeilles ? Elles travaillent ſans relâche à orner & à embellir leur état, & toi tu négliges d'embellir le tien ? Tu ne cours pas aux choſes auxquelles la nature t'a deſtiné ? Mais auſſi, me diras-tu, l'on a beſoin de repos. Je l'avoue : mais la nature a mis des bornes à ce repos, comme elle en a mis au manger & au boire ; & toi, tu paſſes ces bornes ; tu vas au-delà de ce qui te ſuffit ; & au contraire, dans le travail tu demeures tou-

jours en-deçà. Cela vient de ce que tu ne t'aimes pas toi-même, car si tu t'aimois, tu aimerois ta propre nature, & tu obéirois à ses ordres. Tous les autres ouvriers qui aiment leur métier, séchent & maigrissent sur leur travail; ils en perdent le boire & le manger, ils passent leur vie sans se baigner; & toi, tu fais moins de cas de ta nature, qu'un tourneur n'en fait de son art, un danseur de sa danse, un avare de son argent, & un ambitieux de sa vaine gloire. Car tous ces gens-là, dès qu'ils sont une fois dans la passion, ils ne songent plus tant ni à manger ni à dormir, qu'à acquerir & à augmenter ce qu'ils aiment. Les actions qui vont au bien de la société, te paroissent-elles donc plus mé-

priſables & moins dignes de tes ſoins ?

Nous ſommes nés pour nous aider les uns les autres, comme les pieds, les mains, les paupières, les dents. Il eſt donc contre la nature de ſe nuire les uns aux autres, & c'eſt nuire que d'avoir de la haine ou de l'averſion.

Il n'y a rien qui rende l'ame ſi grande, que d'examiner avec méthode & avec vérité tout ce qui peut arriver dans la vie, & d'y faire une telle attention, que l'on connoiſſe d'abord quelle partie du monde cela regarde, à quel uſage il eſt deſtiné, de quelle conſidération il eſt, par rapport à l'univers & par rapport à l'homme qui eſt le citoyen de cette ville céleſte, dont toutes les autres villes ne ſont que comme les mai-

telleries & les maiſons. Qu'eſt-ce donc qui frappe préſentement mon imagination ? De quoi eſt-il compoſé ? Quel doit être le tems de ſa durée ? Quelle vertu faut-il lui oppoſer ? la douceur ? la force ? *la vérité ? la fidélité ? la ſimplicité ?* la frugalité ? la ſageſſe ? Sur chaque accident il faut donc dire : Cela vient de Dieu, c'eſt une ſuite des cauſes établies par ſa providence, ou un effet du hazard. C'eſt l'action d'un homme qui vient du même lieu que moi, qui participe à la même raiſon, & qui ignore ce qui eſt propre & convenable à ſa nature. Mais moi, je ne l'ignore pas : c'eſt pourquoi je me comporte envers lui humainement & juſtement, ſuivant les loix naturelles de la ſociété ; & dans toutes les choſes indifféren-

tes, je tâche d'en juger de même, & de donner à chacune son véritable prix.

La priere des Athéniens étoit : Jupiter, faites pleuvoir, je vous prie, faites pleuvoir sur les champs & sur les prés des Athéniens. Ou il ne faut point prier du tout, ou il faut prier de cette maniere simplement & libéralement.

Ce qui n'est pas utile à l'essaim, ne peut l'être à l'abeille.

DES DEVOIRS DES ROIS.

IL faut que tu aies toujours ces deux maximes ; l'une, de faire pour l'utilité des hommes tout ce que demande la condition de Législateur & de Roi ; l'autre, de changer de résolution toutes les fois que des gens habiles te donneront de meilleurs avis. Mais il

faut toujours que ce changement se fasse par des motifs de justice & d'utilité publique, & jamais pour ton propre plaisir, pour ton intérêt, ou pour ta gloire particuliere.

Prends bien garde, Antonin, de ne pas *dégénérer en tyran*. Ne prends point cette teinture; on ne la prend que trop aisément. Conserve-toi donc simple, bon, entier, grave & sans orgueil, ami de la justice, religieux envers les Dieux, doux, humain, ferme dans la pratique de tes devoirs, & procure le salut aux hommes. Gouverne-toi comme un disciple d'Antonin le Pieux. Souviens-toi qu'il n'entréprenoit rien qu'avec raison; avec quel dedain il rejettoit la calomnie; avec quelle bonté il souffroit les plaintes injustes qu'on faisoit de lui. Il n'étoit ni timide, ni soupçonneux;

ni prompt à se mettre en colere. N'oublie jamais le mépris qu'il avoit pour la vaine gloire, sa sobriété, son application aux affaires, à quel point son amitié étoit égale & constante, & avec quelle joie il écoutoit ceux qui s'opposoient librement à ses avis & qui lui en donnoient de meilleurs.

Je n'approuve nullement la vengeance qu'un empereur prend de ses injures particulieres; elle paroît toujours trop grande, quelque juste qu'elle soit.

Voici un excellent mot d'Antisthène: Faire du bien, & entendre dire du mal de soi patiemment, c'est une vertu de roi.

Il dépend de la vertu seule d'égaler les princes aux Dieux, & non pas des suffrages & de flateries des peuples. Un roi qui régne

avec justice, a toute la terre pour Temple, & tous les gens de bien pour prêtres & pour ministres.

Tout ce qu'un prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers magistrats, releve d'autant *sa puissance* & affermit son autorité, qui ne peut & ne doit être fondée que sur la justice.

Un empereur ne doit jamais rien faire avec précipitation, & comme en passant; la plus petite négligence est capable de lui attirer, sur les choses essentielles, des reproches fâcheux.

Il ne dépend pas d'un prince de rendre ses sujets tels qu'il voudroit; mais il dépend de lui de s'en servir utilement, en les employant à ce qu'ils sçavent faire.

Les sujets qui voient un prince

libéral en public, & ménager dans ſon domeſtique, payent les charges avec plus de joie, parce qu'ils ſont convaincus que ſes richeſſes ſont la ſource de leur abondance & de leur félicité.

DES BIENFAITEURS.

QUAND tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçu, pourquoi cherches-tu, comme les foux, une troiſieme choſe, c'eſt-à-dire, la réputation ?

Quand tu te plaindras d'un ingrat & d'un perfide, ne t'en prends qu'à toi-même; car c'eſt manifeſtement ta faute, ſoit d'avoir cru qu'un homme ainſi diſpoſé en garderoit le ſecret, ſoit, quand tu as fait un plaiſir, de ne l'avoir pas fait

libéralement, ſans en attendre aucune reconnoiſſance, & de n'avoir pas recueilli tout le fruit de ton action dans le moment même de l'action; car que veux-tu davantage? N'as tu pas fait du bien à un homme? *Cela ne te ſuffit-il pas?* Et en faiſant ce qui eſt ſelon la nature, demandes-tu d'en être récompenſé? C'eſt comme ſi l'œil demandoit d'être payé, parce qu'il voit, & les pieds, parce qu'ils marchent; car comme ces membres ſont faits pour cela, & qu'en rempliſſant leurs fonctions, ils ont tout ce qui leur eſt propre, de même l'homme eſt né pour faire du bien; & toutes les fois qu'il eſt dans cet exercice, ou qu'il fait quelque choſe d'utile à la ſociété, il accomplit les conditions ſous leſquelles il eſt au

monde, & il a ce qui lui convient.

Il y a des gens qui, dès qu'ils ont rendu quelque service à quelqu'un, sont très-prompts à mettre en compte la grace qu'ils lui ont faite. Il y en a d'autres qui, à la vérité, ne comptent pas les plaisirs qu'ils ont faits, mais qui regardent comme leurs débiteurs ceux qui les ont reçus. Enfin, il y en a d'une troisieme espece, lesquels oublient & ne sçavent pas ce qu'ils ont fait; semblables à la vigne qui produit des raisins, & ne demande plus rien, après avoir porté son fruit. Comme un cheval, après avoir couru; un chien, après avoir chassé; & une abeille, après avoir fait son miel, ne disent point: J'ai fait du miel, J'ai couru, J'ai chassé; un hom-

me, après avoir fait du bien, ne doit pas prendre la trompette ; mais il doit continuer, comme la vigne qui, après avoir porté son fruit, se prépare à en porter d'autre dans la saison.

DE LA CONDUITE *du Sage.*

FAIS consister ta joie & ton repos à passer d'une bonne action à une autre bonne action, en te souvenant toujours de Dieu.

Vas toujours par le plus court chemin, c'est celui qui est selon la nature ; & il est selon la nature de faire & de dire, en toutes rencontres, ce qui est le plus juste & le plus droit. Une telle disposition t'épargnera mille peines &

mille combats ; elle te délivrera de tous les tourmens secrets que cause immanquablement la dissimulation.

Mon ame ! quand seras-tu donc bonne, simple, sans mêlange & sans fard ? Quand seras-tu plus visible & plus aisée à connoître que le corps qui t'environne ? Quand goûteras-tu les douceurs qu'on trouve à avoir de la bienveillance & de l'affection pour tous les hommes ? Quand seras-tu pleine de toi-même & riche de tes propres biens ? Quand renonceras-tu à ces folles cupidités & à ces vains desirs, qui te font souhaiter des créatures animées ou inanimées, pour contenter tes passions ; du tems, pour en jouir davantage ; des lieux & des pays mieux situés ; un air plus pur,

& des hommes plus sociables ? Quand seras-tu pleinement satisfaite de ton état ? Quand trouveras-tu ton plaisir dans toutes les choses qui t'arrivent ? Quand seras-tu persuadée *que tu as tout en toi*, que tout va bien pour toi ; que tout ce que tu as, vient des Dieux ; que ce qui leur plaît, c'est bon ; & que tout ce qu'ils envoient, tend à la conservation de cet Être très-parfait, très-bon, infiniment juste, infiniment beau, qui produit, qui comprend, qui environne, qui embrasse toutes choses, & qui, quand elles se dissolvent & se séparent, les reçoit en lui, pour en produire de nouvelles & de toutes semblables ? Enfin, quand seras-tu si bien d'accord & si bien unie avec les hommes & avec les

Dieux, que vivant avec eux ſous les mêmes loix, & comme ſous la même police, tu ne puiſſes plus ni te plaindre d'eux, ni leur donner lieu de condamner ta conduite ?

Il eſt très-poſſible d'être en même tems un homme divin & un homme inconnu à tout le monde.

Quand tu voudras te réjouir, penſe aux vertus de tes contemporains, à la valeur de celui-ci, à la modeſtie de celui-là, à la libéralité d'un autre, & ainſi du reſte ; car il n'y a rien de plus réjouiſſant, que l'image des vertus qui éclatent dans les mœurs & dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre.

Quand tu te feras une fois donné le nom de *bon*, de *modeſte*, de *véritable*, de *prudent*, de *com-*

plaisant & de *magnanime*, prends bien garde de ne les pas changer; & si, par malheur, tu venois à les perdre, tâche de les recouvrer au plutôt. Mais souviens-toi que celui de *prudent* t'avertit que tu dois t'appliquer sérieusement & sans relâche à connoître chaque chose par toi-même; que celui de *complaisant* t'engage à recevoir de bon cœur ce qu'il plaît à la Nature universelle de t'envoyer, & que celui de *magnanime* t'oblige à élever ton esprit au-dessus de tous les mouvemens de la chair, & à mépriser la gloire, la mort & toutes les autres choses semblables. Tâche donc de parvenir à ce peu de noms; & quand tu y seras parvenu, tâche de t'y maintenir, comme si tu étois transporté dans les isles des Bienheu-

reux. Mais ce qui t'aidera le plus à retenir ces noms, c'eſt de te ſouvenir des Dieux, & de penſer qu'ils ne veulent pas que les hommes les flatent, mais qu'ils leur reſſemblent, & qu'ils faſſent ce qui eſt de l'homme, comme le figuier fait ce qui eſt du figuier, & l'abeille ce qui eſt de l'abeille.

Un homme qui ne remet point de jour à autre à ſe rendre plus parfait, doit être regardé comme le prêtre & comme le miniſtre des Dieux, ſervant toujours la Divinité qui eſt conſacrée au-dedans de lui comme dans un temple. Cet homme ſe ſouvient qu'il y a une étroite union & parenté entre tous les êtres raiſonnables, & qu'il eſt de la nature de l'homme d'avoir ſoin de tous les hommes. Il ne recherche pas l'eſtime de

tout le monde indifféremment, mais ſeulement de ceux qui vivent conformément à la nature ; enfin il ne fait aucun cas de plaire à des gens qui ne ſe plaiſent pas à eux-mêmes.

Celui qui n'eſtime que ſon ame & le ſacré culte qu'on rend à ſes vertus, ne fait rien qui ſente la tragédie : il ne s'abandonne point aux gémiſſemens ; il ne demande ni la ſolitude ni le grand monde ; &, ce qui eſt encore plus conſidérable, il vit ſans crainte & ſans deſir. Il ne ſe met point en peine quel tems il a encore à jouir de la vie ; il eſt toujours prêt à la quitter, comme à faire toute autre action honnête & vertueuſe ; enfin ſon unique ſoin, c'eſt de tenir toujours ſon ame en état de faire tout ce qui eſt propre à

l'homme, & utile à la société. Jamais la Parque ne le surprend & ne tranche sa vie, avant qu'elle soit complette; car il ne ressemble point à un comédien qui se retireroit, avant que d'avoir achevé de jouer sa piéce.

La vanité des pompes, les spectacles, les tragédies & les comédies, les assemblées des peuples, les tournois, tout cela est comme un os jetté au milieu des chiens, comme un morceau de pain jetté dans un réservoir, comme les courses inutiles & tout le vain tracas des fourmis, comme une déroute de souris épouvantées, & comme tous les mouvemens des marionnettes qui se remuent par ressorts. Quand on ne peut éviter de s'y trouver, il faut y être avec tranquillité & sans inso-

lence, & se souvenir que chacun est digne de louange ou de blâme, à proportion du blâme & de la louange que méritent les choses dont il fait son occupation.

Quelqu'un me méprise ; c'est à lui à *voir pourquoi il le fait* : pour moi, je prendrai bien garde de ne rien faire ou dire, qui mérite ce mépris. Il me hait ; c'est sur son compte : pour moi, j'aurai toujours la même bonté & la même affection pour tous les hommes en général, & pour celui-là-même en particulier. Je serai toujours prêt à lui remontrer sa faute, sans m'emporter en reproches, & sans faire ostentation de ma patience ; mais sincérement & par amour pour lui ; car il faut que cela vienne du cœur, & que Dieu qui connoît l'intérieur des

hommes, & qui ſonde les cœurs; voie qu'on n'eſt fâché de rien, qu'on ne ſe plaint de rien.

Que ſert-il d'avoir des défiances & des ſoupçons, quand il dépend de toi de voir de quoi il s'agit & ce qu'il faut faire? Si tu le vois, fais-le avec douceur & ſans regarder derriere toi: ſi tu ne le vois pas, ſuſpends ton action, & conſulte tes conſeillers les plus habiles. Que ſi quelqu'autre choſe vient à la traverſe, conduis-toi ſagement ſelon l'occaſion, en ſuivant toujours ce qui te paroît le plus juſte: c'eſt le meilleur but que l'on puiſſe ſe propoſer; & ce n'eſt qu'en s'en éloignant, qu'on tombe dans un égarement funeſte.

Ou les Dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque choſe.

S'ils ne peuvent rien, pourquoi les pries-tu ? Et s'ils peuvent quelque chose, au lieu de les prier qu'un tel accident arrive ou n'arrive pas, pourquoi ne les pries-tu pas plutôt de te faire la grace de ne craindre rien, de ne desirer rien, de ne t'affliger de rien ? Car si les Dieux peuvent aider les hommes, c'est sur-tout en cela. Celui-ci prie, qu'il puisse obtenir les faveurs de sa maîtresse; & toi, prie de n'avoir jamais de pareils desirs. Celui-là demande d'être défait d'une telle chose; & toi, demande de n'avoir pas besoin d'en être défait. Un autre prie que son fils ne meure point; & toi, prie de ne pas craindre qu'il meure. Fais ainsi tes prieres, & tu en verras le fruit.

Il ne faut pas recevoir les opinions de nos peres comme des enfans, c'est-à-dire, par la seule raison que nos peres les ont eues & nous les ont laissées; mais il faut les examiner & suivre la vérité.

Dans l'usage des opinions, il faut plutôt ressembler au lutteur qu'au gladiateur; car dès que celui-ci perd son épée, il est mort; au lieu que l'autre a toujours son bras, & n'a besoin que d'avoir le courage de s'en bien servir.

Il faut être branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions.

Si tu avois en même tems une marâtre & une mere, tu te contenterois d'honorer l'une, & tu te tiendrois toujours auprès de

l'autre. Ta marâtre, c'est la cour; ta mere, c'est la philosophie. Tiens-toi donc toujours auprès de celle-ci; repose-toi dans son sein; elle te rendra supportable à la cour, & te fera trouver la cour supportable. Car par-tout où l'on peut vivre, on peut bien vivre: on peut vivre à la cour; donc on peut y bien vivre.

DU BONHEUR.

VEUX-TU vivre heureusement? Cela dépend de toi. Tu n'as qu'à te pourvoir d'indifférence pour tout ce qui est indifférent.

Tu peux être toujours heureux, si tu sçais marcher droit, & suivre la raison dans tes actions

& dans tes pensées. Car voici deux choses qui sont communes & à la nature de Dieu & à celle de l'homme ; l'une, de ne pouvoir être empêché par aucun être, quel qu'il soit ; & l'autre, de trouver son bien dans les dispositions & dans les actions justes, & de terminer là ses desirs.

Etre heureux, c'est se faire une bonne fortune à soi-même ; & la bonne fortune, ce sont les bonnès dispositions de l'ame, les bons mouvemens & les bonnes actions.

On me tue ; on me déchire ; on me charge de malédictions. Que cela me fait-il ? Cela empêche-t-il que mon ame ne soit toujours pure, prudente, sage & juste ? Si quelqu'un assis près d'une fontaine d'une eau douce & claire,

s'amusoit à lui dire des injures, la fontaine en donneroit-elle moins son eau pure & claire ? Et s'il y jettoit de la boue & du fumier, n'auroit-elle pas bientôt lavé & dissipé ces ordures, sans en être gâtée ? *Que feras-tu donc*, pour voir au-dedans de toi une fontaine toujours vive, & non pas une citerne ? Travaille incessamment à te procurer la liberté, la simplicité, la douceur & la modestie.

C'est être parfaitement honnête homme, & avoir fait un voyage très-heureux, que de sortir de la vie, sans avoir connu ni le mensonge, ni l'hypocrisie, ni le luxe, ni l'orgueil.

Démocrite a dit : Fais peu de chose, si tu veux être tranquille; mais n'auroit-il pas été mieux de

dire : Fais toutes les choses nécessaires, & tout ce que la raison demande d'un homme né pour la société, & comme elle le demande ? Car on trouve là tout ensemble, & la tranquillité qui vient de faire le bien, & celle qui vient de faire peu de chose. En effet, si de tout ce que nous disons & que nous faisons, nous retranchions ce qui n'est point nécessaire, nous aurions & plus de tems & moins de chagrin. C'est pourquoi, sur chaque chose, il faut se demander : Cela n'est-il point du nombre des choses non nécessaires ? Or il faut retrancher non-seulement les actions inutiles, mais aussi les pensées ; car les pensées inutiles étant retranchées, les actions superflues le sont aussi.

Où est-donc le bonheur ? Dans les actions que la nature de l'homme demande ; & comment peut-on se mettre en état de faire ces actions ? En conservant les saines opinions qui produisent les bons *mouvemens & les* bons desirs. Quelles sont ces opinions ? Celles que l'on a du bien & du mal, & qui font connoître que tout ce qui ne rend pas l'homme juste, tempérant, courageux & libre, n'est pas un bien, & que tout ce qui ne produit pas les effets contraires, n'est pas un mal.

L'homme n'a nulle part de retraite plus tranquille, ni où il soit avec plus de liberté, que dans sa propre ame, sur-tout s'il a au-dedans de lui de ces choses précieuses, qu'on n'a qu'à regarder pour être dans une parfaite tran-

quillité ; j'appelle tranquillité le bon ordre & la bonne diſpoſition de l'ame. Retire-toi donc ſouvent dans une ſi délicieuſe retraite ; reprends-y de nouvelles forces, & tâche de t'y rendre toi-même un homme nouveau. Aies-y toujours ſous ta main certaines maximes courtes & principales, qui ſe repréſentant à toi, ſuffiront à diſſiper tous tes chagrins, & à te renvoyer en état de ne te fâcher d'aucune des choſes que tu vas retrouver dans le monde. Car de quoi te fâcherois-tu ? De la malice des hommes ? Si tu te ſouviens bien de cette vérité : Que les animaux raiſonnables ſont nés les uns pour les autres ; Que c'eſt une partie de la juſtice que de les ſupporter, & Que c'eſt toujours malgré eux

qu'ils péchent ; ſi tu penſes combien de gens qui ont eu des inimitiés capitales, des ſoupçons, des haines, des querelles, ſont morts enfin & réduits en cendre, tu cesseras de te tourmenter. Mais peut-être *feras-tu fâché* des choſes qui arriveront ſelon l'ordre de la nature univerſelle ? Remets-toi d'abord dans l'eſprit ce dilemme ; ou c'eſt la Providence qui régle tout, ou c'eſt le hazard ; ou penſe même aux argumens, par leſquels on t'a prouvé que l'univers eſt comme une ville. Mais les choſes purement corporelles te toucheront : tu n'as qu'à faire cette réflexion : Que notre ame, quand elle s'eſt bien recueillie en elle-même, & qu'elle connoît bien ſon pouvoir, ne ſe mêle point du tout avec nos eſprits

tourmentés par la douleur, ou flatés par la volupté ; & tu n'as qu'à appeller à ton secours tout ce que tu as oui dire de ces deux passions, & que tu as reçu pour vrai. Quoi donc ? sera-ce le désir de la gloire qui te déchirera ? Pense avec quelle rapidité toutes choses tombent dans l'oubli ; remets-toi devant les yeux le chaos & l'abîme infini du tems qui te suit & qui te précede, la vanité des acclamations & des applaudissemens, l'inconstance & le peu de jugement du peuple qui croit te louer, la petitesse du lieu où se bornent toutes ces louanges ; car toute la terre n'est qu'un point ; & tout ce qui est habité, n'en est qu'une très-petite partie. Combien se trouvera-t-il de gens, dans ce petit coin de terre, qui

te loueront ? Et quelle eſpece de gens ſera-ce ? La ſeule choſe que tu as donc à faire, c'eſt de te retirer dans cette petite partie de toi-même, que je t'ai indiquée. Surtout, ne te tourmente point; ne ſois point *opiniâtre*; *mais ſois libre*, & regarde toutes choſes comme un homme mâle & fort; comme un citoyen & un mortel. Parmi les vérités & les maximes que tu dois toujours avoir devant les yeux, il ne faut pas oublier ces deux-ci: la premiere, que les choſes ne touchent point d'elles-mêmes notre ame; elles demeurent dehors fort tranquilles; & le trouble qui nous ſaiſit, ne vient que du jugement que nous en faiſons: l'autre, que tout ce que tu vois, va changer dans un moment, & ne ſera plus; & pour

t'en convaincre, tu n'as qu'à penser à tous les changemens que tu as vus, & qui se sont faits en ta présence. En un mot, le monde n'est que changement, & la vie, qu'opinion.

Tout le tems de la vie de l'homme n'est qu'un point; la matiere dont il est composé, n'est qu'un changement continuel; ses sens sont émoussés & incertains; son corps n'est qu'une corruption; l'esprit qui l'anime, qu'un vent subtil; sa fortune, qu'une nuit obscure, & sa réputation, qu'un phantôme. Pour tout dire en un mot; ce qui est du corps, a la rapidité d'un fleuve; ce qui est de l'esprit, est une fumée & un songe; la vie, un combat perpétuel & un voyage dans une terre étrangere; enfin la réputa-

tion dont l'homme se flate après sa mort, n'est qu'un oubli. Qu'est-donc qui peut le conduire heureusement dans un route si difficile ? C'est la philosophie seule. Cette philosophie *consiste à conserver* son ame entiere & pure, toujours maîtresse de la volupté & de la douleur, & à faire ensorte qu'elle reçoive tout ce qui lui arrive, comme venant du même lieu d'où elle est sortie.

Il arrive bien difficilement qu'on soit malheureux, pour ne pas sçavoir ce qui se passe dans le cœur des autres; mais il est impossible qu'on ne le soit, si l'on ignore ce qui se passe dans son propre cœur.

Quand quelqu'un t'a offensé par son impudence, demande-toi à

toi-même : Se peut-il faire que dans le monde, il n'y ait point d'impudens ? Non ; cela ne se peut. Ne demande donc point l'impossible : celui qui t'a offensé, est du nombre de ces impudens qui doivent être nécessairement dans le monde. Pense de même sur un fourbe, sur un perfide, & sur tout autre homme qui aura péché contre toi, de quelque maniere que ce soit ; car dès le moment que tu te souviendras qu'il est impossible qu'il n'y ait pas, dans le monde, de cette race de gens, tu trouveras en toi plus de facilité à les supporter chacun en particulier. Il est aussi très-utile de rechercher d'abord, quelle vertu la nature a donnée, pour l'opposer à un tel vice ; car elle

n'a pas manqué d'en donner une contre chaque vice, comme une espece de contre-poison.

Le moyen de faire avec gravité, avec douceur, avec liberté & avec justice tout ce que tu fais, c'est de faire chaque action comme si elle devoit être la derniere de ta vie, sans aucune révolte contre la raison, sans déguisement, sans amour propre, & avec un parfait acquiescement aux ordres des Dieux. Tu vois le petit nombre de choses qu'on a à pratiquer, pour mener une vie heureuse & divine; car les Dieux ne demandent rien davantage à celui qui suivra ces régles.

DES BIENS ET DES MAUX de la Vie.

IL eſt abſurde de penſer que la nature qui gouverne le monde, ait fait, ou par ignorance, ou par impuiſſance, une faute auſſi lourde, que celle de permettre que les biens & les maux arrivent indifféremment, & ſans diſtinction, aux méchans & aux bons. La mort & la vie, l'honneur & le deshonneur, la douleur & le plaiſir, la pauvreté & les richeſſes, toutes ces choſes n'étant par elles-mêmes ni honteuſes, ni honnêtes, arrivent également aux bons & aux méchans; elles ne peuvent être, par conſéquent, ni de véritables maux, ni de véritables biens.

Il

Il ne faut pas dire que rien appartienne à l'homme de tout ce qui ne lui convient pas, en tant qu'homme; car l'homme ne le demande point: la nature de l'homme ne le promet point; ce ne sont pas des perfections de la nature humaine: ce n'est donc pas en cela que consiste la fin de l'homme, ni le bien qui remplit cette fin; car s'il y avoit en cela quelque chose qui appartînt à l'homme, il ne lui conviendroit pas de la mépriser & de s'élever contre elle. Si c'étoient de véritables biens, on ne loueroit point ceux qui feroient profession de n'en avoir pas besoin, ni ceux qui s'en priveroient eux-mêmes en partie. Or nous voyons, au contraire, que plus un homme se prive de ces sortes de biens, ou

qu'il souffre plus volontiers que d'autres l'en privent, plus il passe pour vertueux.

Cet accident qui t'arrive, pourquoi l'appelles-tu un malheur plutôt qu'un bonheur ? Ce qui n'est nullement contraire à la nature de l'homme, peut-il être un malheur de l'homme ? Cet accident dont tu te plains, peut-il t'empêcher d'être juste, magnanime, tempérant, sage, éloigné de la témérité, ennemi du mensonge, toujours modeste, libre, & d'avoir toutes les autres vertus, dans lesquelles la nature trouve tout ce qui lui est propre ? Désormais donc, dans tous les accidens qui pourroient te porter à la tristesse, souviens-toi de cette vérité : Que ce qui t'arrive, n'est point un malheur, mais que c'est

un bonheur insigne, que de le supporter courageusement.

Si les Dieux ont consulté sur mon sujet & sur ce qui doit m'arriver, je suis sûr qu'ils ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire; & il est impossible d'imaginer un Dieu qui agisse sans conseil. Or, quelle raison auroient les Dieux de me faire du mal? & que leur en reviendroit-il, ou à cet univers, dont ils ont tant de soin? Que s'ils n'ont pas consulté sur ce qui me regarde en particulier, ils ont consulté sur ce qui regarde le général; je dois donc embrasser & recevoir avec joie tout ce qui m'arrive, puisqu'il ne m'arrive rien qui ne soit une suite de l'ordre qu'ils ont sagement établi. Que s'ils n'ont délibéré sur rien, ce qu'il est impie de croire, re-

tranchons-nous à consulter chacun pour soi-même ; car cela est permis. Cette consultation ne peut être que sur l'utile : or ce qui est utile à chacun, c'est ce qui est selon sa nature & sa condition. Ma nature est raisonnable & sociable ; j'ai une ville & une patrie. Comme Antonin, j'ai Rome ; & comme homme, j'ai le monde. Ce qui est utile à ces communautés, est donc mon unique bien.

Tu fais un apostume & un abscès dans le monde, quand tu te retires & te sépares de la raison de la nature universelle ; & tu t'en sépares, quand tu prends mal, & que tu reçois avec chagrin les accidens de la vie ; car celle qui te les apporte, est la même qui t'a porté. Enfin celui qui sépare son ame de celles des autres ci-

toyens ; lesquelles ne doivent faire, avec la sienne, qu'une seule & même ame ; celui-là, dis-je, est dans cette grande ville, comme un membre inutile ; & il rompt tous les liens de la société.

Tu peux connoître à ceci ce que le peuple appelle des Biens. Si quelqu'un s'est formé une idée des véritables biens, comme de la prudence, de la sagesse, de la vaillance & de la justice, il ne pourra jamais souffrir qu'on ajoûte à cette idée rien qui n'y soit conforme, & qu'on parle avec indignité de ces véritables biens ; mais s'il s'est fait une idée des biens du peuple, il entendra & recevra avec plaisir, comme une application heureuse, le mot du poëte comique * : « Que celui qui

* Aristophane.

» les posséde, est si riche, & que tout
» est si propre chez lui, qu'il ne sçait
» où aller pour les nécessités aux-
» quelles la nature l'oblige ; » & le
peuple fait lui-même cette dif-
férence, sans le sçavoir. Car, au
premier cas, cette application le
choqueroit & lui seroit très-désa-
gréable ; au lieu qu'au second,
c'est-à-dire, quand on parle des
richesses, du luxe, de la gloire,
de la fortune, elle le divertit, &
il la reçoit avec joie, comme un
bon mot plein de sel & de sens,
& qui convient admirablement
au sujet. Vas, après cela, & de-
mande si l'on doit prendre pour
des biens véritables & dignes de
son estime, des choses auxquelles
on peut appliquer avec grace le
mot que je viens de rapporter.

Le repentir n'est qu'un blâme

qu'on se donne à soi-même d'avoir négligé quelque chose d'utile. Qui dit d'utile, dit un bien & une chose qui doit faire le soin d'un homme de bien & d'un honnête homme. Or il n'y a point d'honnête homme qui se repente d'avoir négligé une volupté; donc la volupté ne peut être ni un bien ni une chose utile.

Un œil sain doit voir tout ce qui est visible, & ne pas dire: Je ne veux voir que du verd; car c'est le propre d'un œil malade. L'ouïe & l'odorat bien sains doivent être toujours prêts à entendre & à sentir tout ce qui peut être senti & entendu. Un bon estomac doit se faire également à toutes sortes de viandes. Il en est de même d'un esprit sain; il doit être préparé à tout ce qui lui

arrive. Celui qui dit : Que mes enfans vivent, que tout le monde loue ce que je fais, eſt un œil qui demande à voir du verd ; c'eſt une dent qui ne veut que des choſes tendres.

DES PASSIONS.

C'EST une honte que notre eſprit ait la force de compoſer notre viſage comme il lui plaît, & qu'il ne puiſſe ſe compoſer lui-même.

Ceux qui ſe mépriſent les uns les autres, qui ſe flatent les uns les autres, & qui veulent ſe ſurpaſſer les uns les autres, ſont toujours ſoumis les uns aux autres

Je me ſuis ſouvent étonné de ce que les hommes qui s'aiment

toujours plus eux-mêmes, qu'ils n'aiment les autres, font cependant plus d'état de l'opinion des autres, que de la leur. En effet, si un Dieu venoit à paroître tout d'un coup, ou un sage précepteur, & qu'il leur ordonnât de ne rien penser en eux-mêmes, qu'ils ne disent en même tems; il n'y en a pas un seul qui pût supporter un jour entier une si rude contrainte: tant il est vrai que nous avons bien plus de honte de ce que les autres pensent de nous, que de ce que nous pensons nous-mêmes.

Regarde ce que sont les hommes; ils mangent, ils dorment, & font toutes les autres fonctions naturelles. Regarde qui sont ceux qui commandent aux autres; ils sont remplis d'orgueil, ils se

mettent en colere, & traitent de haut en bas ceux qui ſont ſoumis à leur autorité. Repaſſe enſuite en ta mémoire de combien de choſes ils ſont eux-mêmes les eſclaves, & à quel prix; & penſe à ce qu'ils feront bientôt.

Examine bien les penſées d'un ambitieux, ce qu'elles ſont, ce qu'elles recherchent & ce qu'elles fuient; & fais cette réflexion: Que, comme quand la mer jette des monceaux de ſable les uns ſur les autres, les derniers cachent les premiers, il en eſt de même de la vie d'un ambitieux: ſes premiers ſuccès ſont bientôt cachés & enſevelis ſous les derniers.

L'ame de l'homme ſe deshonore en pluſieurs manieres, dont voici les principales.

Elle se deshonore, lorsqu'elle devient, autant qu'il est en son pouvoir, comme une espece d'abscès & d'enflure dans le corps du monde ; car d'être fâché de ce qui arrive, c'est se retirer & se séparer de la *nature universelle*, qui comprend & renferme en elle-même toutes les natures de tous les êtres particuliers.

Elle se deshonore, quand elle a de l'aversion pour quelqu'un, & qu'elle va contre lui, pour lui nuire, comme cela arrive dans la colere.

Elle se deshonore, lorsqu'elle se laisse vaincre par la volupté ou par la douleur.

Elle se deshonore, lorsqu'elle use de dissimulation, & que, dans ses paroles ou dans ses actions,

elle emploie la feinte ou le mensonge.

Elle se deshonore, lorsqu'elle ne rapporte à aucune fin ses actions ni ses mouvemens, mais qu'elle agit témérairement, sans desseins & sans suite; car, jusqu'aux moindres choses, tout doit être rapporté à une fin: or la fin que tout homme raisonnable doit se proposer, c'est de suivre la raison & les loix de cet univers, qui est la plus ancienne des villes & des républiques.

La colere & le chagrin nous font beaucoup plus de mal que les choses mêmes dont nous nous plaignons, & qui les font naître.

Quand tu seras en colere, souviens-toi donc, qu'il n'y a rien

de viril dans cette passion, & que, comme la bonté & la douceur sont des vertus plus humaines; elles sont aussi plus mâles. N'oublie jamais, que la force & le courage sont du côté de celui qui est bon, & ne se trouvent jamais dans celui qui est colere & chagrin. La colere n'est pas moins la marque d'un esprit foible, que la tristesse; dans l'une & dans l'autre, on est également blessé & mis hors de combat.

DES VANITÉS DU MONDE.

LE seul tems qu'on vit, c'est le présent, qui n'est qu'un point; tout le reste du tems est passé ou incertain. La vie de chacun n'est donc qu'un moment; le lieu où il

la passe, qu'un petit coin de terre; & la réputation la plus durable, qu'une chimere qui s'évanouit bientôt, & qui passe successivement à des hommes, qui mourant presque dès qu'ils sont nés, bien loin d'avoir le tems de connoître ceux qui sont morts avant eux, n'ont pas celui de se connoître eux-mêmes.

Celui qui loue & celui qui est loué, le panégyriste & le héros n'ont tous deux qu'une vie très-courte. D'ailleurs, le bruit de ces louanges ne retentit que dans un petit coin du monde. Tous les hommes n'en sont pas d'accord entr'eux, & pas un n'en est bien d'accord avec soi-même.

Les mots qui étoient anciennement en usage, sont présentement inconnus, & ont besoin d'expli-

cation. Il en eſt de même des noms des plus grands hommes des ſiécles paſſés, comme Camille, Cæſon, Voleſus, Leonatus, &, quelque tems après, Scipion & Caton, enſuite Auguſte même, &, après lui encore, Adrien & Antonin. Ils ont beſoin de commentaires qui apprennent ce qu'ils ont été; car toutes choſes ſont caduques & périſſables. Elles deviennent fabuleuſes dans un moment; &, bientôt après, elles ſont enſevelies dans un profond oubli. Quand je dis cela, je parle de ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & dont la gloire a attiré les yeux de tout le monde; car, pour les autres, dès qu'ils ont expiré, ils ſont oubliés entiérement, & on n'en parle en aucune maniere:

mais quand même la réputation feroit immortelle, que feroit-ce ? Pure vanité.

Suppofons que ceux qui te loueront, foient immortels, & que ta réputation foit immortelle; que cela te fait-il; je ne dis pas, quand tu es mort, mais pendant tout le tems même que tu vis ? Car qu'eft-ce que la louange feule & confidérée fans une certaine utilité qui en revient ? Renonce donc, pendant qu'il eft encore tems, à ce vain préfent de la nature, pour t'attacher déformais à quelque chofe de plus folide & de plus parfait. Une émeraude, pour n'être pas louée, en eft-elle moins belle ? Il en eft de même de la foi, de la vérité, de l'amour pour les hommes, de la modeftie; car qu'y a-t-il là que la louange embelliffe,

ou que le blâme puisse enlaidir ?

Que veulent dire les hommes ? Ils refusent leurs louanges à ceux qui vivent en même tems qu'eux ; & ils desirent avec empressement, d'être loués de ceux qui vivront après, & qu'ils ne verront jamais. C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas été loués par ceux qui sont morts longtems avant que nous fussions au monde.

Combien y a-t-il de gens dans le monde, qui ne connoissent pas même ton nom ? Combien y en aura-t-il qui l'oublieront en peu de tems ? Et parmi ceux qui te connoissent & qui te louent présentement, combien s'en trouvera-t-il qui te blâmeront bientôt ? Enfin il faut se persuader que ni

la mémoire de notre nom, ni la gloire, ni rien de tout ce qu'on voit ici-bas, n'eſt digne de nos ſoins ni de notre eſtime.

Celui qui ne ſçait pas qu'il y a un monde, ne ſçait où il eſt; & celui qui ne ſçait pas pourquoi il eſt créé, ne ſçait ni quel eſt le monde, ni ce qu'il eſt lui-même. Celui à qui l'une ou l'autre de ces connoiſſances manque, ne ſçauroit rendre raiſon de lui-même, ni dire pourquoi il eſt né. Que te ſemble donc de celui qui craint le blâme, & qui deſire les louanges de ces ſortes de gens qui, la plûpart, ne ſçavent ni où ils ſont, ni ce qu'ils ſont?

Que fais-tu dans cette tribune aux harangues, avec tes beaux diſcours & tes oraiſons funèbres? Mon ami, ne te ſouviens-

tu plus de ce que c'eſt ? Je m'en ſouviens fort bien ; mais je vois que ces choſes-là plaiſent aux hommes, & qu'elles ſont l'un des objets de leurs ſoins. Faut-il donc que tu ſois fou, parce qu'ils le ſont ? N'eſt-ce pas aſſez de l'avoir été ?

Des Amis.

J'Ai appris à ne ſoupçonner jamais, que mes amis puiſſent manquer d'amitié pour moi, à ne leur cacher, en aucune rencontre, le ſujet qu'ils pourroient me donner de me plaindre d'eux, & à faire enſorte qu'ils n'ayent jamais la moindre peine à deviner mes ſentimens ſur ce qui m'eſt agréable ou déſagréable.

Nous ne devons jamais mépri-

ſer les plaintes de nos amis, quelque injuſtes qu'elles puiſſent être ; mais, au contraire, nous devons tâcher, par toutes ſortes de voies, de guérir leurs ſoupçons, & de regagner leur confiance.

Quelle horreur & quelle fauſſeté de dire : J'ai réſolu d'agir franchement avec vous ! Que veux-tu faire, mon ami ? Il n'étoit nullement néceſſaire de faire ce préambule ; la choſe parlera aſſez d'elle-même : il faut qu'elle ſoit écrite ſur ton front, & qu'on liſe dans tes yeux ce que tu as dans l'ame, comme un amant lit toutes choſes dans les yeux de ſa maîtreſſe. En un mot, il faut qu'un honnête homme, un homme franc, ſoit comme celui qui ſent mauvais, & que ceux qui en approchent, ſentent d'abord ce qu'il

eſt. Une franchiſe affectée eſt un poignard caché. Il n'y a rien de plus horrible que cette amitié de loup : évite cela, ſur toutes choſes.

Il faut recevoir les bienfaits de ſes amis, ſans ingratitude & ſans baſſeſſe.

DE LA MORT.

L'HOMME philoſophe attend toujours la mort avec un eſprit tranquille, & comme ſçachant bien que cette mort n'eſt autre choſe que la diſſolution des élémens dont chaque animal eſt compoſé ; car s'il n'arrive jamais rien de fâcheux aux élémens même qui ſouffrent ces changemens continuels, & qui ne font que paſſer

toujours de l'un à l'autre, pourquoi appréhenderoit-on la dissolution & le changement de tout le corps, puisque ce changement & cette dissolution sont selon la nature? Or tout ce qui est selon la nature, ne peut être un mal.

Tu as été formé comme une partie de cet univers, & tu retourneras dans les mêmes parties qui t'ont formé. Il y a plusieurs grains d'encens sur un même autel; l'un tombe plutôt dans le feu, l'autre plus tard; mais c'est toujours la même chose.

Tout passe dans un moment, & ce qui célebre, & ce qui est célébré. En un mot, il faut avoir toujours devant les yeux les choses humaines, pour voir

combien elles ſont mépriſables & paſſageres. Ce qui naquit hier, n'eſt aujourd'hui qu'une momie ou qu'un peu de cendre. Voilà pourquoi il faut vivre conformément à la nature, le peu de tems qui nous reſte, &, quand l'heure de la retraite ſonnera, ſe retirer paiſiblement & avec douceur, comme une olive mûre, qui, en tombant, bénit la terre qui l'a portée, & rend graces à l'arbre qui l'a produite.

Tu es, comme diſoit Epictete, une ame qui promene un mort.

Une choſe ſe hâte d'être, une autre de n'être plus ; & une grande partie de celle qui eſt, eſt déja paſſée. Ces changemens continuels renouvellent inceſ-

ſamment le monde, comme la rapidité du tems qui ne s'arrête jamais, renouvelle, à tous momens, les ſiécles. Dans ce courant continuel, qui eſt-ce qui voudroit s'attacher à des choſes ſi paſſageres, & ſur leſquelles on ne peut s'arrêter ? C'eſt comme ſi quelqu'un mettoit ſon affection à un de ces petits oiſeaux qui volent dans l'air, & que nous avons perdus de vue preſqu'auſſitôt que nous les avons apperçus. C'eſt-là l'image de notre vie, qui n'eſt qu'une vapeur du ſang & une reſpiration de l'air. Attirer l'air une ſeule fois & le rendre, ce que nous faiſons à tout moment, voilà juſtement ce que c'eſt que mourir; c'eſt-à-dire, remettre l'entiere faculté de reſpirer

pirer entre les mains de celui de qui nous la reçûmes hier ou avant-hier.

Homere a dit :

Quand le vent fait tomber les feuilles de
nos bois,
Le printems aussi-tôt en fait renaître
d'autres.
Les mortels ici-bas suivent les mêmes
loix.
Quand l'un naît, l'autre meurt . . . . . .

Vraies feuilles, ces hommes qui crient si haut, & qui, comme s'ils étoient dignes d'être crus, louent ou blâment les autres en public, ou les déchirent & s'en moquent en particulier. Feuilles encore, ceux qui, dans les siécles suivans, recevront la mémoire de ton nom, & la feront passer à leurs descendans. Enfin toutes choses sont autant de feuilles : le

printems les produit ; le vent les abbat ; & elles ont toutes cela de commun, qu'elles ſont de peu de durée ; mais toi, tu les crains ou tu les deſires comme ſi elles devoient durer toujours. Encore un petit moment, & tes yeux ſeront fermés.

DES PROPRIÉTÉS DE L'AME.

LES propriétés de l'ame raiſonnable ſont qu'elle ſe voit elle-même, qu'elle ſe compoſe elle-même, & ſe rend telle qu'elle veut ; qu'elle jouit des fruits qu'elle porte, & qu'elle peut toujours dire ; J'ai tout ce qui m'appartient. L'ame parcourt tout cet univers ; elle ſe promene dans les eſpaces immenſes qui

l'environnent ; elle se contemple ; elle mesure, en quelque maniere, l'éternité ; elle conçoit & pénetre la régénération périodique des choses ; & lisant ainsi dans l'avenir, *elle voit clairement*, que ceux qui viendront après nous, ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont précédés, n'ont vu que ce que nous voyons. Les autres propriétés de l'ame sont l'amour du prochain, la vérité, la pudeur, & de n'estimer rien tant que soi-même.

Fin des Pensées choisies de MARC-AURELE.

INTRODUCTION PRELIMINAIRE,

CONTENANT des particularités de la vie de l'Empereur Julien.

QUOIQUE l'on puisse faire à la mémoire de Julien des reproches qu'on ne fera jamais à celle de Marc-Aurele-Antonin, il n'en est pas moins vrai, que de tous les successeurs de celui-ci à l'empire, aucun ne lui a plus ressemblé que Julien. Philosophes l'un & l'autre, & dans les mêmes prin-

cipes, leur goût, leurs talens, leurs vertus morales, politiques & militaires, & leurs mœurs ont été aussi les mêmes. La différence de leur tempérament & des circonstances où ils ont vécu, est peut-être la principale cause des ombres qui obscurcissent le tableau de Julien. Quoi qu'il en soit, ses défauts ne doivent point faire oublier les excellentes qualités d'esprit & de cœur, dont il étoit doué. Que l'on tienne donc un juste milieu entre ses accusateurs & ses panégyristes, on ne pourra guères se dispenser de l'associer à la gloire des Trajan,

des Antonin & des Marc-Aurele, & aux respects que leur rend la postérité. Un abrégé simple & caractéristique de la vie de ce prince; de sa façon de penser, de ses mœurs & de sa conduite sur le trône, suffira pour décider le lecteur.

JULIEN (Flavius-Claudius-Julianus) étoit fils de Jules-Constance, frere de Constantin le Grand, & naquit à Constantinople l'an 331. Il n'avoit que six ans, lorsqu'il pensa périr dans la sanglante tragédie, qui suivit de près la mort de Constantin, & dans laquelle il perdit son pere.

Quelques amis fideles le déroberent, lui & ſon frere Gallus, à la premiere fureur des meurtriers ; & l'empereur Conſtance qui n'avoit encore rien à craindre d'eux, ſe contenta de les éloigner de la cour. Julien fut envoyé à Euſebe, évêque de Nicomédie, qui, ſelon toute apparence, devoit le porter à embraſſer l'état eccléſiaſtique.

Dès l'enfance, une curioſité inſatiable tourna ſon génie vif & ardent du côté des ſciences. Sa pénétration & ſa préſence d'eſprit étoient ſoutenues par une mémoire prodigieuſe. Il liſoit conti-

nuellement, retenoit tout ce qu'il lisoit, & n'oublioit rien de ce qu'il avoit une fois appris; ensorte que ses maîtres se plaignoient de n'avoir plus rien à lui apprendre. Quoique le latin fût toujours la langue de l'empire, il ne l'étudia cependant qu'autant qu'il étoit nécessaire pour le parler avec facilité. Le grec étoit sa langue favorite : il s'y adonna particuliérement; & dans le commerce assidu qu'il eut avec les écrivains de l'ancienne Grèce, dont la lecture le charmoit, il devint lui-même un modele semblable à ces grands maîtres. Il eut aussi beaucoup

de goût pour la musique qu'il appelloit un art divin, & pour la poësie ; & l'on a encore de lui quelques vers marqués au coin de la délicatesse & du génie. En un mot, on ne peut lire ses ouvrages, sans se convaincre qu'il n'ignoroit rien de ce qu'il falloit sçavoir alors, pour être un Sçavant universel. Mais en même tems qu'il cultivoit son esprit avec tant de succès, l'eunuque Mardonius, son gouverneur, ne négligeoit rien pour lui former les mœurs. Il s'appliqua surtout à lui inspirer de la gravité & de la modestie, du mépris pour les plaisirs des sens,

de l'averſion pour le théatre, & de l'eſtime pour une vie ſérieuſe & occupée.

Gallus ayant été créé Ceſar par l'empereur Conſtance, Julien obtint la liberté de venir à Conſtantinople, pour y perfectionner ſes études. Il s'attacha à celle de l'éloquence, & bientôt il égala le célebre rhéteur Libanius. Mais il n'en étoit ni moins modeſte, ni moins affable à tout le monde, même aux plus pauvres. Son mérite fit de l'éclat dans Conſtantinople; & l'on commençoit à dire qu'il étoit digne de régner. Conſtance allarmé de

ces discours, lui commanda de se retirer en tel lieu de l'Asie mineure qu'il jugeroit à propos, & Julien obéit sans hésiter.

Quoique toujours occupé de ses cheres études, il ne laissa pas d'employer à faire du bien la liberté que l'empereur lui laissoit. Il fit plusieurs voyages en différentes provinces de l'Asie, pour assister ses amis, quelquefois sans qu'on l'en priât, & même aux dépens de sa santé. Mais l'amitié ne l'aveugloit pas ; car étant en Ionie, il travailla contre un de ses parens, son ami intime, qui avoit tort, en faveur d'un sophiste étran-

ger qu'il ne connoissoit presque point. Toutes les occasions d'exercer sa générosité naturelle & sa bienfaisance, il les saisissoit avec empressement; & *la pratique* de ces deux vertus fut l'une des habitudes de sa vie. Voici ce qu'il écrivoit étant empereur : « Qu'on me montre un » homme qui se soit appauvri » par ses aumônes ; les miennes m'ont toujours enrichi, » malgré mon peu d'œconomie. J'en ai souvent fait » l'épreuve, lorsque j'étois » particulier. En partageant » avec les pauvres le peu que » j'avois, je retirai des mains

» des usurpateurs la succession
» de mon aïeul. Donnons-
» donc à tout le monde, plus
» libéralement aux gens de
» bien, mais sans refuser le
» nécessaire à personne, pas
» même à notre ennemi; car
» ce n'est pas aux mœurs ni au
» caractere, mais à l'homme
» que nous donnons.

Au moment que Julien s'y attendoit le moins, on lui ravit la tranquillité dont il jouissoit dans son exil. Les auteurs de l'intrigue qui fit ôter la pourpre & la vie au César Gallus, l'impliquerent, sur les prétextes les plus frivoles, dans les crimes imputés à son

frere. Il fut arrêté & livré à des gardes qui le traînerent inhumainement de côté & d'autre pendant sept mois, & le conduisirent enfin à Milan, où *la cour étoit* alors. Il y fut long-tems entre la vie & la mort, accusé par les eunuques, & protégé par l'impératrice Eusébie. Cette princesse qui avoit beaucoup d'amour pour les sciences, & un cœur tendre pour les malheureux, employoit, en faveur de Julien, tout le pouvoir que sa beauté & sa sagesse lui donnoient sur l'esprit de l'empereur; & elle réussit à obtenir qu'il se retireroit en

Gréce. Il partit, & se fixa à Athènes, où il eût voulu passer le reste de sa vie dans le commerce des sciences & des sçavans.

Mais il n'y fit pas un long séjour. Constance voyant l'empire attaqué de toutes parts, & les Gaules ravagées par les Barbares, n'osant pas d'ailleurs quitter l'Italie, pensa enfin à rendre justice à Julien. Il sçavoit bien, que ce jeune prince n'avoit pas sujet de l'aimer ; mais il connoissoit aussi sa modération qui le faisoit déja comparer à Titus ; & il espéroit que la pourpre dont il étoit résolu de le revêtir,

lui feroit oublier le paſſé. Il le rappella donc à Milan ; &, peu de tems après, il le proclama Céſar, à la vue & aux acclamations vives & réitérées de l'armée. Ce fut le ſixieme jour de Novembre, l'an 355. Julien qui, occupé du malheureux ſort de ſon frere, avoit paru rêveur pendant la cérémonie, ne put s'empêcher d'être ſenſible à des démonſtrations ſi ſinceres ; ſon viſage s'ouvrit, & ſes regards s'animerent : on vit dans ſes yeux une noble fierté mêlée de douceur, qui parut annoncer un grand

prince & un prince aimable.

Julien entroit, ce jour-là même, dans sa vingt-quatrieme année. Il passa promptement les Alpes, & fut reçu dans les Gaules, comme un génie tutelaire, dont la présence alloit mettre fin aux malheurs publics. Quoique jusques-là il n'eût connu la guerre que dans les livres, ses lectures lui tinrent lieu d'exercice; & il justifia, en effet, bientôt les pressentimens des Gaulois, & la haute opinion qu'ils avoient conçue de lui. Toutes ses campagnes contre les Allemands,

furent heureuses, & le couvrirent d'une gloire d'autant plus éclatante, qu'il réunissoit la modération & l'humanité dans la victoire à la valeur la plus intrépide, & cependant la plus sage dans les combats. On comparoit sa conduite à celle des héros de l'ancienne Rome.

Après avoir chassé les Allemands des Gaules, & rétabli la réputation des armes Romaines, Julien vint passer l'hiver à Paris, l'an 358. Cette ville ne s'étendoit pas alors au-delà de ce qu'on appelle encore la Cité. Cependant elle avoit, soit dans ses dehors,

ſoit dans ſon enceinte, les bâtimens néceſſaires pour recevoir un empereur : on y voyoit un palais, des bains publics, un amphithéatre, un champ de Mars, un fauxbourg conſidérable du côté du midi. Ce prince qui s'y plaiſoit, & qui l'appelloit ſa chere Lutece, y bâtit le palais des Thermes, dont on montre encore les reſtes, ſous le nom de Bains de Julien. En général, il aima beaucoup les Gaulois, dont il fut également aimé. La ſimplicité, la franchiſe & les mœurs auſteres de ces peuples ſympathiſoient avec ſon humeur affable, populaire,

ennemie du faſte & des plaiſirs. A l'exemple de Marc-Aurele, il vivoit en philoſophe, au milieu de ſa cour & à la tête de ſes armées. Comme il avoit pour maxime ce mot de Caton : « Qu'une ame occu» pée de la bonne chere, s'oc» cupe peu de ſes devoirs ; » il enchérit encore ſur les leçons de frugalité que cet empereur lui avoit laiſſées, & bannit abſolument de ſa table tous les mets délicats & recherchés. Il ſe contentoit de la nourriture du ſimple ſoldat : quelquefois il la prenoit debout, & même en ſi petite quantité, qu'on diſoit qu'*il vivoit d'air*

comme les cigales. Il rougissoit des besoins inséparables de l'humanité, jusqu'à dire qu'*un philosophe auroit dû ne pas respirer*. Il dormoit peu, & s'éveilloit à l'heure qu'il vouloit : son lit étoit un tapis, & sa couverture une simple peau. Il se levoit toujours à minuit, travailloit aux affaires, & alloit visiter les sentinelles. Sa ronde finie, si les affaires le permettoient, il étudioit jusqu'au jour. Il s'appliquoit, avec une ardeur infatigable, tantôt à la philosophie, dont il rapportoit l'étude principalement aux devoirs de son état, tantôt à l'histoire qu'il

regardoit comme une méthode abrégée pour acquérir l'expérience. On sent, à la lecture de ses ouvrages, qu'il possédoit l'histoire des Romains & celle des autres nations. Nous le compterions lui-même parmi les historiens célebres, si ses *Mémoires de la guerre des Gaules* avoient passé jusqu'à nous.

Julien employoit une partie de son tems à rendre la justice & à s'exercer avec ses soldats, quoiqu'il eût peu de goût pour cette derniere occupation. Un jour qu'on lui montroit à danser, au son des fifres, une danse appellée *la Pyrrhi-*

que, qui faiſoit partie des exercices militaires chez les Grecs & les Romains : *Ah ! Platon, Platon*, s'écria-t-il, *quel métier pour un philoſophe !*

Il ſe trouvoit moins déplacé ſur ſon tribunal, où il décidoit avec beaucoup de juſtice, en inclinant cependant toujours du côté de la douceur. Avant que de ſe mettre en campagne, il renvoyoit les parties devant les gouverneurs des provinces, pour y être jugées à la rigueur ; mais ces officiers avoient ordre de différer, juſqu'à ſon retour, l'exécution de leurs ſentences, qu'il réformoit ſuivant les

les principes de l'équité naturelle. Les parens d'une fille enlevée pourſuivoient la mort du raviſſeur. Julien ayant fait ſans doute, attention à quelques circonſtances particulieres, qui diminuoient l'énormité du crime, ſe contenta de bannir le coupable. Les parens crioient que c'étoit une choſe indigne, & que le prince étoit trop indulgent : *Oui, je le ſuis trop*, répondit l'empereur, *à ne conſidérer que la diſpoſition des loix ; mais un prince eſt une loi vivante qui doit tempérer, par ſa clémence, ce que les loix mortes ont de trop rigoureux.*

Avec de pareilles maximes, il étoit bien éloigné de condamner ceux qui n'étoient pas convaincus par des preuves juridiques. Numerius qui avoit gouverné la Gaule Narbonnoiſe, étoit accuſé de l'avoir pillée. Comme il déconcertoit ſes accuſateurs, en ſe tenant toujours ſur la négative, Delphidius de Bordeaux, avocat célebre, crut ſuppléer au défaut des preuves, par une exclamation véhémente : *Céſar*, dit-il d'un ton plein de feu, *qui ſera coupable, s'il ſuffit de nier ſes crimes ? Et s'il ſuffit d'être accuſé*, répondit Julien, *qui ſera innocent ?*

Il ne donnoit rien à la faveur ni au crédit ; & sa fermeté, quand il s'agissoit des intérêts de l'équité & du bien public, ne céda jamais ni à la crainte ni à la complaisance. Dès le premier quartier d'hiver qu'il passa dans Paris, il ne laissa pas, quoiqu'il fût accablé d'affaires, d'examiner les états de dépense & de recette du trésor public, dans la vue de soulager les propriétaires des fonds. Florentius préfet du prétoire, prétendoit qu'on avoit besoin d'une subvention extraordinaire, pour remplacer les non-valeurs de la capitation. Julien

qui regardoit les nouv
taxes comme la ruine des
vinces, lui résista en face,
tastant qu'il perdroit p
la vie, que de souffrir ce
pôt; &, sans autre d
sion, il fit sur le cham
calcul net & précis, pa
quel il démontra que le
produit de la capitation
soit & au-delà, pour to
frais de la guerre. Flore
qui avoit la faveur de l'e
reur, osa envoyer au
un ordre tout dressé,
exiger la subvention. Ju
loin de le signer, n'en v
pas même entendre la le
Le préfet se porta alors

les yeux même de ce prince, aux excès les plus tyranniques. » Cependant qu'avois-je fait, dit Julien, » que ce que de» voit faire, en pareil cas, un » disciple de Platon & d'Aris» tote ? Falloit-il laisser des » pauvres peuples à la merci » de ces voleurs, qui, par » leurs indignes manœuvres, » les ont réduits aux dernieres » extrémités ? Nous punissons » de mort un tribun, nous lui » refusons même la sépulture, » pour avoir donné un poste » qu'il ne pouvoit garder, sans » perdre la vie ; & nous au» rions la lâcheté de quitter » le nôtre, en cessant de dé-

» fendre ceux qu'on ne cesse
» d'opprimer ? Dieu nous y a
» placés, & combat lui-même
» avec nous. Si notre fermeté
» nous attire quelque disgra-
» ce , c'est une grande res-
» source que le témoignage
» d'une bonne conscience. Si
» l'on m'envoie un successeur,
» je n'en serai peut-être pas fâ-
» ché. Il vaut mieux faire bien
» un peu de tems, que de faire
» long-tems mal.

L'empereur prévenu par Florentius, & qui, par une basse politique, craignoit d'ailleurs que Julien ne fît tout le bien dont il étoit capable, lui ordonna de ménager le pré-

ſet ; mais ce jeune prince, toujours ferme, répondit qu'on devoit être content, ſi les Gaulois abîmés par les Barbares & les gens d'affaires, payoient *les anciens tributs ; & qu'exiger* quelque choſe au-delà, c'étoit demander l'impoſſible. Conſtance ne crut pas devoir inſiſter davantage, & le projet de Florentius n'eut point lieu.

Julien jouiſſoit, à Paris, de ſa gloire & du plaiſir d'être chéri des ſoldats & des peuples, lorſqu'il reçut un ordre de l'empereur, de lui envoyer en Orient les corps les plus aguerris de ſon armée, & l'é-

lite de ses autres troupes : cet ordre le mit dans une perplexité extrême. D'un côté, il s'attiroit la colere de Constance, s'il refusoit d'obéir ; de l'autre, s'il se laissoit enlever ses meilleures troupes, il demeuroit lui-même, & les Gaules, à la merci des Barbares : il consentit enfin à laisser partir les troupes qu'on lui demandoit, & pensa, en même tems, à quitter la pourpre. Mais, au moment de leur départ, les officiers inconsolables de quitter à la fois & leur patrie & un si bon prince, font éclater leurs murmures ; ils s'animent les uns les au-

tres. Les soldats également affligés, suivent l'exemple de leurs chefs; tous prennent les armes, à l'entrée de la nuit, courent au palais du César & l'investissent, en criant à l'envi les uns des autres, *Julien Auguste*, & en le conjurant de se montrer. Il ne pouvoit s'y résoudre; & la délicatesse de sa probité lui faisant appréhender de passer pour ingrat envers Constance & pour usurpateur, il soutint cette espece de siége toute la nuit. Les soldats plus animés encore par sa résistance à leurs desirs, brisent les portes du palais, le forcent enfin de paroître,

le proclament une seconde fois Auguste ; &, sans avoir égard ni à ses raisons ni à ses remontrances, ils l'élevent sur un bouclier ; & l'enseigne Maurus, arrachant le collier qu'il portoit garni de pierreries, le lui mit sur la tête, en forme de diadême. C'est ainsi qu'à la veille peut-être de devenir la victime de la jalouse politique de Constance, Julien parvint à l'empire, sans y avoir autrement concouru, qu'en se faisant aimer des Gaulois & de son armée.

Sûr de la fidélité de ses troupes, & se voyant dans la nécessité de résister à Cons-

tance qui vouloit l'obliger de renoncer à l'empire, & qui, à cette condition, lui faisoit dire qu'il lui laisseroit la vie, Julien forma le dessein de prévenir l'empereur & de s'emparer de l'Illyrie. Ses soldats qui, un an auparavant, avoient une répugnance invincible à quitter les Gaules, applaudirent à ce projet, & protesterent, en portant leur épée à leur gorge, qu'ils suivroient leur grand empereur jusqu'au bout de la terre, & qu'ils étoient prêts à verser pour lui, jusqu'à la derniere goutte de leur sang.

L'Illyrie, où il fut reçu en

triomphe, la Macédoine, la Gréce, l'Italie & la Sicile s'étoient déja soumises à ses loix, lorsqu'il apprit que Constance, en mourant, l'avoit nommé son successeur. Il prit sur le champ la route de Constantinople, & y arriva, aux acclamations de toute la ville qui l'avoit vu naître. Il se livra tout entier aux desseins qu'il avoit formés pour le bonheur & la gloire de l'empire.

Il créa une chambre de justice contre ceux qui, sous le régne précédent, avoient abusé de leur crédit, pour opprimer le peuple. Il cassa les

curieux ou *agens de l'empereur*, qui n'étoient, à proprement parler, que des délateurs en titre d'office, & qui, en suscitant aux gens de bien mille mauvaises affaires, dont on ne se tiroit qu'à force d'argent, & en vendant aux scélérats l'impunité de leurs crimes, faisoient, en peu de tems, des fortunes prodigieuses. Deux de ces curieux oserent cependant lui offrir de lui révéler la retraite de Florentius, ce préfet du prétoire, dont il avoit tant de sujet de se plaindre, s'il vouloit les rétablir. Julien les traita comme des délateurs, en leur disant qu'il

» étoit indigne d'un empereur
» d'employer ces voies détour-
» nées, pour découvrir des mal-
» heureux que la crainte du sup-
» plice réduisoit à se cacher.

S'étant convaincu qu'il en coûtoit plus pour les gages & les appointemens des eunuques & des domestiques du palais, que pour la subsistance des armées, il les congédia tous. « N'ayant point de fem-
» me, (il venoit de perdre Hélene, son épouse) » ni d'en-
» vie de me remarier, disoit-il,
» je n'ai pas besoin d'eunuques
» non plus que de cuisiniers,
» puisque je ne mange que pour
» la nécessité. » Les uns trou-

voient que Julien étoit trop philosophe, pour un prince, qu'il outroit la simplicité, & qu'il avilissoit la majesté impériale; d'autres, au contraire, disoient qu'un prince qui sçait gouverner & qui a des qualités brillantes, peut se passer, quand il veut, de tout éclat emprunté; que ses sujets lui tiennent compte de la magnificence dont il se prive, parce qu'il peut toujours se la procurer à leurs dépens, & que, de toutes les especes de vanité dont un prince est susceptible, l'orgueil philosophique est la moins blâmable, parce

qu'il va au bien public & qu'il imite la vertu.

Constance avoit traité le sénat avec hauteur : il mandoit les sénateurs, non pour les consulter, mais pour leur déclarer séchement ses volontés ; jamais il ne les faisoit asseoir ni n'alloit à leurs assemblées. Julien, au contraire, s'y rendoit assidument, vouloit que chacun opinât avec une pleine liberté ; & comme il avoit du goût & du talent pour haranguer, il parloit, sur les affaires qui se présentoient, tantôt avec le laconisme & la gravité d'un prin-

te, tantôt avec l'étendue & les mouvemens d'un orateur. Depuis Jules César, c'est le premier & le dernier des empereurs, qui ait fait communément des harangues dans le sénat.

Son application aux affaires étoit infatigable & presque sans exemple. Il renouvelloit les anciennes loix, les corrigeoit & les éclaircissoit, pour ôter tout prétexte à la chicane, ou en faisoit de nouvelles, dont le caractere étoit la clarté & la précision : il diminuoit les impôts ; il refusoit ou modéroit ce que ses prédécesseurs avoient exigé

ſous le titre ſpécieux de pré-ſens. Jamais prince ne ſongea moins à s'enrichir. Il avoit ſouvent à la bouche un mot d'Alexandre le Grand, qui avoit coutume de dire que *ſes tréſors étbient en dépôt chez ſes amis*. Julien croyoit l'argent plus en ſûreté entre les mains de ſes ſujets, qu'entre les ſiennes ; ſemblable en ce point à Conſtance-Chlore, ſon aïeul, que ſon déſintéreſſement avoit fait ſurnommer *le pauvre*, titre plus glorieux pour un empereur, que celui de conquérant. On avoit une pleine liberté de ſe pourvoir contre le domaine ; & le fiſc,

nt le droit eſt toujours ſûr
is un prince avare, perdoit
ivent ſa cauſe, ſous cet em-
eur philoſophe.
Son tribunal, acceſſible à
it le monde, étoit l'aſyle
s innocens & l'écueil des
upables : les uns & les au-
s éprouvoient en lui l'inté-
ité des Caſſius & des Lycur-
es. Il écoutoit, avec bon-
, tous ceux qui réclamoient
juſtice : il n'y avoit point
ffaire qu'il crût au-deſſous
lui ; la bonne foi naturelle
oit toujours l'ame de ſes ju-
mens, dans leſquels il s'at-
choit beaucoup plus à l'eſ-
it qu'à la lettre de la loi ;

s'il lui arrivoit quelquef
se tromper, il permett
préfet du prétoire & à
qui l'approchoient, de l
revenir de ses décision
précipitées, & il leur s
gré de lui avoir fait r
quer ses fautes. Un jou
les avocats louoient,
emphase, la supériori
son génie & de sa raison
j'aimerois vos éloges, le
il, *si je vous croyois asse*
dis pour me blâmer, quan
mérite !

Julien haïssoit les méc
& en étoit haï; mais il
soit une gloire de leur l
Il les châtioit avec une sé

mêlée de clémence, aimant mieux menacer que punir, & corriger les hommes que les perdre. L'espece de scélérats contre lesquels il sévissoit avec plus de rigueur, étoient ceux qui couvrant leurs inimitiés particulieres d'une apparence de zèle pour la personne du prince, accusoient leurs ennemis du crime de lése-majesté. Les accusations les plus insensées, en ce genre, avoient presque toujours réussi auprès de Constance; & peu s'en étoit fallu que Julien lui-même n'en eût été la victime : aussi les avoit-il en horreur & les punissoit-il

févérement. Quelquefois cependant il fe contentoit de méprifer les délateurs & les frivoles délations. Un homme chargeoit fon concitoyen de prétendre à l'empire, & ne fe rebutoit point du filence de l'empereur, qui, plufieurs jours de fuite, n'avoit pas fait femblant de l'entendre. Enfin, pour fe délivrer de cet importun, Julien lui demanda quelle étoit la condition du prétendu coupable : C'eft, répondit le délateur, un riche bourgeois. *Quelle preuve avez-vous contre lui*, ajoûta ce prince, en riant ? Il fe fait faire un habit de foie couleur

, repartit l'accuſa-
n n'en voulut pas
ıvantage ; & s'a-
grand tréſorier :
ı dit-il, *qu'on donne*
reux babillard une
ouleur de pourpre,
porte à celui qu'il
ır aſſortir à ſon ha-

Marc-Aurele, au-
reur n'avoit paru
de régner, n'avoit
effet, avec plus de
n'avoit mieux mé-
es de *juſte*, d'*affable*
de la patrie.
e prince ſéduit par
es, eut le malheur

d'abandonner le Christianisme, & de se déclarer ouvertement le protecteur des Payens & de leurs idoles. C'est une tache ineffaçable à ses vertus & à sa mémoire ; & rien ne peut le disculper de sa criminelle apostasie. Il ne persécuta pas les Chrétiens par le glaive ; mais il usa de mille stratagêmes, pour les séduire. Il réforma même les prêtres *Hellénistes*, & leur donna les régles de conduite les plus sages, dans la vue de rendre leur religion aussi respectable que celle des Chrétiens, & d'engager ceux-ci à ne faire aucune difficulté de l'embrasser.

ſer. On a de la peine à concevoir comment un prince auſſi ſage & auſſi éclairé quitta une religion dont il admiroit la morale & les œuvres, pour ſe livrer aux erreurs palpables de l'*Helléniſme*; mais en le blâmant de cette apoſtaſie, qu'on ne peut, en effet, ni pallier ni lui pardonner, on ne pourroit non plus, ſans une très-grande injuſtice, refuſer de convenir qu'il a eu d'ailleurs toutes les vertus d'un philoſophe.

L'avénement de Julien à l'empire avoit imprimé la terreur aux Barbares. Les Allemands & les Francs étoient

ſoumis ; tous les autres voiſins des provinces Romaines, les Indiens même briguoient à l'envi l'amitié du nouvel empereur : il n'y avoit que les Perſes qui oſaſſent encore commettre des hoſtilités & braver ſon courage & ſa renommée. Il réſolut donc de les attaquer ; & il partit pour cette guerre, après avoir laiſſé à Conſtantinople diverſes marques de ſon affection pour cette ville. *Conſtance*, diſoit-il, *aimoit Conſtantinople comme ſa ſœur ; & moi, je l'aime comme ma mere & ma nourrice.*

Sapor, ſecond du nom,

prince belliqueux, gouvernoit alors le vaste empire des Perses. Malgré sa haine héréditaire contre les Romains, & la supériorité qu'il avoit conservée sur eux depuis le commencement de la guerre qu'il leur faisoit, dès qu'il sçut que Julien marchoit, pour le combattre, il lui fit proposer la paix, & le laissa le maître des conditions; mais ce jeune prince qui se sentoit le courage d'Alexandre le Grand, & qui vouloit achever d'illustrer son régne, en triomphant enfin d'une nation aussi fiere, refusa les propositions de Sapor. Il marcha donc à la tête de

ſon armée compoſée de ſoixante-cinq mille hommes & fournie de proviſions immenſes, dans leſquelles cependant, il n'y avoit rien pour le plaiſir ni pour la délicateſſe ; car ayant apperçu un jour, à la ſuite de l'armée, pluſieurs chameaux chargés de liqueurs & de vins exquis, il défendit aux chameliers de paſſer outre : *Emportez*, leur dit-il, *ces ſources empoiſonnées de volupté & de débauche. Un ſoldat ne doit point boire de vin, s'il ne l'a pris à l'ennemi, & je veux moi-même vivre en ſoldat.*

Au reſte, cette expédition fut fatale à Julien. Après plu-

ſieurs batailles gagnées ; après avoir réduit Sapor preſqu'à la niere extrémité ; comme il pourſuivoit avec ardeur & ſans précaution, n'ayant pas même de cuiraſſe, l'armée des Perſes, un dard lui effleura le bras, & lui perça le foie. La plaie étoit mortelle ; & toutes les reſſources de l'art d'Oribaſe, ſon médecin & ſon ami particulier, furent inutiles.

Ceux qui avoient coutume de l'approcher, s'aſſemblerent autour de lui dans ſa tente, la triſteſſe dans le cœur & ſur le viſage. Julien étendu ſur une natte couverte d'une

peau de lion, (c'étoit son li
ordinaire) montra seul de l
fermeté dans ce dernier mo-
ment. « Chers compagnons,
leur dit-il, » la nature me rede-
» mande ce qu'elle m'a prêté.
» Je le lui rends avec la joie,
» d'un débiteur qui s'acquitte,
» & non point avec la douleur
» ni les regrets que la plûpart
» des hommes croient insépa-
» rables de l'état où je suis. La
» philosophie m'a convaincu
» que l'ame n'est vraiment heu-
» reuse, que lorsqu'elle est af-
» franchie des liens du corps,
» & qu'on doit plutôt se ré-
» jouir que s'affliger, lorsque
» la plus noble partie de nous

» mêmes se dégage de celle
» qui la dégrade & l'avilit.
» Je remercie le Dieu éternel
» de n'avoir pas permis que je
» périsse, ni par une conspi-
» ration, *ni par les* douleurs
» d'une longue maladie, ni
» par la cruauté d'un tyran.
» J'adore sa bonté sur moi,
» de ce qu'il m'enleve du
» monde, par un glorieux tré-
» pas, au milieu d'une course
» glorieuse; puisqu'à juger
» sainement des choses, c'est
» une lâcheté égale de souhai-
» ter la mort, lorsqu'il seroit
» à propos de vivre, & de re-
» gretter la vie, lorsqu'il est
» tems de mourir. Quant à

» l'élèction d'un empereur, je
» n'ai garde de prévenir votre
» choix ; le mien pourroit mal
» tomber, & perdroit peut-
» être, si on ne le suivoit pas,
» celui que j'aurois désigné ;
» mais, en bon citoyen, je
» souhaite d'être remplacé par
» un digne successeur.

Ayant parlé de la sorte, avec beaucoup de tranquillité, il ordonna que son corps fût porté à Tarse en Cilicie, & distribua ce qui lui appartenoit en propre, à ses plus intimes amis. Anatolius étoit de ce nombre ; ne le voyant point, il le demanda ; & lorsqu'on lui eut dit qu'il étoit heu-

reux, il comprit qu'il avoit été tué, & s'attendrit vivement sur la mort de son ami ; car l'amitié fut encore l'une des vertus du cœur de Julien. Enfin, après s'être entretenu sur l'excellence de l'ame, avec Priscus & Maxime, il expira sans effort, la nuit du 26 Juin 363, dans la trente-deuxieme année de son âge, & la huitieme de son régne, à compter du jour qu'il fut déclaré César.

Jovien qui lui succéda à l'empire, fit porter son corps à Tarse, & donna ordre qu'on ornât son tombeau.

Il y a bien de l'apparence que tous les ouvrages de Ju-

lien ne ſont pas parvenus à la poſtérité, & que nous n'avons, par exemple, qu'un très-petit nombre de ſes lettres. On trouve dans ceux de ſes écrits qui nous reſtent, particuliérement dans ſes *Céſars* & le *Myſopogon*, tant de philoſophie, d'eſprit, d'éloquence & d'érudition, que l'on ne peut trop regretter la perte des autres.

Les *Céſars* paſſent, ſans contredit, pour ſon chef-d'œuvre. L'antiquité profane ne fournit aucune piéce qui ſoit comparable à celle-ci, pour le mérite du ſujet, & très-peu qui puiſſent lui être

préférées pour le mérite de l'exécution ; très-peu qui réuniſſent à la fois, avec la briéveté, autant de caractères & de mœurs, de fineſſe & de ſolidité, d'inſtruction, de ſel & d'enjouement : c'eſt la ſatyre ou le jugement de tous les empereurs qui avoient régné avant lui, pendant l'eſpace d'environ quatre cens ans. Marc-Aurele eſt le héros de la piéce ; & Julien lui adjuge le premier rang parmi les Souverains qui ont mérité d'être illuſtres.

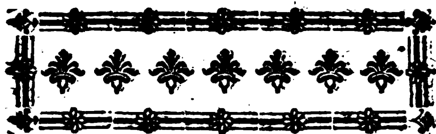
Le *Myſopogon*, ſatyre ironique contre les habitans d'Antioche, eſt un ouvrage unique

dans son genre. Julien s'y peint lui-même, mais sans doute, plus extraordinaire dans sa conduite philosophique, qu'il n'étoit en effet. Il y exagere ses défauts : il s'accuse de ses bonnes qualités comme d'autant de travers, & les oppose aux vices des habitans d'Antioche, qu'il représente, au contraire, comme des vertus. L'esprit pétille de toutes parts dans cette satyre ; elle est remplie de traits, de saillies, de principes & de moeurs.

Ses lettres sont le vrai portrait de son esprit & de son coeur ; on y voit au naturel son génie, ses idées sur le gouver-

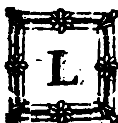
ment, ses principes de morale & ses sentimens pour ses amis. Celle à Themistius abonde en maximes excellentes, touchant les devoirs d'un Souverain ; & Julien y donne des preuves bien estimables de sa modestie. En un mot, les écrits de Julien font d'autant plus d'honneur à sa mémoire ; que la vertu les caractérise plus encore que leur Atticisme. C'est aussi ce qui nous donne lieu d'espérer que le Public agréera volontiers le présent que nous lui faisons aujourd'hui de l'ESPRIT de cet empereur philosophe.





L'ESPRIT DE JULIEN.

DE LA RELIGION.



LA religion est la premiere des vertus : le culte que l'on doit à Dieu, doit être préféré à tout.

La piété est le plus grand des biens, & l'impiété le plus grand des maux.

Les anciens disent que le tems est la seule pierre de touche de la justice ; & moi, j'ajoûte, de la piété & de la religion.

Dieu n'a pas besoin de nos adulations : un culte sage & réglé, des vœux capables d'attirer les bénédictions céleftes, des prieres modeftes, c'eft tout ce qu'il demande de nous.

La conjecture eft le partage de la raifon humaine, & la fcience eft celui de Dieu.

DU SACERDOCE.

MENER une vie irréprochable, pratiquer la vertu, s'acquitter dignement des fonctions du miniftere, c'eft ce que la Divinité exige des prêtres.

On ne doit élever au sacerdoce que les plus gens de bien de chaque ville ; & , dans ce choix, on ne doit avoir égard

ni à la naiſſance ni aux richeſſes : il ne faut chercher que les qualités eſſentielles, qui ſont l'amour de Dieu & celui des hommes. On connoîtra que celui qu'on veut choiſir, aime Dieu, s'il imprime ce même amour à ceux qui l'environnent : il aime les hommes, s'il tâche de faire du bien à tous, s'il donne gaiement de ſon indigence même.

La vie d'un prêtre doit être une inſtruction continuelle & la preuve de ce qu'il enſeigne. C'eſt peu pour lui de s'abſtenir des actions honteuſes ; ſa langue & ſes oreilles doivent être en garde contre ce qui allarme la pudeur : il doit bannir toute raillerie indécente & tout diſcours libertin, s'interdire le cabaret & les ſpectacles, & fermer ſa porte aux

danseurs & aux pantomimes. La seule étude qui convienne à son état, est la philosophie, non celle des Epicuriens & des Pyrrhoniens, mais celle qui apprend à connoître Dieu & sa Providence : il peut encore lire l'histoire, mais nullement ces fictions dangereuses qui roulent sur des intrigues d'amour.

Un homme consacré à Dieu, ne peut trop veiller sur ses pensées : il est obligé d'apprendre les divins cantiques, de prier plusieurs fois le jour, en public & en particulier, de méditer la sagesse, & de vivre avec une pureté digne du culte divin.

Les prêtres peuvent paroître dans les places publiques, mais rarement ; voir les magistrats, mais pour parler en faveur des

malheureux. Qu'ils ayent soin, sur-tout, d'instruire les peuples sur l'obligation de faire l'aumône.

Les prêtres indignes doivent être déposés; mais tant qu'ils sont en place, il faut les respecter, quels qu'ils soient.

DE L'IMMORTALITÉ de l'Ame.

NOus ne sommes point du nombre de ceux qui pensent que l'ame périt avant ou avec le corps. Si nous la croyons immortelle, ce n'est point sur la parole des hommes, c'est sur celle de Dieu qui peut seul connoître ces vérités : que dis-je ? qui seul les connoît nécessairement.

De la Philosophie.

J'Ose dire que Socrate a plus fait qu'Alexandre le Grand. C'eſt à lui que l'on doit la ſageſſe de Platon, l'habileté de Xénophon dans la conduite d'une armée, le courage d'Antiſthènes, la philoſophie Erétrienne, un Cébès, un Phédon, & une infinité d'autres, ſans parler de ces colonies illuſtres qu'enfanta la même école, du lycée, du portique, des académies. Dites-moi maintenant, quel bien ont fait dans le monde les victoires d'Alexandre ? Ont-elles réformé le gouvernement d'une ville, réglé les mœurs d'un particulier ? Elles ont enrichi bien des gens ; mais elles n'ont rendu perſonne ni plus

tempérant ni plus ſage. L'unique effet qu'elles ayent produit ſur le vainqueur même, a été de redoubler ſa hauteur & ſon arrogance; mais tous ceux qui ſe corrigent, par le ſecours de la philoſophie, ſont redevables à Socrate de ce ſalutaire changement.

Le philoſophe eſt chargé, dans l'univers, d'un rôle important; non-ſeulement il eſt capable de donner des conſeils avantageux à l'Etat : il fait plus; il donne de bons exemples : ſes actions viennent à l'appui de ſes diſcours. Comme il eſt lui-même ce qu'il veut que ſoient les autres, ſa conduite eſt plus perſuaſive & plus efficace, que les ordres de ceux qui ne ſçavent que commander.

En formant trois ou quatre phi-

losophes, vous pouvez servir le genre humain plus utilement que ne feroit un grand nombre d'empereurs.

Comme j'ai tâché de devenir philosophe, je crains que, dans un siécle où l'on n'est déja que trop prévenu contre la philosophie, on ne la rende responsable de mes fautes. Je prie Dieu, qu'il m'envoie la bonne fortune & la prudence avec elle. J'ai besoin plus que jamais, premiérement de l'assistance divine, ensuite du secours des philosophes. Vous devez tous me seconder; le succès m'inspirera de la reconnoissance; je ne m'approprierai point ce qui sera l'ouvrage des autres; & en rapportant, comme il est juste, à l'Être suprême le bien dont nous aurons été l'instrument, je

us prierai de vous joindre à
i, pour en rendre grace à sa
nté.

Pour être sage, il faut regarder
mme indispensable la subordi-
tion à Dieu & aux loix; ne
int dominer sur ses égaux ni
ur faire sentir sa supériorité;
eiller à la défense du pauvre
ontre l'oppression du riche; af-
fronter, pour la justice, les ini-
mitiés, les emportemens, les in-
jures; se posséder soi-même;
étouffer son ressentiment, maî-
triser son propre cœur.

L'inquiétude & les épreuves
violentes resserrent le cœur; elles
ôtent, en quelque façon, la har-
diesse d'élever les mains, pour
prier; mais lorsqu'une joie en-
tiere & parfaite entretient dans
l'ame une douce sérénité, on se

sent le zèle & la confiance d'adresser de ferventes prieres au Dieu suprême.

DE L'ÉDUCATION.

LA véritable science ne consiste point dans l'étalage pompeux de paroles bien arrangées, mais dans la saine disposition d'une ame remplie de principes raisonnables sur le bien & sur le mal, sur ce qui est honnête & sur ce qui ne l'est pas. Ainsi quiconque enseigne à ses disciples ce qu'il croit faux, paroît aussi peu mériter le nom de sçavant, que celui d'homme de bien.

Que sur des bagatelles la langue ne soit pas d'accord avec la pensée, c'est toujours manquer de droiture & de probité; jusqu'à un

un certain point;mais parler d'une façon & penser de l'autre sur les choses importantes, & tromper ainsi la jeunesse, n'est-ce pas faire un trafic pareil à celui de ces marchands qui, sans honneur & sans conscience, vantent une mauvaise marchandise, pour trouver des acheteurs?

Il faut donc que les professeurs & les maîtres soient honnêtes gens; qu'ils soient distingués par leurs talens & plus encore par leurs mœurs. Ce n'est pas assez qu'ils forment leurs éleves pour l'éloquence & les sciences, ils sont encore obligés de les former pour les mœurs, & de leur apprendre à se conduire dans le monde.

Comme je permets d'être malades à ceux qui voudront l'être,

je crois aussi qu'il faut instruire les ignorans, & non les punir. Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre. Les mauvais traitemens, les punitions corporelles, les coups ne persuadent pas les hommes; il faut les éclairer. Vivez donc en bonne intelligence les uns avec les autres. Que ceux qui sont dans l'erreur, n'attaquent point ceux qui suivent la vérité, & que ceux-ci ne molestent point ceux qui s'égarent par ignorance plutôt que par choix.



DES DEVOIRS D'UN ROI.

LE devoir essentiel d'un empereur est d'imiter Dieu : l'imiter, c'est avoir le moins de besoins, & faire le plus de bien qu'il est possible.

Il faut qu'un prince, tout homme qu'il est par sa nature, s'éleve par ses sentimens & par sa conduite, au-dessus de l'humanité ; qu'il ait banni de son ame ce qu'elle avoit de commun avec les animaux, c'est-à-dire, ses passions : en un mot, il doit être un génie ; il doit être un Dieu.

Un prince vertueux, un grand roi doit se piquer non-seulement de la simple réussite, mais aussi de la justice de ses entreprises.

L'homme le plus vertueux est un

composé de raison & de passions; au lieu que la loi est une raison exempte de passion : ainsi c'est la loi seule qui doit régner dans la personne d'un prince. Il faut donc que le prince s'attache immuablement aux loix, non à ces loix faites subitement & pour des cas particuliers, à ces loix, ouvrages de législateurs qui n'ont pas toujours vécu selon les principes de la raison, mais aux loix dictées par des hommes sages, qui s'étoient purifié l'esprit & le cœur, & qui ne bornant point leurs vues aux circonstances présentes, ont approfondi la nature du gouvernement, contemplé l'essence de la justice, & puisé dans ces sources, des régles qui obligent tous les membres d'un Etat.

Les bons médecins adoucissent

leurs remedes, & tâchent d'en épargner l'amertume à ceux qui les prennent : ils sont complaisans pour leurs malades dans les bagatelles ; & par là, ils se ménagent leur obéissance dans l'essentiel. C'est aussi ce que doit faire un empereur. S'il est sévere, il faut que ce soit sans excès ; sa rigueur doit être assaisonnée de condescendance. Pour conduire des animaux, & à plus forte raison, pour gouverner des hommes, il ne faut pas se roidir en tout, mais donner quelque chose à leur inclination.

Solon, le sage Solon, ayant éteint toutes les dettes, & délivré, par ce coup d'état, le peuple d'Athènes de l'oppression des riches, ne laissa pas de s'attirer des reproches, parce que ses amis

dont il avoit ſuivi le conſeil, profiterent de l'occaſion pour s'enrichir. Tant il eſt difficile, lorſqu'on eſt en place, d'éviter ces fâcheux inconvéniens, même avec les vues les plus droites & le déſintéreſſement le plus parfait.

Un prince qui écoute les méchans & les flateurs, devient leur eſclave : auſſi n'a-t-il point l'amour des honnêtes gens ; & ceux qui paſſent pour ſes amis, le ruinent & le deshonorent. Qu'il ſe garde donc bien de préférer jamais un flateur à un ami.

Voulez-vous régner heureuſement & avec gloire ? Soyez religieux envers Dieu, ſobre, vigilant, fidele à vos amis, plein d'humanité pour vos inférieurs ; aimez vos ſujets comme Dieu lui-

même vous aime; donnez-leur l'exemple de toutes les vertus, & ne soyez jamais esclave de vos passions ni de celles d'autrui. Par cette sage conduite, vous deviendrez l'objet des faveurs de la Divinité; les bons vous respecteront; vous serez leurs délices, & la terreur des méchans.

Jusqu'ici vous ne connoissez guères la cour, que par cette duplicité que vous y avez trouvée, & par cette fausse politesse qui comble de louanges ceux que l'on déteste dans le cœur. La cour n'est plus cela. Cette duplicité est bannie de notre commerce. Nous vivons avec une liberté honnête; nous nous reprenons, quand il le faut; nous nous disons nos vérités; & l'amitié ne souffre point de cette franchise. Grace à cette

union intime, nous avons le bonheur de travailler, sans être à la gêne, & de prendre du délassement, sans cesser de travailler.

DES GRANDS HOMMES.

IL n'en est pas des actions des grands hommes, comme des édifices publics. Un magistrat en jette les fondemens ; d'autres les achevent : le dernier venu y met son nom, quoiqu'il n'ait fait que crépir les murs. Les grands hommes, les Scipion, les Camille, ne se sont point approprié les ouvrages d'autrui : ils n'ont point usurpé une gloire étrangere ; ils ont eux-mêmes formé le plan de leurs actions ; ils l'ont exécuté eux-mêmes ; ils ont mérité leurs illustres noms.

DE LA FORTUNE.

UN bonheur appuyé sur la fortune, est rarement un bonheur solide, & néanmoins ceux qui gouvernent, ne sçauroient, comme on dit, même respirer sans elle. Est-ce qu'à force de jargon philosophique, les généraux d'armée peuvent être soustraits à son empire & mis hors de sa sphere d'activité, comme s'ils devenoient habitans de ce monde incorporel & purement intelligible, où l'on place les idées?

Que l'homme, dont parle Diogene, cet homme qui n'a ni patrie, ni ville, ni maison, ne donne aucune prise à la fortune, & ne soit pas même susceptible de ses bienfaits, à la bonne heure;

mais prétendre que son pou
s'étend pas sur celui à qui
ples sont confiés, & qui est
d'une infinité de soins, c'e
vérité, soutenir une thè
étrange. Or, si l'on convien
Souverain est assujetti à la
ne, de quelle préparati
quelle prudence n'a-t-il pas
pour se maintenir dans l
bre, de quelque côté qu
pousse, & pour gouverner
avec l'habileté d'un sage p

La plus grande difficult
pas de soutenir ses assauts
qu'elle a déclaré la guerre
de se montrer digne de ses
ses, lorsqu'elle juge à pro
les prodiguer. C'est par
veurs, qu'elle triompha
quérant de l'Asie, & le ren
vain & plus emporté que

& Xerxès, dont il avoit renversé le trône. C'est-là l'écueil où se sont brisés, sans ressource, les Perses, les Macédoniens, l'état populaire d'Athènes, le gouvernement aristocratique de Lacédémone, tant de capitaines Romains, & depuis, une foule d'empereurs. Je ne finirois point, si j'entreprenois de compter tous ceux à qui les richesses, les victoires, les plaisirs ont été funestes.

D'un autre côté, combien d'ames libres, généreuses, d'une vertu respectable, ont succombé sous le poids de l'adversité! Abîmées dans leurs malheurs, elles sont devenues esclaves rampantes, objet de mépris & de risée pour ce même public, qui les avoit long-tems admirées. A quoi bon

les nommer ici? Plût au ciel que ces déplorables exemples fussent moins communs dans le monde! Mais on en voit, & on en verra toujours, tant qu'il y aura des hommes.

DE L'AMITIÉ.

POUR aimer, il faut connoître; & pour connoître, il faut éprouver. Je ne donne mon amitié qu'avec une extrême précaution.

Quelquefois un flateur affecte la hardiesse & la franchise d'un ami. C'est un forgeron qui s'est mis du fard, & qui a pris une robe blanche, pour épouser, s'il peut, la fille d'un honnête homme: n'allez point lui donner la vôtre.

Quand vous aurez choiſi des amis, regardez-les comme des amis ; vivez avec eux cordialement & avec une noble ſimplicité ; penſez les choſes obligeantes que vous direz d'eux. Rien ne fait plus de tort que le défaut de confiance pour ſes amis.

Faut-il donc attendre qu'on nous invite ? & ne ſçait-on plus prévenir un ami ? Prenons garde de rendre l'amitié épineuſe, en exigeant de nos amis les mêmes formalités que de nos ſimples connoiſſances.

Comment aime-t-on des gens qui vivoient, il y a quinze ou vingt ſiécles ? C'eſt qu'ils étoient vertueux.

Ce n'eſt point par la longueur des lettres, mais par la vivacité

des sentimens, qu'il faut mesurer l'amitié.

Il est doux à un ami de recevoir de son ami.

DE L'AMOUR-PROPRE.

IL n'est point de juge que notre amour-propre ne récuse, quand nous croyons avoir raison & devoir nous louer nous-mêmes. Chacun n'estime que sa façon de penser, & méprise celle d'autrui. Cependant celui qui supporte, avec indulgence, des mœurs contraires aux siennes, me paroît plus estimable & plus digne de louanges, que celui qui s'en offense; ses mœurs sont plus douces.

Les mauvais musiciens, les mauvais poëtes sont insupporta-

bles à ceux qui les écoutent; mais la nature les a mis en possession d'être enchantés d'eux-mêmes.

Etre heureux & être loué, sont deux choses différentes.

DE LA MEDISANCE.

CELUI qui tient de mauvais discours, rend ses complices ceux qui l'écoutent. Applaudir aux injures, goûter le plaisir de la médisance, quoiqu'on n'en fasse pas soi-même les frais, c'est devenir coupable.

Fin des Pensées choisies de JULIEN.



INTRODUCTION
PRELIMINAIRE.

IL y a, ſans doute, plus d'humeur que d'équité, peut-être même plus de ſingularité que de perſuaſion, dans cette multitude de critiques & d'épigrammes que l'on fait contre notre ſiécle. On ne le compare jamais qu'à ſon déſavantage, aux ſiécles de Périclès, d'Auguſte & de Louis le Grand ; &, ce qui ſurprend, c'eſt de voir quelquefois à la tête de ſes détracteurs, ceux même qui contribuent le plus à l'illuſtrer.

En effet, n'eſt-il pas étonnant qu'en même tems que l'eſprit philoſophique s'efforce de détruire l'empire de l'opinion & de bannir les préjugés, tant d'écrivains s'étudient, au contraire, à décrier les lumieres qui les éclairent, & à faire naître, contre le ſiécle, où ils ſont d'ailleurs ſi heureux d'être nés, des préjugés deshonorans ?

Sans entrer dans aucune diſcuſſion, pour prouver combien cette critique eſt injuſte & contraire au ſentiment patriotique, il ſuffit d'obſerver de bonne foi les progrès qu'ont faits, en France, la phi-

losophie & les arts depuis cinquante ans. Louis XV partage toute la gloire de son bisaïeul ; son régne est également celui de l'héroïsme & des talens, & le modele de tant de régnes illustres dans toutes les parties de l'Europe. Quel siécle a vu sur le trône plus de héros & de sages à la fois ? Nous ne parlerons ici, que de ce Monarque philosophe, qui, après avoir été l'un des témoins respectables du sublime ascendant de la vertu sur la fortune, est aussi l'un de ceux qui déposent le plus victorieusement contre les adversaires de son siécle. En pu-

bliant aujourd'hui l'ESPRIT de STANISLAS *le Bienfaisant*, nous pensons donner son portrait, d'autant plus au naturel, que c'est son ame elle-même qui s'est peinte dans ses ouvrages. Qu'ajouterions-nous à des traits si beaux, & qui sont eux-mêmes l'éloge le plus délicat & le plus éloquent de ce grand roi?

STANISLAS LECZINSKY, si digne par sa naissance, ses vertus & ses talens, d'occuper le trône de sa patrie, y fut, en effet, placé en 1704; & tout le monde sçait que les disgraces de Charles XII, roi de Suéde, qu'il accompagnoit en héros,

dans toutes ses expéditions, occasionnerent la révolution qui le priva de son sceptre. Après la mort d'Auguste de Saxe, sa nouvelle élection ne servit, en *justifiant* ses droits, qu'à mettre sa valeur & sa grandeur d'ame à des épreuves presque inouies, & à lui assurer un titre, dont Fréderic-Auguste, son compétiteur, eut la réalité. La Providence qui l'avoit déja dédommagé de la perte de sa couronne, en inspirant à Louis XV de partager la sienne avec son auguste fille, lui fit encore oublier bientôt ce second revers, en le fai-

ſant ſuccéder aux duchés de Lorraine & de Bar, dont il fait, depuis plus de vingt-ſept ans, les délices & le bonheur.

A l'exemple de Marc-Aurele-Antonin, dont il avoit depuis long-tems les principes, s'il ſe félicita de ſa paiſible ſouveraineté, ce fut dans les ſentimens d'un philoſophe vertueux, & parce qu'il alloit jouir enfin des moyens, & de la ſatisfaction ſuprême de faire des heureux. Les projets de félicité publique que tant de circonſtances critiques & tumultueuſes l'avoient empêché d'exécuter en Pologne, furent

les premiers objets de ſa ſublime politique. Il voulut être le pere de ſes nouveaux ſujets, auſſi-tôt que leur Souverain, en ſignalant les premieres années de ſon régne, par les actes de bienfaiſance & d'humanité les plus éclatans & les plus utiles. Les Lorrains, de leur côté, s'empreſſerent à mériter ſa tendreſſe & ſes bienfaits, & à lui donner l'unique plaiſir qu'il deſirât encore, celui de régner ſur leurs cœurs.

Après avoir élevé des temples à l'Eternel, ouvert des aſyles à l'indigence, pourvu à l'éducation des enfans des

pauvres, fondé des missions, embelli la capitale, ranimé le commerce par ses largesses, établi des magasins, pour entretenir l'abondance dans ses états, Stanislas sembloit n'avoir plus rien à faire pour éternisér sa philosophie bienfaisante; mais cette même philosophie qui lui avoit inspiré tant d'actions héroïques, demandoit encore, qu'il donnât une preuve publique de sa bienveillance & de son respect pour les sciences & les lettres; & c'est ce qu'il a fait, en leur érigeant un nouveau sanctuaire dans l'ancien château de Nancy, où il a établi

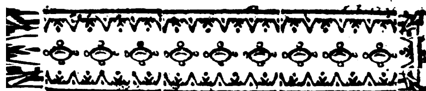
bli la ſociété littéraire de Lorraine. Le diſcours qu'il a daigné adreſſer à cette Académie, eſt en même tems & le monument précieux de la ſageſſe de ſes vues dans cet établiſſement, & le témoignage le plus honorable pour les ſciences & les ſçavans, dont ce grand Prince avoit déja défendu la cauſe & les intérêts, avec autant d'avantage que de dignité, contre les préventions ſyſtématiques du philoſophe Genevois. Pour témoigner plus particuliérement encore ſon eſtime pour les ſociétés littéraires, le Roi Staniſlas a agréé que l'Acadé-

mie des ARCADES le reçût au nombre de ses membres ; & ce jour a été, sans doute, le plus beau de l'ARCADIE, & sera à jamais l'époque brillante du triomphe des Muses sur leurs ingrats détracteurs. C'est ainsi qu'un Monarque philosophe sçait honorer les sciences & les lettres, & les faire concourir avec sagesse au bonheur de ses sujets.

Mais le Roi Stanislas ne s'est point borné à leur accorder sa protection & son estime ; il les a cultivées par goût, & même par un sentiment de reconnoissance. Dans

le tems de ſes diſgraces, elles le conſoloient ; elles étoient ſes reſſources les plus douces ; elles ſoutenoient ſa vertu ; & c'étoit dans leur commerce qu'il puiſoit cette élévation de penſées & cette égalité d'ame qui le diſtinguent ſi ſupérieurement ; ces lumieres, ce vrai bel eſprit, cette ſolidité & cette élégance qui caractériſent les différens ouvrages échappés de ſon cabinet philoſophique. Morale, politique, ſentiment, belles lettres, tous ces genres ont exercé ſa plume brillante ; &, ce qu'il y a de plus digne d'admiration, c'eſt que, toujours

conforme à lui-même, toujours dirigé par les mêmes principes de religion, de vertu & d'humanité, ses actions & ses ouvrages se sont toujours ressemblés, & n'ont jamais été que les expressions réciproques & fidelles les uns des autres. Ce sage Nestor des Rois leur a ainsi prouvé, par son exemple, que non-seulement les sciences & la vraie philosophie rendent immortels les Monarques qui les cultivent, mais encore qu'il n'est pas moins digne d'eux d'instruire l'univers par leurs écrits, que de rendre leurs peuples heureux par leurs bienfaits.



L'ESPRIT DE STANISLAS.

DE LA BIENFAISANCE.

QUEL plaisir plus sensible que de faire des heureux ! Est-il rien qui flate autant que de procurer à des malheureux des graces ou des secours qu'ils ne peuvent recevoir que de leurs semblables, à qui Dieu en a confié le soin ? Coopérateurs de ses bontés, on entre dans ses fonctions, & l'on s'éleve au-dessus de l'humanité.

Un homme ne se suffit pas à lui-même, pour être heureux ; & il

ne peut l'être réellement, qu'autant que son bonheur peut se répandre sur les autres. Ainsi tous les héros, ainsi tous les grands hommes, quels qu'ils soient, ne peuvent goûter un bonheur plus véritable, que celui qu'ils doivent procurer au reste des humains. La nature elle-même nous apprend qu'on ne peut être heureux que par le bonheur d'autrui.

Quel cœur assez barbare pourroit ne point avoir de plaisir à soulager les peines des malheureux? Il n'en est point des biens qu'on leur fait, comme des grains qu'on jette dans la terre, & qui doivent être long-tems à s'y pourrir, au hazard même de ne jamais se reproduire. En semant les biens, on les recueille; &, si j'osois m'exprimer ainsi, le seul

desir de les répandre, est presque déja le tems de la moisson. Les bienfaits sont le seul trésor qui s'accroît, à mesure qu'on le partage.

Le seul inconvénient, en faisant des heureux, est de faire des ingrats; mais l'ingratitude a-t-elle le pouvoir de diminuer le prix des bienfaits? & ne sert-elle pas plutôt à les faire éclater avec plus de gloire? Un cœur noble & bien fait doit-il attacher la récompense de ses actions à des sentimens dont il n'est pas le maître, plutôt qu'à la satisfaction intérieure qu'il en ressent? S'il doit oublier les plaisirs qu'il a faits, peut-il s'appercevoir de la reconnoissance qu'il mérite? Ne sçait-il pas que le moyen de l'obtenir, c'est de n'en point exiger, & que la pré-

tendre comme un devoir, c'eſt la révolter & l'autoriſer, en quelque ſorte, à s'éteindre ?

On peut dire qu'on n'a fait que vendre ou prêter ſes bienfaits, dès qu'on ne s'en trouve pas payé par le ſeul plaiſir de les faire. Peu de gens ont le courage de faire des ingrats.

Les bienfaits intéreſſés ſont ſi communs, qu'il ne faut pas s'étonner ſi l'ingratitude n'eſt pas rare.

On avilit le deſir de bien faire, par le deſir de paroître avoir bien fait.

Une belle ame doit être plus ſenſible aux bienfaits qu'aux outrages.

Gardons-nous de remplir froidement les devoirs de l'humanité & de l'amitié pour le prochain; ce ſeroit ne s'en point acquitter.

Ce que l'on fait à regret, il est rare qu'on ne le fasse mal.

DES ROIS.

QU'UN roi sage qui connoît ses devoirs, qui les aime & les pratique, qui, par sa bonté & son humanité, s'attire tous les jours des hommages que sa dignité même n'est pas en droit d'exiger ; qu'un roi, l'ami des hommes, & l'homme de ses sujets, ne goûte ni ne puisse goûter un bonheur pur & solide, c'est ce qui doit surprendre & qui est pourtant vrai en effet. Il ne voit autour de lui que des gens faux & intéressés, à qui ses vertus déplaisent, lors même qu'ils affectent le plus de les louer ; que des cœurs bas

dans leurs besoins, fiers & hautains dans la faveur, ingrats, quand ils n'ont plus rien à prétendre ; que des hommes enfin, qui toujours divisés de passions & d'intérêts, & toujours se heurtant les uns les autres, ne se réunissent que pour altérer ses sentimens, affoiblir son pouvoir, &, sous les dehors d'une soumission apprêtée, gagner sa confiance & la trahir. Malgré ses talens, ses bonnes intentions, sa probité même, les méchans lui supposent des vices, les honnêtes gens des défauts, les coupables de la dureté, les innocens trop d'indulgence.

Il n'est pour les Souverains de contentement véritable & solide, que celui que leur donne une réciprocité de tendresse, toujours

constamment établie entr'eux & leurs sujets. Heureux donc le Souverain qui, pour s'attirer l'amour de ses peuples, ne néglige rien de tout ce qui peut le lui mériter !

Conquérir des cœurs, c'est régner sur eux ; & ce régne n'est-il pas préférable à celui qui ne se soutient que par la force & la puissance ; puisque la puissance & la force ne se maintiennent plus sûrement elles-mêmes, que par l'amour des peuples qui sont obligés d'obéir ?

Un héros n'est fait que pour subjuguer & détruire ; un roi ne doit s'étudier qu'à rendre ses sujets bons & heureux. Il faut nécessairement des ennemis à l'un, pour se faire un nom ; l'autre n'a besoin, pour sa gloire, que d'être

aimé de ses peuples : un roi p
aisément devenir un grand h
me ; un héros ne l'est pas t
jours.

L'autorité des loix est le fon
ment de l'autorité d'un Sou
rain ; leur accomplissement
sa sûreté : il y trouve sa glo
gloire bien supérieure à celle
recherchent communément
les armes les princes qui,
les moindres prétextes de b
séance & d'utilité, & par le
motif d'étendre leurs limites
de signaler leur valeur, ne
pirent que la guerre. Vérita
ment cette espece de gloire
augmenter leur puissance ou
réputation ; mais elle coûte
cher à l'humanité dont elle rép
le sang. Les Souverains ne son
donc les chefs, les protecteurs

péres des autres hommes, que pour les sacrifier à leurs passions ? Et ne doivent-ils pas gémir de les y contraindre dans les occasions même où l'exige indispensablement la conservation de l'Etat ?

La liberté d'un Souverain n'est pas différente de celle de ses peuples : il ne lui est pas permis de vouloir tout ce qu'il peut ; il est obligé, comme eux, à ne vouloir que ce qu'il doit. Dans cette disposition, il n'a rien à craindre de ses sujets, & ses sujets l'aiment plus qu'ils ne le craignent. Exempt de toute inquiétude, il vit au milieu d'eux avec confiance : tout le bonheur qu'on ressent dans l'Etat, on le lui attribue ; toutes les punitions qu'il ordonne, on les met sur le compte des loix. Persuadé que ce qui régle son pouvoir, l'af-

aimé de ses peuples : un roi peut aisément devenir un grand homme ; un héros ne l'est pas toujours.

L'autorité des loix est le fondement de l'autorité d'un Souverain ; leur accomplissement fait sa sûreté : il y trouve sa gloire ; gloire bien supérieure à celle que recherchent communément par les armes les princes qui, sous les moindres prétextes de bienséance & d'utilité, & par le seul motif d'étendre leurs limites ou de signaler leur valeur, ne respirent que la guerre. Véritablement cette espece de gloire peut augmenter leur puissance ou leur réputation ; mais elle coûte trop cher à l'humanité dont elle répand le sang. Les Souverains ne sont-ils donc les chefs, les protecteurs, les

péres des autres hommes, que pour les sacrifier à leurs passions ? Et ne doivent-ils pas gémir de les y contraindre dans les occasions même où l'exige indispensablement la conservation de l'Etat ?

La liberté d'un Souverain n'est pas différente de celle de ses peuples : il ne lui est pas permis de vouloir tout ce qu'il peut ; il est obligé, comme eux, à ne vouloir que ce qu'il doit. Dans cette disposition, il n'a rien à craindre de ses sujets, & ses sujets l'aiment plus qu'ils ne le craignent. Exempt de toute inquiétude, il vit au milieu d'eux avec confiance : tout le bonheur qu'on ressent dans l'Etat, on le lui attribue ; toutes les punitions qu'il ordonne, on les met sur le compte des loix. Persuadé que ce qui régle son pouvoir, l'as-

d'ignominie ou de gloire? J'en laisse la décision à la philosophie de nos jours.

DU BONHEUR.

JE n'ai jamais conçu qu'on pût être heureux, sans être bien avec soi; mais comment être bien avec soi, quand on n'est pas dans l'état pour lequel le ciel a fait naître? Un oiseau se plaît-il dans l'onde? Une plante ne séche-t-elle pas dans un terrein étranger? Avouer qu'on se déplaît dans sa condition, c'est dire positivement, qu'on n'y est point propre. Il n'en est point qui, par elle-même, contribue au malheur ou au bonheur de la vie: c'est notre caractere qui les fait telles que nous les éprouvons; c'est nous

qui nous les rendons aiſées ou difficiles, tranquilles ou orageuſes, agréables ou incommodes. Ce n'eſt ni la ſale demeure de Diogene, qui cauſoit ſon bonheur, ni la vaſte région des Indes, qui, par elle-même, pouvoit rendre Alexandre plus heureux; mais le Cynique ſe plaît dans ſon tonneau, parce qu'il ne deſire rien au-delà de ſon étroite enceinte; & l'univers entier ne ſuffit pas au conquérant de l'Aſie, parce qu'il ne ſçait pas donner des bornes à ſon ambition.

Nos divers ſujets de bonheur ſont comme nos modes : ils ſe remplacent & ſe détruiſent; ils ſe renouvellent : le caprice en décide plus que la raiſon. De-là vient auſſi, que le bonheur, toujours inconſtant & mobile, reſ-

semble à un ruisseau qui, selon les tems, augmente ou décroît, &, quoique souvent limpide dans sa source, se trouble & devient fangeux dans son cours.

Le bonheur dont nous sommes le plus jaloux, n'est-ce pas l'estime & l'amitié des autres hommes? Et ce bonheur si précieux, surtout aux ames bien nées qui, pouvant consentir à être privées de la gloire, ne sçauroient se passer de l'honneur, ce bonheur est-il l'effet du tempérament, l'ouvrage de la raison, l'apanage des dignités, un des avantages de la richesse? Non: c'est en vain qu'on le chercheroit en nous: il est dans les mains de nos semblables; c'est d'eux qu'il nous le faut attendre: nous ne pouvons faire autre chose que le mériter; mais quel autre

moyen de le mériter, que par des prévenances ſans baſſeſſe, par des politeſſes ſans fauſſeté, par des égards ſans contrainte, par autant de marques d'eſtime que nous deſirons en recevoir ? C'eſt donc aimer véritablement, que d'aimer les hommes, les ſeuls appréciateurs de nos talens & de nos vertus, les ſeuls dont les ſuffrages récompenſent & ſoutiennent le merite, les ſeuls auteurs du bonheur qui nous flate davantage, & que nous ambitionnons le plus.

Les plaiſirs de l'ame, que ſi peu de gens recherchent, quoiqu'ils ne puiſſent en ignorer le prix, ſont infiniment plus piquans & plus ſenſibles, que les plaiſirs des ſens. Ils ne dépendent que de nous-mêmes, parce qu'ils ne tien-

nent à rien de ce qui nous eſt étranger ; ils ſont purs, parce qu'ils ſont ſans mêlange ; toujours les mêmes, parce que la crainte ne peut les corrompre, & que le dégoût ne les ſuit point ; toujours durables, parce qu'un âge ne déſabuſe point de ceux qu'on a goûtés dans un autre âge. Ces plaiſirs ſont ceux que l'on trouve dans l'amitié, dans la compaſſion, dans l'humanité, dans la reconnoiſſance, dans la fuite même des autres plaiſirs, dans la probité, dans la pratique des vertus morales. En eſt-il aucune dont l'idée puiſſe ſe réveiller dans un cœur, ſans le ſéduire ? Elles ont chacune une beauté naturelle qui les rend cheres à tout le monde, & qui, indépendamment de tout précepte & de toute éducation, les rend

agréables, & captive l'affection des ames les plus massives & les plus grossieres. Toute la société y trouve son intérêt; & chaque homme y trouve le sien propre.

Quelque grand que soit un bonheur, il en est un plus grand encore; c'est celui d'être estimé digne du bonheur dont on jouit.

Pourquoi fuir les malheureux? Cet état fait mieux sentir le prix du bonheur qu'on possede.

Il n'est pas jusqu'aux moyens qu'on emploie pour parvenir au bonheur, qui ne le gâtent davantage. Je n'en connois qu'un seul qui est un bonheur lui-même: c'est le bon usage de la raison.

Connoître & sentir son bonheur, c'est en doubler la jouissance.

Il y a généralement dans nos

cœurs un sentiment commun, qui a contribué à former les premieres sociétés, & qui, parvenu au point où il est aujourd'hui, paroît cependant moins propre à les entretenir qu'à les dissoudre. Ce sentiment est le desir pressant & continu du bonheur; & ce desir est de tous les âges, de tous les caracteres, de tous les climats, de toutes les conditions de la vie. Il porte plus ou moins sur les objets qui peuvent le remplir; mais il porte également sur tous. Autant de transports qui nous agitent.

Le vrai bonheur de la vie ne consiste point à être toujours heureux. Quelle que soit la modération de nos desirs, ne nous croyons pas à l'abri de toutes sortes de revers. Sur-tout ne fai-

sons point consister notre bonheur dans une suite de joies excessives : tout plaisir vif est dangereux. Puisons notre bonheur dans nos vertus, afin que lorsqu'il faudra le quitter avec la vie, rien ne nous empêche d'aspirer à celui qui doit être éternel.

Le bonheur le plus parfait porte toujours avec soi comme un levain funeste, qui l'altere, l'aigrit, le corrompt, & qu'on ne peut définir ni connoître, lors même qu'on en sent le plus les effets. C'est ce que Lucrece appelloit *un vice intérieur & secret*, qui naît & subsiste dans les biens les plus réels, qui les dénature, qui y répand le fiel & l'amertume, & les rend un objet d'indifférence pour ceux-mêmes qui les possedent; mais ce vice intérieur, ce ver secret qui flétrit le bonheur,

n'est-il pas plutôt dans nous, où il s'engendre & se nourrit de la corruption de nos ames ? Ne vient-il pas du peu de rapport des penchans avec l'état qu'on a embrassé, & dans lequel on ne trouve point la satisfaction que l'on desire ?

Si chaque mortel sçavoit rester à sa place, il n'en est point qui ne fût heureux ; mais personne n'est content de celle qui lui est échue en partage, & pour laquelle il avoit reçu tous les talens qui devoient y être assortis. On s'en suppose que l'on n'a pas ; &, par cela même, on se croit destiné à un rang plus élevé que celui qu'on occupe : de-là le malheur général de l'humanité.

Heureux ou malheureux, l'espérance nous soutient & nous anime ; & telle est l'inconstance des

choses

choſes humaines, qu'elle juſtifie elle-même nos projets les plus hardis, puiſque, par de continuelles viciſſitudes du bien ou du mal, nous n'avons pas plus de raiſon de craindre ce que nous déteſtons, que d'eſpérer ce que nous deſirons qui nous arrive.

Un des moyens les plus infaillibles pour vivre heureux, c'eſt de ſe renfermer en ſoi-même, pour mieux apprendre à ſe connoître, à maîtriſer ſes penchans, à épurer ſes vertus : c'eſt de ſe faire une compagnie de ſon cœur, d'aimer à l'entendre, parce qu'il dit toujours vrai; de ſe plaire avec lui, &, ſans abandonner le monde, & même avec l'air de s'y livrer, lui échapper autant de fois qu'il veut ne nous occuper que des frivolités qu'il aime.

De tous les plaiſirs des ſens, il n'en eſt point qui ne ſoit trop cher au prix même d'un ſeul deſir : on ne s'ennuie jamais plus qu'au moment qu'on ſort de les goûter; &, ce qui eſt étonnant & plus triſte encore, c'eſt que de cet ennui naît le beſoin d'autres plaiſirs qui ennuient de même : c'eſt leur effet le plus ordinaire.

Le plaiſir de la poſſeſſion ne répond preſque jamais à la violence du deſir. Tandis que l'on aſpire à un bonheur, l'incertitude du ſuccès excite l'eſpérance; mais dès qu'on poſſede, on oublie les obſtacles que l'on a ſurmontés. Le point de vue n'eſt plus le même : ce qu'on n'avoit vu qu'en perſpective, perd, par une ſucceſſion de nuances inſenſibles, les graces que lui donnoit un trop grand

éloignement. Un desir satisfait suspend l'activité d'une ame qui veut toujours être émue ; & le dernier qui l'occupe, la rend très-indifférente à tous ceux qui l'ont précédé.

Je pense qu'il n'y a point de plaisirs existans par eux-mêmes, & que ce sont nos goûts qui leur donnent l'être ; ensorte que ce que nous leur trouvons d'attraits & de variétés, ne vient que de nos goûts plus ou moins vifs, plus ou moins différens ou uniformes. Chercher en eux de la réalité, seroit autant que d'en chercher dans ce que nous appellons *doux* ou *amer*; qualités chimériques dans ce qui les occasionne, & le simple résultat des organes disposés à produire telle ou telle saveur. Les objets après lesquels nous

courons le plus follement, n'ont que les charmes que nous leur prêtons : ces charmes ſont notre ouvrage ; nous embelliſſons, ou nous enlaidiſſons les choſes, à notre gré ; & nous ſommes aſſez peu ſenſés pour adorer ou pour déteſter les apparences vaines, dont il nous plaît de les revêtir.

Tout ce que la nature exige, eſt aiſé : il ne s'agit que de régler ſes deſirs ſur ſes beſoins & ſes facultés. Quiconque veut la forcer, l'irrite, & doit ſouffrir néceſſairement de la gêne où il la met : on ne la tourmente point impunément : ce n'eſt que dans la proportion de nos vues & de nos projets avec les ſiens, que nous pouvons vivre tranquilles. Le grand art eſt de ne rien prétendre au-delà de ce qu'elle ſou-

haite, & de nous reposer sur elle de tout ce qu'il nous faut. Alors on ne veut que ce que l'on peut, & l'on fait conséquemment tout ce qui plaît.

DE L'IRRÉLIGION.

LEQUEL est plus déraisonnable, ou des erreurs des Idolâtres, ou du Déïsme que l'on professe de nos jours? Ceux-là adoroient un vil insecte, uniquement parce qu'ils le croyoient Dieu. Nos philosophes n'affectent de croire un Dieu, qu'autant qu'ils se donnent la liberté de ne pas le craindre. Les premiers ne se croyoient pas les créatures de leurs idoles, & ils les encensoient. Les seconds reconnoif-

fent leur créateur dans leur Dieu & ils lui refusent leur reconnoissance. Les meilleures têtes de l'antiquité craignoient d'irriter les Dieux qui n'avoient aucun pouvoir ; nos incrédules attribuent tout pouvoir à Dieu, & ils bravent son courroux & *sa* justice. Les uns croyoient une Providence, & n'entreprenoient rien sans le conseil de leurs Dieux ; les autres donnent tout au hazard, & ne veulent tirer que de leurs propres fonds les ressources aux malheurs qui leur arrivent. Ceux-là, en un mot, vouloient tout devoir à leur religion, quoiqu'elle ne leur promît aucune récompense assez spécieuse pour les y soumettre ; ceux-ci proscrivent la leur, toute consolante qu'elle est dans sa morale,

& n'ayant point de régles pour le présent, ne se proposent aucun objet pour l'avenir.

Quoi! ces beaux esprits enyvrés de leur mérite, éblouis de leurs lumieres, qui s'imaginent avoir atteint au plus haut degré de pénétration accordé à l'homme, & qui, du haut de leur sphere, regardent en pitié l'ignorance, la crédulité, la superstition du reste des mortels! Quoi! des esprits si vains, si remplis d'eux-mêmes, embrassent, soutiennent une opinion la plus contraire à l'orgueil qui fût jamais; une opinion qui ne leur annonce qu'une entiere destruction d'eux-mêmes! Comment, avec tant de hauteur & de hardiesse, peuvent-ils s'humilier au point de se croire destinés à un total anéantissement

de leur être ? Cette portion d'eux-mêmes qu'ils ont cultivée avec tant de soin, qu'ils ont embellie de tant de connoissances, qu'ils ont pris tant de peine à orner pour la distinguer des autres, ils la verront donc, sans regret, prête à tomber & à se dissoudre dans la poussiere du tombeau ? Qui ne seroit surpris du contraste affreux qu'on remarque dans leurs idées ? Pourquoi tant d'orgueil dans des hommes qui n'esperent plus d'être ? Et comment peuvent-ils désespérer avec tant d'orgueil ? C'est donc à un sort pareil à celui des bêtes, que va aboutir le fastueux appareil de leur philosophie ? Voilà donc le terme de leurs sçavantes & pénibles recherches ! Découverte bien importante sans doute, mais qu'ils de-

vroient bien tâcher d'accorder, s'ils le peuvent, avec ce fond d'amour-propre qui nous aggrandit à nos yeux, avec ce caractere de grandeur & de noblesse que le plus vil des hommes retrouve en soi, avec ce desir de s'éterniser, & ce cri continuel, qui réclame contre la cessation de notre existence; sentimens inspirés par la nature même, non point à la matiere qui n'en est point capable, mais à une ame qui, du moment qu'elle se peut connoître, fiere de son origine, sent qu'elle n'a rien à craindre des ravages du tems.

Si s'ôter la vie est le comble de la fureur, que sera-ce de se servir de sa raison, pour s'avilir jusqu'au rang des animaux, pour se priver, de sang-froid, des espé-

rances que promet un avenir plus heureux, & sans lesquelles cette vie aussi malheureuse que peu desirable, seroit un fléau, & non un bienfait ?

Les hypocrites ne servent Dieu que pour tromper les hommes. Plus coupables que les Athées qui nient la Divinité, sans pouvoir la méconnoître, ceux-ci la croient, la prêchent, l'adorent & s'en moquent en effet; mais aussi, par une suite ordinaire de leurs profanations, plus malheureux que les Athées, dont tout conspire à dissiper les ténebres, ils tombent dans un faux repos, dans un endurcissement d'où rien ne les rappelle, & qui leur fait éprouver, (ce que je desire ne jamais connoître), que le châtiment du ciel le plus terrible est

celui qui venge & ne corrige point.

DE LA CONSCIENCE.

SI l'on eût fait des loix pour récompenser les bonnes actions, comme on en a établi, pour punir les crimes, sans doute le nombre des vertueux seroit plus augmenté par l'attrait d'un avantage promis, que le nombre des méchans ne peut être diminué par la rigueur des châtimens qu'on leur destine; & voilà précisément, si l'on y fait réflexion, ce qui se trouve au tribunal de la conscience. Les pervers y sont punis par de cruels reproches des crimes même les plus cachés : les bons y reçoivent le salaire de leurs vertus les plus secrettes,

non-seulement par l'exemption de tout remords, mais par des témoignages flateurs que l'envie ne peut corrompre; par un charme intérieur, plus aisé à sentir qu'à décrire, par un retour imprévu d'une belle ame sur elle-même, qui, lors même qu'elle veut s'ignorer, se devine & se plaît à jouir d'elle-même, sans autre dessein que de s'exciter davantage à la pratique de ses devoirs. Ce contentement si délicieux n'est point une illusion de l'amour-propre, que la vertu ne connoît point. Tout ce qu'elle pense, est aussi vrai, aussi juste, aussi honnête qu'elle-même.

Auroit-on pu reconnoître un Aristide, un Solon, un Socrate, un Fabius, un Scipion, en les voyant prosternés aux pieds d'une

idole de bois ou de pierre, dont ils craignoient la haine ou le courroux? Mais aussi, comment, esclaves d'un culte qui ne leur offroit, pour toute image du bonheur suprême, que des abominations & des forfaits, & qu'une plus grande facilité à les commettre, pouvoient-ils avoir des sentimens si beaux, si épurés, si honnêtes, des mœurs aussi séveres que celles qui les ont rendus des exemples à proposer? Comment pouvoient-ils se faire un devoir de la continence, en célébrant les débauches d'un Jupiter adultere & d'une Vénus impudique; être intrépides dans les combats, en offrant des sacrifices à la Peur; respecter le bien d'autrui, en honorant un Dieu des voleurs; souffrir, sans murmurer, la mort d'un pere,

en invoquant le Dieu qui avoit mutilé le sien ? Il est donc vrai que la voix de la nature étoit plus forte en eux, que celle de leur religion même.

Il est dans le monde un tribunal plus redoutable qu'aucun de ceux qu'une sage police a établis. Différent de ceux-là, il est invincible : il n'a ni haches ni faisceaux ; il est par-tout, & le même dans toutes les nations : chaque homme a droit d'y opiner ; l'esclave y juge son maître, le sujet son Souverain : les honnêtes gens le composent & le craignent ; il n'y a que les scélérats les plus déterminés, qui ne tiennent point compte de ses arrêts.



DE LA VERTU.

LA vertu sans douceur ni politesse, est un appas sans hameçon.

On peut faire grace à un homme d'esprit de quelques qualités de l'esprit; mais on ne fait grace à l'honnête homme, d'aucune qualité du cœur. Il doit les avoir toutes, ou travailler du moins à les acquérir. Le mérite du cœur est indivisible.

Heureux le mortel qui, craignant de s'égarer avec ses desirs, les réprime, les retient, les régle du moins & les modere! Plus heureux encore celui qui, dégagé de tout ce qui les fait naître, ne cherche sa satisfaction qu'en lui-même; qui, ne voyant aucun rap-

port entre la petiteſſe & le néant des êtres ſenſibles avec la nobleſſe, l'immenſité, la haute deſtinée de ſon ame, ne les juge propres qu'à le dégrader & l'avilir; qui, perſuadé que la terre & tout l'univers ne peuvent rien lui offrir de plus grand que lui-même, regarde indifféremment les biens & les maux; confond dans ſes idées les ſceptres & les houlettes; brave les honneurs, ſans les craindre; les richeſſes, ſans les mépriſer; l'eſtime des hommes, ſans la dédaigner; les hommes eux-mêmes, ſans prétendre les blâmer, ni refuſer de leur être utile!

Combien d'honnêtes gens reſſemblent à Ulyſſe chez Eumée! Ce ſont des héros couverts de haillons.

Il eſt une ſuprême dignité, qui, par elle-même, ne donne point de rang; c'eſt celle qui réſulte de la qualité d'honnête homme.

Tous les plus beaux talens réunis ne valent pas une vertu.

Tel eſt le malheur de l'humanité, que, pour devenir conſtamment vertueux, il ſemble néceſſaire de ne l'avoir pas toujours été. Ce n'eſt pas que je prétende qu'on doive prendre la route du vice, pour arriver à la vertu. Ne cherchons pas des ennemis, pour avoir l'honneur de les combattre. Mais, dans le fond, il eſt vrai, & l'expérience l'atteſte, que l'on n'eſt jamais plus ſage, que lorſqu'on a eu le malheur de ne l'avoir pas toujours été.

Faut-il ceſſer d'être vertueux,

pour n'être point exposé aux traits de l'envie? Quel malheur ne seroit-ce pas, si le soleil cessoit d'éclairer, pour ne pas éblouir des yeux foibles!

DE LA MODESTIE.

ON ne s'apperçoit pas de sa santé, quand on en jouit. Il devroit en être de même de l'esprit, quand on en a.

Il ne convient pas à tout le monde d'être modeste : il n'appartient qu'aux grands hommes de l'être.

La fausse modestie se décele elle-même, en laissant trop flotter la gaze qui doit couvrir les vertus.

La modestie est également utile à l'homme qui a du mérite, & à

celui qui n'en a pas. Dans l'un, elle le prouve; dans l'autre, elle cache le défaut.

La vraie modeſtie doit nous faire ignorer nos talens, &, en même tems, s'ignorer elle-même.

La modeſtie devroit être la vertu de ceux à qui les autres manquent.

La vanité eſt moins inſupportable que la modeſtie affectée.

L'affectation découvre plutôt ce qu'on eſt, qu'elle ne fait voir ce qu'on voudroit paroître.

Par la même raiſon que les ombres ſont néceſſaires dans un tableau, la modeſtie doit toujours accompagner le mérite; elle lui donne plus de force & de relief.



DE L'AMITIÉ.

Les nœuds de l'amitié sont à présent si déliés, qu'ils se rompent d'eux-mêmes; ils ne font que rapprocher les cœurs, sans les unir.

Plus l'amitié approche de l'amour, plus elle est parfaite.

Dans nos disgraces, nous sommes bien moins touchés de la part que nos amis y prennent, que nous ne sommes irrités de la joie qu'en conçoivent nos ennemis.

On ne peut que bien augurer d'un homme qui ose se donner des amis vertueux.

L'amitié vraiment estimable est celle qui, exempte de toute prévention, de toute envie, de tout intérêt, de toute passion, con-

fond deux cœurs ensemble, & les lie d'une chaîne, dont le poids même fait leur bonheur.

Il faut un peu d'artifice, pour se faire aimer. L'amitié seule n'inspire pas toujours de l'amitié.

Il est rare qu'un malheureux ait des amis; plus rare encore, qu'il ait des parens.

Dans les sociétés où les femmes donnent le ton & veulent régner avec empire, il est bien plus aisé de concevoir de l'amour que de l'amitié. L'amour est un enfant de la paresse & du loisir; & il n'y a point de femmes qui, en l'inspirant, ne l'appellent; mais l'amitié, fille du discernement, ne leur suppose point autant d'attraits qu'elles s'en trouvent elles-mêmes: aussi ne veulent-elles de ses hommages, que

lorſque l'autel tombant en ruine, leur annonce qu'elles n'ont plus d'autre encens à eſpérer.

Une des plus grandes diſpoſitions à être ami de tous les hommes, c'eſt de ſe vaincre au point de n'en jamais haïr aucun. De toutes les paſſions, la plus funeſte, c'eſt la haine ; elle dévore le cœur qui la conçoit, & lui fait incomparablement plus de mal qu'à celui qu'elle attaque. Eh! pourquoi ſe prendre d'averſion pour un homme ? Si l'on ne peut l'aimer ni l'eſtimer, qu'on le regarde avec indifférence. Mettons toujours le vice au rang des malheurs, & que la pitié tienne, dans notre cœur, la place de l'indignation qu'il mérite.



DES PASSIONS.

IL eſt, dans chacun de nous, une paſſion toujours aiſée à démêler. C'eſt celle qui régit & maîtriſe toutes les autres, qui les fait agir ou les remplace, qui les réchauffe ou les éteint. Cette paſſion privilégiée & favorite eſt la forme diſtinctive des caracteres ; elle eſt, à leur égard, ce que les traits ſont au viſage : c'eſt la phyſionomie des cœurs.

Les rois, d'un ſeul regard, peuvent ébranler la terre ; mais les paſſions du cœur ſont encore plus ſouveraines qu'eux; elles les maîtriſent & les ſubjuguent auſſi aiſément que le plus vil des mortels.

Les paſſions qui s'autoriſent de la raiſon, l'ont déja ſéduite ; elles

prennent le masque du devoir & en affectent la tranquille assurance. Ce sont, à proprement parler, des passions Stoïques; mais elles n'en sont que plus dangereuses & plus difficiles à subjuguer. C'est par elles que l'avare se dit qu'il est bon d'être riche; l'ambitieux, qu'il est honorable de parvenir; le voluptueux, qu'il est utile, même nécessaire, d'adoucir, par les plaisirs, les amertumes de la vie.

L'ame ne peut vivre, si elle n'est continuellement agitée : il lui faut d'autres ames qui l'ébranlent, l'amusent & la dissipent. Elle se plaît alors à sortir d'elle-même : seule, vis-à-vis de ses propres idées, elle s'attriste, se relâche, s'obscurcit ; elle ne sçait pas si elle ne rêve pas plus qu'elle

ne

ne pense. Il est vrai qu'alors ses plus vives passions paroissent s'endormir avec elle ; mais les passions n'en sont que plus dangereuses, lorsqu'on les croit assoupies. Un vaisseau n'avance point dans le calme : ce ne sont point les vents qui le submergent ; c'est le défaut d'attention du pilote qui s'y abandonne & n'en sçait pas profiter.

Pénétrons dans ces asyles sacrés, où les gens du monde s'imaginent qu'à l'abri des traverses, des embarras & des sollicitudes de la vie, on doit jouir d'une tranquille paix. Il est vrai qu'on devroit n'y être occupé que d'un seul objet, la promesse & l'espérance d'un bonheur éternel. Mais qu'y voit-on d'ordinaire ? Des hommes condamnés, comme

tous les autres, à payer le tribut à l'humanité, par des défauts & des foibleſſes ; dont l'imagination n'eſt pas moins vive, pour ne ſe promener qu'à l'ombre, & loin des objets ; qui, chargés des chaînes qu'ils ſe ſont données par préſomption, les traînent plus qu'ils ne les portent ; qui ont mis des préjugés au rang des vertus, des uſages à la place des mœurs, des grimaces à la place des bienſéances, je n'oſe dire à la place même de la piété ; dont le cœur flétri par la contrainte, s'ouvre difficilement à l'amitié & très-aiſément à la jalouſie, à la cenſure & à la haine ; des gens enfin, qui ne ſe connoiſſent que par l'habit, ne ſe touchent que par la ſurface.

La plûpart de nos deſirs ſont

ou trop aveugles, ou trop vifs, ou trop ambitieux, ou trop imprudens, ou trop frivoles.

Aveugles, ils recherchent ce qu'ils ne nous donnent pas le tems de connoître, ſouvent même ce qu'il nous importe le plus d'éviter.

Trop vifs, ils veulent que nous forcions les obſtacles, au lieu de les lever; leur impatience épuiſe nos efforts; & nous reſtons, au milieu de la carriere, plus honteux de notre foibleſſe, qu'indignés de la témérité de nos deſſeins.

Trop ambitieux, ils voudroient tout embraſſer & tout envahir. Ils nous portent où nos talens, notre état, notre naiſſance ne ſçauroient atteindre; & nous finiſſons par mépriſer, avec une inſo-

lente fierté, ce qui n'a pu servir à augmenter notre arrogance.

Trop imprudens, il est rare qu'ils prennent les vrais moyens de nous satisfaire. D'ordinaire, les moyens les plus détournés, les moins simples, trop souvent les moins justes, leur paroissent les plus sûrs. Ils contresont leurs démarches; ils effacent leurs pas; ils craignent d'être apperçus; & cette crainte n'est ordinairement que trop légitime.

Trop frivoles enfin, ils se proposent moins ce qui intéresse que ce qui plaît; ce que la raison prescrit, que ce que les passions ou les préjugés demandent. Faut-il donc s'étonner qu'ils nous procurent moins de plaisirs que de soucis & de peines; & que, presque toujours, contre les intentions

de la nature, ils ſoient plutôt pour nous un levain de maladie, qu'un germe de vie & de ſanté?

Tout eſt extrême où l'ordre n'eſt pas. C'eſt ainſi que les vertus dégénerent en vices, la valeur outrée en témérité, une magnificence exceſſive en prodigalité, une juſtice trop vétilleuſe en cruauté, la clémence en foibleſſe, la candeur en ſimplicité, la prudence en fourberie, l'amour de la gloire en orgueil, la piété même en ſuperſtition: l'homme le plus parfait ceſſe de l'être, dès qu'il ne l'eſt point avec ſageſſe & raiſon.

Nos premieres foibleſſes nous donnent des remords; les ſecondes les ſupportent; les dernieres les mépriſent. Ainſi un nageur timide, qui redoute la frai-

cheur de l'eau, l'éprouve un peu sur les bords, frissonne, recule, avance, &, à force d'émotions & d'essais, s'y plonge tout entier, & regrette souvent trop tard d'avoir appris à ne la point craindre.

Les infirmités de nos corps subsistent malgré nous; nous n'avons rien dans nous-mêmes, qui puisse les guérir; & les remedes extérieurs, bien loin de les détruire, ne servent souvent qu'à les empirer. Il n'en est pas ainsi des maladies de l'esprit; elles dépendent de l'imagination: vouloir s'en défaire, c'est le plus sûr moyen de ne plus les ressentir.

DE LA SOCIÉTÉ.

DESTINÉS à vivre en société, je veux dire, à mettre en commun nos forces & nos talens; réduits à emprunter les secours qui nous manquent; obligés, pour notre propre intérêt, à rendre ceux que nous avons reçus; créatures, en un mot, nécessairement dépendantes les unes des autres, il nous faut des sentimens qui nous lient; & ces sentimens que la nature ordonne, la bonne éducation les fait éclorre, les épure & les nourrit.

Nous vivons ici-bas, si je puis parler ainsi, de deux sortes de vies : l'une nous est commune avec les animaux; elle n'est qu'une simple végétation; elle recom-

mence chaque jour ; elle nous fait durer quelques années ; nous la conſervons ſans mérite ; & nous devrions avoir auſſi peu de regret à la perdre, que nous n'en avons eu à la recevoir. Il eſt une autre vie plus eſſentielle à l'homme ; c'eſt celle qui le fait paroître avec éclat ſur la ſcène du monde, ou qui l'y rend du moins agréable, par une humeur douce & bienfaiſante, par une probité ſcrupuleuſe, par une application conſtante à tous les devoirs de la ſociété. Cet homme vit dans l'eſtime des autres ; & cette vie, par les avantages qu'il en retire, lui eſt plus précieuſe que celle qui le fait ſimplement exiſter, & par laquelle il ne ſeroit tout au plus, qu'un être deſtiné à conſumer les fruits de la terre ; un automate

qui respire, & qui, toujours inutile, seroit comme enterré, avant que de mourir.

S'il est un ordre d'idées éternelles, qui doit diriger nos affections, il en est un autre formé par le consentement des hommes, auquel nous devons assujettir nos sentimens. L'un est indépendant de nos opinions & de nos goûts, & ne releve absolument que de la volonté de Dieu. L'autre est aussi immuable & nécessaire, parce qu'il est fondé sur les idées primitives de la raison, & qu'il est approuvé par tous ceux qui se trouvent réunis dans un même corps de cité ou de république. C'est cet ordre qui nous maintient dans une exacte subordination, sans détruire notre égalité naturelle: tout nous engage à l'ob-

ſerver ; un ſentiment naturel & intime d'humanité, l'amour que nous devons à nos freres, notre propre intérêt, le bien général de la ſociété où nous ſommes obligés de vivre. Cet ordre met une barriere à la liberté, ſans la détruire, & la perfectionne, au contraire, en l'empêchant de ſe perdre, à force de s'égarer.

Nous voulons tous ſortir des bornes que la Providence nous a marquées, ſans faire attention à la différence qu'elle a miſe dans ſes dons. Nous voulons n'en point reconnoître dans les divers rangs où elle nous a placés; & cette qualité de naiſſance, dont nous ſommes ſi jaloux, nous l'oublions nous-mêmes tous les jours, pour nous rendre ſupérieurs à tout ce qui nous environne. Mais pourquoi

cherchons-nous à nous distinguer par des biens étrangers à l'homme, tandis que nous sommes si satisfaits de ceux qui nous sont propres, & qui tiennent essentiellement à notre individu ? Chacun est content de son esprit & de son cœur. Le plus petit homme même se plaît dans sa taille, jusqu'à en tirer quelquefois de la vanité. Il n'ambitionne rien au-delà de la forme & de la proportion qui lui sont communes avec tout le reste des hommes. Eh ! pourquoi ne nous suffisent-ils pas également, ce rang où la Providence nous a placés, cette fortune qu'elle nous a départie, tous les biens extérieurs qui nous sont échus en partage ?

Par-tout où les hommes s'assemblent, la discorde les suit &

s'assied au milieu d'eux. On la rencontre plus ou moins voilée, jusques dans ces compagnies du grand monde, que forment le désœuvrement & l'ennui, & où l'on se pique de plus d'honnêteté, de complaisance & de politesse.

DES MŒURS PRÉSENTES.

LA plûpart des foiblesses sont aujourd'hui travesties en force d'esprit. L'avarice n'est plus qu'une sage œconomie, l'ambition, qu'une bienséance d'état; la fourberie est érigée en prudence, la colere en vivacité, la fierté en grandeur d'ame; les mauvais exemples sont devenus des loix; & l'on s'imagine qu'adopter ce que le bon sens reprou-

ve, c'eſt ſe mettre au-deſſus des préjugés du vulgaire ignorant.

Le patriotiſme n'eſt plus que le ſentiment de ſon bien-être & la crainte de le voir troubler.

Un marbre dur & poli réfléchit les objets qu'on lui préſente. Il en eſt de même de la plûpart des hommes. Les peines d'autrui ſe reproduiſent ſur la ſurface de leur ame ; elles ne paſſent pas au-delà.

Combien de gens ſe font des affaires de tout, parce qu'ils ne ſçavent s'occuper de rien ?



DES GRANDS.

QUE sont les Grands aux yeux de la raison même la moins févere ? Ils ne different des autres hommes, que par la base qui les éleve ; & cette base ne tenant point à leur être, elle ne les rend ni plus sages ni plus heureux.

Rien n'est grand, ici-bas, que par comparaison : c'est toujours le malheur d'une portion des hommes, qui rehausse & fait éclater le bonheur de l'autre. Nous ne paroissons riches, puissans, respectables, que par l'indigence, la foiblesse, l'avilissement du paysan. Nous lui devons, pour ainsi dire, toute notre grandeur ; & nous ne serions presque rien, s'il n'étoit au-def-

sous de ce que nous sommes.

Je voudrois qu'il y eût moins de distance entre le peuple & les grands. Le peuple ne croiroit pas les grands plus grands qu'ils ne sont, & il les craindroit moins; & les grands ne s'imagineroient pas le peuple plus petit & plus misérable qu'il ne l'est, & ils le craindroient davantage.

DES ECCLÉSIASTIQUES.

LES gens d'église ne s'apperçoivent presque pas des tristes impressions que fait sur nous la cupidité qui les dévore; mais de quel œil regardons-nous leurs palais plus vastes & plus magnifiques que nos églises, leurs ameublemens plus riches & plus somp-

tueux que les ornemens de nos sacristies ? Et que pouvons-nous penser du grand nombre de leurs officiers & de leurs domestiques, tandis que tant de pauvres, dont le soin leur est commis, languissent sur le fumier, victimes de leur vanité & de leur avarice ?

Supposons que chacun de nos évêques eût un revenu suffisant pour remplir son ministere dans l'église, & pour soutenir sa dignité dans l'État ; qu'un abbé qui n'est obligé de figurer ni dans l'État ni dans l'église, eût assez pour subvenir aux besoins de la maison qu'il gouverne ; qu'un chanoine qui n'a d'autre emploi que de chanter les louanges de Dieu, eût honnêtement de quoi vivre ; que les communautés religieuses, destinées à la mortification & à la pénitence,

trouvant, chez elles, le nécessaire, n'eussent point à mendier un superflu dont elles doivent se passer; & qu'enfin les curés, sans user de monopole, pussent subsister tranquillement dans les campagnes, au milieu des fideles qu'ils doivent édifier, alors ne pourroit-on pas faire une masse du superflu des biens qu'ils auroient infailliblement convertis à leurs usages, (je n'ose dire au luxe & à la mollesse) & le garder comme un dépôt utile à la religion, toujours même nécessaire aux besoins de l'église? On n'a que trop d'occasions où Dieu peut être glorifié, où l'église & la religion doivent être secourues. Je ne demande ici que l'excédent, que le superflu d'un bien étranger à ceux qui le possedent. Que ce bien

ſerve à leur entretien, je le veux; qu'ils en ſoient même raſſaſiés comme la multitude que le Sauveur nourrit dans le déſert; mais que ce qui reſte au-delà, que les miettes qui tombent d'une table frugale, ſoient ramaſſées ſoigneuſement. Avec le tems, elles composeront un tréſor qui pourra être utilement employé à la gloire de Dieu & à l'avantage de la république. Celle-ci, par ſes armées, défend les autels; & les miniſtres des autels peuvent-ils lui refuſer de fournir à l'entretien de ſes armées, & de ſoulager par-là le pauvre peuple, qui porte preſque lui ſeul tout le poids des impôts?

Je ſçais le reſpect qui eſt dû aux miniſtres de Jeſus-Chriſt; mais, appuyé de la loi de Dieu & de la diſcipline de de l'égliſe, je ne puis

encourir aucune censure, bien
moins encore être traité d'héré-
tique, en leur apprenant à user sa-
gement de leurs biens. Oseroient-
ils avancer que nous pouvons
nous approprier ce qui ne nous
appartient pas? Non, sans doute;
& il est vrai, cependant, que,
dans les revenus dont ils jouis-
sent, rien n'est à eux au-delà du
nécessaire dont ils ont besoin
pour subsister. Toutes les fonda-
tions n'ont qu'un seul esprit; &
il n'en est point qui n'ayent eu en
vue ces deux choses; de faire
honorer Dieu, & de soulager les
pauvres. Ce sont-là les obliga-
tions imposées aux bénéficiers;
& ils doivent s'étudier à les rem-
plir, s'ils veulent ne pas rebuter
Jesus-Christ lui-même, qui prend
la figure du pauvre famélique;

pour qu'on le rassasie ; qui a soif, pour qu'on le désaltere ; qui gémit dans les fers des infideles, pour qu'on le délivre ; & qui, plus il est outragé & blasphémé par les hérétiques, plus il veut être loué & glorifié par les ministres de ses autels.

Est-il rien, ce semble, de plus heureux qu'un homme d'église, qui, seul & isolé, n'ayant ni famille à entretenir, ni successeurs à pourvoir, jouit d'un revenu considérable, & n'a souvent autre chose à faire qu'à consumer le tems, sans l'employer ? Placé dans une sphere supérieure, il ne ressent aucune des calamités qui affiégent le commun des hommes. Mais cet être privilégié, dont l'opulence & la conduite n'étonnent personne à présent, parce

›n n'en eſt plus, à cet égard,
premier moment de la ſur-
e ; cet être eſt-il heureux, &
t-il effectivement s'imaginer
'être? Malgré la couche épaiſſe
gravité dont il ſe couvre, ſes
uiétudes ſe peignant à mes
ıx ; je vois que ſon état fait
ſupplice. Il y eſt entré, ſans
:onnoître & ſans l'aimer : la
idité ſeule l'y a appellé ; mais
oſée aux devoirs qu'il doit ſui-
, peut-elle l'engager à les pra-
ier ? Auſſi n'en reſſent-il que
peines, ſans pouvoir en goû-
les douceurs. Ses deſirs l'ac-
ent, ſa conſcience le con-
nne, ſon cœur même le dédai-
; *Tacitâ ſudant præcordia culpâ.*
lgré lui, il ſe mépriſe lui-même ;
il ne ſe trouve ſatisfait, que
ſqu'il peut éviter les reproches

des autres membres de son corps, dont le plus grand nombre, fidele à ses engagemens, lui apprend à faire un meilleur usage des biens, du tems, des honneurs, des commodités dont il abuse.

DE LA RÉPUTATION.

IL n'est point de si grande réputation, qui n'ait besoin d'un peu d'indulgence.

Ce qu'un grand homme a le plus à redouter, c'est sa réputation même. S'il la dément une seule fois, il risque de la perdre pour toujours.

Il y a peu de gens qui vaillent mieux que leur réputation ; & combien n'en est-il pas qui valent beaucoup moins qu'elle ?

Recherchons la gloire de nous

ſurvivre; mais ne l'eſtimons qu'autant qu'elle peut nous ſoutenir dans la pratique de la vertu. C'eſt un plaiſir d'imagination, mais qui, ſemblable à tous les plaiſirs qu'elle enfante, perd beaucoup, en paſſant juſqu'à la réalité, parce qu'il arrive trop tard, & dans un tems où l'on ne peut en goûter tout l'avantage. Un héros, en effet, qui n'auroit en vue que l'immortalité de ſon nom, ſeroit ſemblablable à un homme qui ſe creveroit les yeux, pour voir un jour plus clair.



DES LOUANGES.

LEs louanges sont un tribut qu'on doit à la vertu; mais quoique, de tous les tributs, ce soit le plus aisé à payer, on ne s'en acquitte d'ordinaire qu'à demi; & presque toujours on le refuse. Les collecteurs de cet impôt seroient des gens fort désœuvrés dans le monde.

On devroit être plus choqué des louanges outrées, que des injures.

Nous rendons tôt ou tard l'humilité à ceux à qui nous l'avions ôtée par nos louanges.



DE

DE L'ÉLOQUENCE.

L'ÉLOQUENCE n'eſt eſtimable, qu'autant qu'elle ſert la vérité : elle careſſe les cœurs que celle-ci déchire.

Je ne puis ſupporter un orateur qui penſe par art, & veut me faire penſer de même. Il coupe méthodiquement les aîles à mon eſprit ; & je ne puis que me traîner, après lui, dans le chemin étroit qu'il me trace.

Un orateur qui s'étudie à être fleuri, eſt comme un athléte qui ſe pique de beauté, à qui l'on ne demande que de la force.



DE LA PHILOSOPHIE.

JE tremble pour notre ſiécle, quand je conſidere que les tems anciens, où il y a eu plus de philoſophes, ſont préciſément ceux où il y a eu moins de philoſophie.

Un homme qui, par des manieres Stoïques, des opinions ſingulieres, un ton bruſque & dogmatique, des airs dédaigneux & tranchans, prétend ſe donner pour philoſophe, l'eſt-il en effet? Non; les vrais philoſophes ne prêchent la vérité, ni avec ce deſpotiſme qui l'annonce comme une loi, ni avec ce fiel qui la fait haïr comme un remede. Celui-ci me paroît un bretteur qui, au ſortir de ſon cabinet, comme d'une ſale

d'armes, insulte, d'un air déterminé, les premiers qu'il rencontre, &, à force de s'escrimer avec les plus foibles, s'imagine se faire une réputation de valeur.

L'histoire nous représente Salomon comme un des plus heureux génies qui ayent été. Ce grand génie néanmoins n'étoit pas philosophe : ses vastes lumieres sur les choses naturelles ne l'avoient pas rendu plus habile à régler ses mœurs : il connoissoit tout, & il ne se connoissoit pas lui-même. Occupé de toute autre étude que de celle de son cœur, il l'abandonnoit à tous ses penchans. Heureux, si, parmi les plantes dont il connoissoit si bien les propriétés, il en eût trouvé qui eussent eu la vertu de le guérir de ses honteuses foiblesses !

DE LA POLITIQUE.

LA finesse avilit la politique, comme l'hypocrisie dégrade la dévotion. L'une & l'autre ne peuvent suppléer à ce qu'elles voudroient contrefaire.

La vraie politique doit être fondée sur l'équité la plus scrupuleuse, sur l'intégrité la plus exacte, sur une assurance réciproque de protection & de service, sur un enchaînement inaltérable de secours mutuels entre les princes & les sujets. Non-seulement le devoir, mais l'intérêt particulier des uns & des autres l'exige, & le bonheur commun en dépend.... Si cette harmonie, qui, dans l'ordre moral, a des loix aussi immuables que celles du monde phy-

sique, venoit à être détruite, le gouvernement monarchique dégénéreroit en commandement arbitraire, & l'obéissance se tourneroit en servitude.

Malgré les loix les plus sages, l'instabilité est le propre des États : c'est pour eux, comme pour toutes les choses d'ici-bas, durer beaucoup, que de changer peu. Rien ne peut les garantir des outrages du tems ; ou, s'il en est des moyens, la Providence se les réserve, & nous les cache.

Tout Etat est composé de la partie qui gouverne, & de celle qui est gouvernée. L'objet de la politique est de maintenir un parfait accord entre ces deux parties, pour que la premiere n'abusant point de son autorité, n'opprime pas la seconde, & pour que

l'obéiſſance de cette derniere, conforme aux loix, produiſe le bien général de la ſociété.

Je compare le bien public à un enfant chéri, qu'on ne doit jamais perdre de vue, ſi l'on ne veut l'expoſer à toutes ſortes d'accidens.

De tous les maux qui peuvent arriver à une nation, il n'en eſt point auxquels l'attention à les prévoir, ne puiſſe ſervir de remede. Preſque tous déſeſpérés dès leurs commencemens, ils ne cédent qu'aux précautions qui les préviennent; mais il faut de la pénétration & une eſpece d'adreſſe pour les preſſentir; car il en eſt de ces maux, ſelon un fameux Politique, comme des maladies de langueur & de conſomption, d'abord aiſées à guérir &

difficiles à connoître, &, dans leurs progrès, fort aisées à connoître, & très-difficiles à guérir. Il n'est pas douteux qu'une prudente sagacité qui voit de loin les malheurs de l'Etat, ne puisse aisément les empêcher d'éclorre ; mais du moment que n'ayant point été apperçus, ils viennent à éclater, & qu'on n'en peut démêler la cause & la nature, il n'est presque plus possible d'en arrêter le cours.

Il en est des monarchies comme de ces machines dont la simplicité fait la perfection. Plus de ressorts & de mouvemens paroîtroient leur donner plus de jeu, & ne serviroient qu'à en diminuer la justesse & la force.



DE LA JUSTICE ET DES LOIX.

ON doit être étonné que les loix, dans tous les Etats, étant aussi précises, aussi claires, aussi connues qu'elles le sont, il soit besoin, dans les procès, d'un si grand nombre de juges, d'avocats, & autres gens encore, pour examiner, discuter, éclaircir les moindres affaires. Si les tribunaux, en prononçant sur les différends des parties, & en donnant gain de cause à l'une, suivant l'équité, punissoient en même tems l'autre, comme d'un crime d'Etat, pour avoir osé soutenir une mauvaise cause, contre l'esprit de la loi, & dans l'espérance de tromper les juges, & d'en obtenir une sentence conforme à

ses desirs, pense-t-on qu'il y eût bien des procès dans le monde? Par-là tomberoient ces sophismes dispendieux, ces ambiguités subtilisées, ces procédures inutiles; ces combats deshonorans de chicanes, ces prétendus oracles, intéressés à faire leurs réponses, au gré de ceux qui les consultent, & qui, dans la forêt ténébreuse des commentaires & des gloses, dont ils connoissent seuls les sentiers, menent indifféremment à droite, ou à gauche, ceux qui ont la foiblesse de s'y engager. Par-là enfin, l'on rendroit plus respectables les loix qui s'expliquent assez clairement sur tous les cas qui peuvent occasionner des disputes.

Outre cette justice primitive, dont nous avons les semences

dans nos ames, il eſt des loix formées ſur ſes principes, & qui doivent régler tous nos ſentimens. C'eſt ici, comme une nouvelle juſtice, moins étendue, à la vérité, mais qui, par les récompenſes qu'elle promet, ou par les châtimens qu'elle impoſe, peut nous engager plus ſûrement à ne rien omettre de ce que la premiere nous preſcrit; triſte & honteux moyen qu'il a fallu mettre en uſage, comme ſi, pour nous porter à la vertu, il ne ſuffiſoit pas d'envisager le bonheur qu'elle procure, ou de chercher du moins à ſe ſouſtraire aux remords qui aſſiégent un cœur qui ne la pratique pas.

Cicéron reconnoiſſoit une juſtice univerſelle, dont celle des nations n'étoit, ſelon lui, qu'une

ombre & un leger crayon... C'est cette justice qui est le plus ferme appui du trône des rois ; c'est elle qui fait la prospérité des Etats, ou qui les soutient, au milieu des revers comme dans les situations les plus riantes. Elle est le lien qui unit les sujets à la patrie, l'ame qui les inspire dans leurs conseils, qui les soutient dans leurs résolutions, qui les rend invincibles par-tout où il s'agit de la défendre ; c'est elle qui régle l'ambition, qui appaise les animosités, qui détruit la jalousie, qui fait mépriser la faveur, qui retient toutes les passions ou qui les modere ; sans elle, en un mot, nous ne pourrions nous acquitter ni de nos devoirs envers Dieu, ni de nos obligations envers le prochain, ni peut-être

aussi de ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Dans l'aréopage d'Athènes, les archontes ne jugeoient que la nuit, non-seulement pour qu'ils eussent l'esprit plus recueilli ; mais aussi afin que l'obscurité leur dérobant la vue de tout objet de haine ou de pitié, rien ne pût les émouvoir ou les séduire. Je n'ignore point que nos loix ont décerné des punitions, & contre ceux qui entreprendroient de surprendre la religion de leurs juges, & contre les juges même qui seroient capables de se laisser corrompre par leurs solliciteurs ; mais à quoi servent ces loix, dès qu'il est si difficile de découvrir ceux qui les violent ? Des marchés si honteux se font d'ordinaire sans témoins ; & les

coupables ont trop d'intérêt à se cacher, pour qu'on puisse espérer de leur faire porter la peine de leurs crimes. Il s'agit d'opposer de plus fortes barrieres à la corruption de nos magistrats. Il faudroit que celui qui voudroit gagner leur faveur, ne pût point en être assuré, quelques présens qu'il leur fît, quelques moyens qu'il pût employer, pour acheter leurs suffrages; dans ce cas, on trouveroit peu de plaideurs, dont un succès douteux n'arrêtât les démarches. Or, pour les mettre dans cette perplexité, peut-être favorable à l'avarice, mais encore plus utile à la fragilité d'une vertu aisée à suborner, on devroit établir que les juges ne donneroient plus leurs opinions de vive voix, mais par des billets

secrets, où ils contreferoient même leur écriture. On jetteroit ces billets dans un scrutin fermé: le président les rassembleroit; & il formeroit le décret, à la pluralité des sentimens, suivant l'usage ordinaire. Par ce moyen, les juges assurés du secret, ne consulteroient que leur conscience & les loix: du moins n'étant plus retenus par aucune considération humaine, ils pourroient rompre plus aisément des engagemens illicites, qu'on ne pourroit presque pas les convaincre d'avoir rompus. Eh! en est-il de si lâches ou de si déterminément méchans, qui, rendus à eux-mêmes, n'aimassent mieux trahir leur corrupteur que la justice? Cette méthode d'opiner, une fois introduite, l'innocence des juges seroit

plus à l'abri des délicates sollicitations d'un client qui, se méfiant de son droit, met les présens à la place des raisons qui lui manquent. Et quel est le plaideur assez imprudent, pour exposer ses dons au hazard d'un suffrage qui ne peut avoir que son Dieu & son juge pour témoins ?

Je ne voudrois pas absolument blâmer la coutume introduite dans les tribunaux, d'acheter les conseils des jurisconsultes & de payer leur travail. Ce que je voudrois, ce seroit d'empêcher les citoyens d'entamer des procès douteux, dans lesquels un avocat leur promet quelquefois un succès qu'il n'espere pas lui-même. A ces conseillers mercénaires, & que je regarde comme une peste, dont les ravages sont d'autant plus

grands, qu'aucun prince ne songé à les arrêter, il faudroit que l'Etat substituât, à ses frais, un certain nombre de gens habiles & désintéressés, qui, consultés par les parties, avant un premier éclat, leur exposeroient naïvement & gratuitement l'injustice ou l'équité de leurs prétentions, &, par les craintes ou les espérances qu'ils leur donneroient, les engageroient à renoncer à leur dessein, ou les encourageroient à le suivre. Cette espece de tribunal seroit d'autant plus utile, qu'il feroit échouer la plûpart des passions qui divisent les hommes, & les détruiroit d'autant plus aisément, que ces passions, encore naissantes, n'auroient pas eu le tems de prendre ce degré de chaleur, qui les enflamme ordinai-

rement au premier choc qu'elles reçoivent.

DES FINANCES.

LA puiſſance d'un Etat ne conſiſte proprement, que dans une ſage adminiſtration de ſes finances; & autant qu'une prudente œconomie eſt néceſſaire à un particulier qui veut ne pas décheoir de la condition où le ciel l'a fait naître, autant elle eſt indiſpenſable à un royaume qui veut ſe maintenir dans ſa force & dans ſa ſplendeur: c'eſt-là le reſſort qui fait mouvoir toutes les parties d'un Etat.

Rien n'eſt ſi important, dans quelque gouvernement que ce ſoit, qu'un fonds toujours prêt dans les néceſſités urgentes. Et

n'arrive-t-il pas tous les jours, que des sommes employées à propos, y font plus d'effet que les succès de la guerre les plus heureux, ou que les sages négociations des ministres les plus habiles ?

Soit que ce soit l'effet de la prudence, de la crainte ou d'une vaine ostentation, les princes, dans les tems même les plus tranquilles, entretiennent plus de troupes que n'en permettent leurs besoins & qu'il ne convient à leurs finances. Mais s'il est nécessaire d'avoir un si grand nombre de troupes pendant la paix, & s'il paroît injuste de faire toujours payer aux sujets l'entretien de celles même qu'on a réformées, pourquoi les Souverains ne prennent-ils pas ces fonds dans leurs trésors, où, en usant d'un peu

œconomie, ils pourroient
ient les trouver ? Que leur
oit-il d'y destiner, tous les
ne somme plus ou moins
, & de la mettre dans le
erce, par le moyen duquel,
e un germe qui tire son
ssement de la terre à qui
confie, elle augmenteroit
blement, & deviendroit
tile à ceux qui l'auroient
e, qu'à ceux qui auroient
de la faire profiter ? Alors,
e guerre qui survînt, on
en état de la soutenir; & les
s ne seroient point sujets
mpôts qui, par la maniere
t dont on les perçoit, de-
nt encore plus onéreux
ie le sont par eux-mêmes.



DES EMPLOIS & des Conditions.

L'UN des malheurs qui naissent dans un Etat, de la confusion des emplois & des talens, & du peu de proportion entre les hommes & les conditions, c'est que la plûpart de ceux, dont les connoissances ont élevé l'ame, & qui seroient capables des emplois les plus éminens, se voyant obligés, pour les obtenir, de faire la cour à des hommes médiocres & trop bornés pour apprécier leur mérite, prennent le parti de la retraite, dont le prix augmente chaque jour à leurs yeux, & s'estiment heureux de n'avoir qu'à répondre à eux-mêmes de leurs études & de leurs réflexions. Ces sortes de gens

ſont inutiles à l'Etat ; mais c'eſt l'Etat qui les laiſſe inutiles.

Tandis que la nature s'occupe ſans ceſſe à ſéparer les élémens qu'elle renferme, & que, pour en maintenir la durée, dont dépend la ſienne, elle les place chacun dans l'ordre qu'indiquent leurs différens degrés de peſanteur, nous l'altérons par des mêlanges & des combinaiſons qu'elle abhorre; nous confondons les emplois & les talens ; nous mettons un Therſite où devroit être un Achille, un Silene où devroit être un Platon, un Diagoras où il faudroit un Socrate. Faut-il s'étonner ſi tant d'Empires ont déchu, s'il en eſt encore qui dépériſſent ?

C'eſt ſur-tout à préſent que l'intérêt ſeul décide du choix d'un Etat : ce n'eſt jamais, comme il

le faudroit, le bien commun de la société qu'on s'y propose. Nous ne sommes plus comme ces Romains que la dure pauvreté avoit élevés dans l'étroite maison de leurs aïeux, & qui, avec leur chevelure négligée, ne se déterminoient à prendre un emploi, qu'autant qu'ils pouvoient y être utiles à leur patrie. Le laboureur se chargeoit alors des pénibles fonctions de la dictature; &, avec le même plaisir qu'il avoit couru aux combats, il venoit reprendre sa charrue, dès que le bien de la république n'exigeoit plus qu'il l'abandonnât. S'il étoit des gens de mérite, qu'elle n'employât point, ils n'en étoient pas moins zélés pour sa gloire; & ils ne cherchoient point à flétrir du soufle impur de la jalousie les

lauriers de ceux qu'elle avoit jugés dignes de la commander. On ne voyoit point non plus alors des perſonnes élevées par la ſeule faveur, &, ſi je l'oſois dire ainſi, la lie de la nation en occuper les premiers poſtes.

Il ſeroit raiſonnable que chacun étudiant ſes penchans, ne s'addonnât préciſément qu'à la profeſſion qui lui eſt propre. Il travailleroit avec autant d'utilité pour la patrie, que de ſuccès pour ſa propre réputation ; & capable de bien remplir ſes fonctions, il s'avanceroit dans ſon état ; il en occuperoit bientôt les premiers poſtes. Ainſi les uns ſe formeroient dans l'étude de la juriſprudence, & deviendroient de célebres magiſtrats ; tandis que les autres s'appliquant tout entiers au

métier des armes, deviendroient de grands capitaines.

Nous n'avons que trop ſouvent éprouvé que ceux qui ne tiennent leurs emplois que de la faveur de la cour, lui ſacrifient lâchement les intérêts de la nation : ils ceſſent d'être citoyens, pour devenir les inſtrumens de la tyrannie.

Le bon ſens, la religion, la politique, tout nous engage à ménager le peuple. Sans cela, quelque ordre que l'on puiſſe mettre dans un Etat, il ſera ſemblable à cette ſtatue de Nabuchodonoſor, qui, quoique faite des plus précieux & des plus ſolides métaux, fut renverſée en un moment, parce que ſa baſe n'étoit que d'argille. Le fondement d'un Etat, c'eſt le peuple : ſi ce fondement n'eſt que de terre & de boue,

boue, l'Etat ne peut durer longtems. Travaillons donc à renforcer cet appui; sa force sera notre soutien, son indépendance notre sûreté; & il nous étayera d'autant plus, qu'il croiroit périr avec nous, s'il n'avoit à cœur nos intérêts & la gloire de la patrie.

Nous devons autant estimer le mérite de l'artisan, quelque bas, quelque humiliant qu'il paroisse, que l'artisan fait cas des avantages que nous pouvons lui procurer. Sans ce retour réciproque, tout tombe dans un Etat; & l'on n'y voit ni sagacité, ni invention, ni commerce, ni aucun des secours nécessaires, ou pour l'ornement, ou pour les besoins de la vie.

DU GOUVERNEMENT *Polonois.*

IL en eſt des Polonois comme des Grecs, chez qui tout dépendoit de la multitude, & chez qui, toute puiſſante qu'elle étoit, la multitude elle-même dépendoit de la parole. Dans notre forme de gouvernement, le crédit, le pouvoir, la réputation, ſont attachés à l'éloquence qui ſçait manier les paſſions, prévenir ou calmer les orages, plier les eſprits, inſpirer l'amour de l'ordre, & déterminer à un même ſentiment, des hommes qui ne ſe croient libres, que par la variété de leurs idées & le combat éternel de leurs opinions.

Nous reſſemblons à ceux qui

habitent des maiſons qui leur ſont échues en héritage, & qui, au riſque d'en être écraſés, n'y veulent rien changer, pour ne pas toucher à l'ouvrage de leurs peres ; comme ſi c'étoit manquer à la vénération qui leur eſt dûe, que de rétablir ou de perfectionner ce qu'ils ont fait.

Nos rois ne montent ſur le trône, que par une convention formelle avec l'Etat ; & ils ne régnent légitimement, qu'autant qu'ils y ſont fideles. C'eſt notre faute, ſi, au lieu de nous faire rendre juſtice par l'autorité que les loix nous donnent, nous n'employons que les moyens ſéditieux qu'elles condamnent. Prenons ſi bien nos meſures, que le roi le plus mal-intentionné ne puiſſe jamais nous nuire : nous pouvons

aisément l'en empêcher par le pouvoir que nous avons de réprimer sa puissance, & de ne lui en laisser qu'autant qu'il convient à notre sûreté.

Qu'un roi de Pologne, qui n'auroit point la triste ambition d'éteindre nos priviléges, de transgresser nos loix, de se procurer un pouvoir arbitraire, seroit heureux ! Qu'il seroit chéri, ce prince, qui, avant que de régner sur nous, se seroit étudié à régner sur lui-même; qui, au lieu de vaincre tout ce qui résiste à sa volonté, combattroit dans son cœur ce desir de vaincre ! Un tel prince seroit bientôt maître de nos cœurs; il assureroit notre confiance; & il pourroit dire aussi véritablement que ce roi, à qui un courtisan flateur persuadoit en vain le

despotisme : « Je fais tout ce que » je veux, parce que je ne veux » rien qui ne soit juste. » Qu'on nous donne un prince avec ces sentimens, je lui réponds d'un pouvoir absolu dans la république; tout pliera sous ses ordres. Les armées lui seront soumises, parce qu'il ne les employera qu'à la défense de l'Etat : il trouvera de l'union dans les conseils, parce qu'il ne les troublera point par ses intrigues; la justice régnera dans les tribunaux, parce qu'il veillera à l'y faire observer; le sénat sage & tranquille ne sera plus partagé dans ses sentimens; les ministres attentifs à leurs devoirs, les rempliront avec zéle; tous les sujets, en un mot, seront fidéles, parce qu'ils ne verront, dans leur prince, qu'un pere de la patrie, & un

pere moins occupé de ses intérêts que de leurs avantages, moins jaloux de leur soumission que de leur bonheur, plus attentif à leur bien, qu'il ne sera lui-même touché de son repos ou de sa gloire.

Un étranger reprochoit un jour à un Polonois le pouvoir limité de nos rois; & lui disant, *Vos, non habetis Regem;* celui-ci répondit sur le champ: *Imò nos habemus Regem, sed vos Rex habet.* C'est-là précisément la différence de notre Etat d'avec les autres. Nous mettons un frein à l'autorité de nos rois, quand ils passent les bornes qui leur sont prescrites. Nos loix sont expresses à cet égard: il ne s'agit que de les faire respecter par ceux-mêmes à qui elles sont le plus contraires, & d'engager nos rois à les observer; ensorte

qu'ils faſſent le bonheur d'une nation qui s'eſt donnée librement à eux, & qu'il ne leur ſoit pas libre de ſe donner l'eſſor, en opprimant les peuples.

Eſt-il rien d'égal aux droits d'un gentilhomme Polonois ? Si on ne le regarde que comme un ſimple particulier, il eſt ſouverain dans ſes terres ; il a le droit de glaive & de juſtice ſur tous ſes ſujets ; il leur impoſe, à ſon gré, des tributs, & il régne ſur lui plus deſpotiquement que le roi ne régne ſur tous ſes ſemblables. Comme membre de la république, il a le droit de choiſir ſes rois ; il partage avec eux le gouvernement du royaume ; il peut s'oppoſer à leurs déciſions, balancer lui ſeul les réſolutions de l'Etat ; il n'eſt ſoumis aux impôts qu'autant qu'il

les approuve ; il nomme les juges suprêmes du parlement ; & pouvant, par sa naissance, être nommé aux plus grands emplois, il peut aussi parvenir au trône.

Il n'est presque point d'Etat où le plus pauvre gentilhomme ne se crût deshonoré, s'il servoit tout autre que son Souverain ; &, chez nous, un noble n'a pas honte de servir son égal. Mais lorsque les intérêts du maître à qui il s'est dévoué, ne s'accordent pas avec ceux du public, peut-on espérer que cet homme qui a vendu sa liberté, & qui jouit cependant des prérogatives de l'ordre équestre, préférera sa patrie, de qui il n'attend aucun bien, aux avantages du maître qui le nourrit & qui le paye ? Sa patrie est la maison où il vit : il ne connoît d'autres loix

que les volontés de ce maître, quel qu'il soit, qui lui tient compte de son esclavage, & à qui il ne peut plaire que par la plus basse & la plus indigne soumission. De tels personnages, toujours asservis aux passions des Grands, doivent, sans doute, être exclus de nos assemblées.

Je ne puis, sans horreur, rappeller ici cette loi qui n'impose qu'une amende de quinze francs à tout gentilhomme qui aura tué un paysan. C'est à ce prix qu'on se rachete, dans notre nation, des rigueurs de la justice, qui, par-tout ailleurs, conforme à la loi de Dieu, & ne faisant acception de personne, condamne à mort tout homme coupable de meurtre. La Pologne est le seul pays où la populace soit comme déchue de

tous les droits de l'humanité. Nous voyons cependant les nations voisines, attentives à ménager cette portion de leur Etat. Le peuple y jouit de la liberté : l'Angleterre, la Suéde, la Hollande, la Suisse, plusieurs autres républiques lui donnent part dans le gouvernement : nous seuls, nous les regardons comme des créatures d'une autre espece, & nous leur refuserions presque le même air qu'ils respirent avec nous.

Nos citoyens sont accoutumés à suivre, sans réflexion, tout ce que le tems a consacré par un long usage... Ils aiment mieux que nos désordres continuent, que de rien innover; & ils tiennent pour suspects, & les avantages qu'ils méconnoissent & ceux même qu'ils sont forcés d'approuver... Telle

est, parmi nous, la force de l'habitude : aussi le plus grand malheur que les Crétois souhaitoient à leurs ennemis, c'étoit que les Dieux les fissent tomber dans quelque mauvaise habitude ; ils les y auroient cru enchaînés pour toujours. Je ne connois que le seul Mithridate à qui l'usage habituel du poison n'étoit point funeste ; mais ne nous fions pas à un pareil exemple. Nous vivons d'un poison qui nous ruine peu-à-peu ; cessons d'en user ; rompons nos dangereuses habitudes ; faisons usage de nos talens, & rendons-les utiles à la république.

Ménageons la république qui nous soutient, & en qui seule réside le pouvoir de régner souverainement. Si elle cessoit d'être ce qu'elle est, nous ne serions

plus ce que nous ſommes : aidons-la ſeulement de nos avis, de nos conſeils, de nos ſuffrages, & laiſſons-lui le droit de déciſion qui lui appartient. C'eſt à elle à prononcer ſes décrets ; c'eſt à nous à les ſuivre : alors nous pourrons diſtinguer ce qui eſt permis d'avec ce qui ne l'eſt pas ; rien ne nous paroîtra bon, que ce qui le ſera en effet : il n'en ſera plus comme à préſent, où tout paroît légitime par la ſeule raiſon qu'il eſt reçu ; les mauvais citoyens ne chercheront point à ſe ſauver dans la foule : alors les fondemens de la république ſeront vraiment ſolides ; & comme tous nos maux ne viennent que du combat qui eſt ſans ceſſe entre la majeſté & la liberté, on ne verra plus ces deux puiſſances

s'efforcer de l'emporter l'une sur l'autre : nos rois reconnoîtront que le plus ferme appui de leur trône, que leur gloire, leur prospérité, leur avantage & leur repos ne consistent que dans le maintien de la liberté & dans l'amour de leurs peuples; & l'ordre équestre, délivré de toute crainte d'être opprimé par la souveraineté, fera autant de cas du respect & de la fidélité qu'il doit à ses rois, que des immunités qui lui sont propres.

Les orages les plus violens, les vents les plus impétueux ne dérangent point le cours ordinaire des astres. De même, les révolutions les plus dangereuses ne sçauroient nuire à la nation, si nous lui donnons un mouvement régulier & uniforme. Alors l'a-

vantage du public deviendroit celui de chaque particulier; alors, unis d'intérêts, nous entrerions tous dans les mêmes vues; alors la droite raison, l'expérience, l'amour de la patrie régleroient nos délibérations; & nous ne suivrions plus la fougue & l'emportement de nos passions, sur lesquelles nous avons fondé jusqu'à présent tout le systême de notre politique.

Il en doit être de notre république, comme de l'ame qui agit dans notre corps. Il nous a plû de supposer dans l'ame trois qualités, qui sont l'entendement, la mémoire, & la volonté; mais quand ces trois facultés n'ont point de liaison entr'elles & ne s'étayent pas mutuellement, quelle n'est point-la foiblesse de l'ame;

& de quel secours est-elle au corps qu'elle doit animer?

La volonté peut agir dans l'homme, de trois manieres : elle peut ne se proposer que de mauvais desseins ; & alors la liberté qui l'y détermine, est pernicieuse : elle peut vouloir ce qui n'est pas possible ; &, dans ce cas, la liberté est inutile, puisqu'elle ne peut pas l'exécuter : elle peut se porter au bien ; &, en cela seul, la liberté est avantageuse, puisqu'elle aide à satisfaire de justes desirs. C'est aussi l'unique usage que nous devons faire de notre liberté ; & telle doit être son union avec nos volontés, que celle-ci ne s'en servant que pour le bonheur de l'Etat qu'il leur importe de maintenir, & que la liberté ne se prête à nos volontés,

que pour augmenter ce bonheur qui doit rehausser sa propre gloire.

Qu'est-ce que la liberté dans notre république ? Une indépendance outrée, qui, prétendant pouvoir faire tout ce qu'elle veut, trouve en opposition le même droit dans chaque sujet de la société dont il est membre. Or ce pouvoir égal en tous, & que chacun peut envier à l'autre & enchaîner en effet, ce pouvoir ne subsiste réellement dans aucun; & mérite moins le nom de liberté, que celui d'oppression & de tyrannie. La vraie liberté, c'est de pouvoir faire tout ce que les loix permettent, & de ne pouvoir être contraint de faire ce qu'elles ne permettent point. C'est cette liberté qui fait la sûreté des citoyens, & qui les empêche de

fe craindre les uns les autres; & c'eſt préciſément celle qu'on goûte dans les monarchies; c'eſt elle qui en affermit la conſtitution, & qui fait auſſi la tranquillité du prince qui les gouverne.

Comme l'eſſence de la liberté conſiſte en ce que je ſuis maître de moi même & de mes opinions, il s'enſuit néceſſairement, que la rupture d'un congrès m'ôtant la liberté, elle ne ſubſiſte plus que dans mon idée, & qu'avec elle, & malgré elle, je ſuis plus malheureux que ſi j'étois né ſous une domination deſpotique; car, du moins, le Souverain qui régneroit ſur moi, feroit intéreſſé à ma conſervation & à ma ſûreté; au lieu que, dans une république, je ne puis eſpérer d'elle aucuns ſecours, puiſque, par la privation

de l'autorité qui lui eſt propre & qui lui ôte le défaut d'intégrité, il ne lui reſte aucun moyen de me rendre heureux & tranquille.

Il faut être convaincu que la liberté ſe détruit par l'excès même des précautions que nous prenons pour la conſerver ; que ſes charmes & ſa douceur ne ſont point faits pour qui en abuſe ; qu'elle n'eſt utile & agréable, qu'autant qu'elle eſt conforme aux loix ; que le bon ordre ſeul peut la rendre inébranlable, & que chacun de nous ne peut ſe diſtinguer dans ſa profeſſion & y acquérir des biens ou de la gloire, qu'autant que s'y tenant attaché & rempliſſant ſes devoirs avec zéle, il n'aura en vue que le bien de la patrie, au préjudice même de ſes intérêts particuliers.

Il est encore plus mal-aisé de
odérer l'excès de la liberté,
e l'orgueil impérieux du trône.
op attentifs aux dangers que
us craignons de la part de nos
is, nous n'appréhendons ni ne
nnoissons ceux où nous nous
posons nous-mêmes ; sembla-
es à celui qui, évitant la ren-
ntre d'un ennemi qu'il croit
périeur en force ou en adresse,
t aveuglément, sans sçavoir
il va, & se jette dans un abî-
, croyant trouver son salut
ns sa perte même.

La majesté lutte sans cesse con-
la liberté, pour la détruire ; &
liberté veut secouer le joug de
majesté qui la contraint ; triste
compatibilité que l'on ne peut
esque pas éviter dans un gouver-
ment monarchique & démo-

cratique tout enſemble, & dont les ſuites ordinaires ſont les diviſions, les confédérations & ces guerres inteſtines où la force l'emporte ſur la juſtice, & où ſouvent la juſtice même eſt à craindre, par la violence qu'elle emploie, pour ſe ſoutenir.

Toutes les ſociétés des peuples ne s'étant formées que par la vertu & la valeur, & ne s'étant ſoutenues que par la juſtice, par l'union & par le bon ordre, elles ſe détruiſent néceſſairement par le luxe, par le déſordre, par la dépravation des mœurs. *Cette vérité doit nous faire ſentir, avec douleur, que notre republique a preſque déja atteint le triſte période de ſa décadence.*

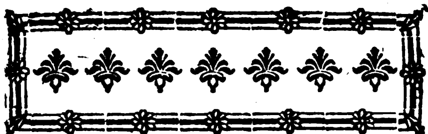
Dans la république Romaine, on n'exerçoit la magiſtrature qu'a-

près avoir servi dix ans dans les légions ; & comme on ne pouvoit être enrollé qu'à dix-sept ans, personne n'étoit admis à aucune charge, qu'il n'eût atteint la vingt-septieme année de son âge. Eh ! comment un jeune homme peut-il opiner dans des matieres qu'il ne connoît point ? Comment se comportera-t-il dans une commission dont il ignore toutes les conséquences, & dans laquelle il n'apperçoit que le frivole honneur qu'il en reçoit ? . . . . . N'est-il pas étonnant que les loix civiles ne permettent qu'à un certain âge, de disposer de ses biens ; & qu'avant cet âge, on puisse décider des intérêts d'une république ? Un mineur qui ne peut se conduire lui-même, pourra donc gouverner toute une na-

tion ; & celui qui est enco
tutelle, sera jugé capable d
le tuteur d'un peuple ? . . .
Il faudra donc, pour régi
Etat, moins de lumieres, n
d'expériences, de capacité,
pour administrer un revenu
diocre ? Qui ne voit les tr
suites d'un pareil gouvernem

La capitation est le plus
sidérable de nos impôts ;
j'avoue naturellement, que je
bolirois, si j'en étois le maître
m'a toujours paru que des C
tiens devroient en être exem
& certes, convient-il qu'un
sérable qui meurt de faim,
chete sa tête, par la perte de sa
qu'on lui abrége insensiblemen

Fin des Pensées choisies de STANISLAS.



INTRODUCTION
PRELIMINAIRE.

FREDERIC II, roi de Prusse & électeur de Brandebourg, né, comme l'empereur Julien, avec le génie & tous les talens qui forment les héros, les philosophes & les sçavans, a passé, comme lui, ses premieres années dans le commerce assidu des Muses & de la Philosophie ; comme lui, il s'est proposé pour modele Marc-Aurele-Antonin, qu'il a étudié avec le même zéle,

mais qu'il imite avec plus de succès ; Fréderic, en un mot, réunit supérieurement en lui seul l'esprit & la délicatesse, l'activité & l'intrépidité de Julien, avec la modération & la sagesse, les principes & la pratique des vertus héroïques de Marc-Aurele.

L'Europe a admiré ses exploits, sans en être étonnée ; elle les avoit prévus : elle sçavoit, depuis long-tems, qu'il seroit l'ame & la main de toutes ses entreprises ; qu'il les concerteroit en sage qui prévoit & analyse tous les événemens, & qu'il triompheroit en héros qui, sans rien espérer ni rien

craindre

craindre des caprices de la fortune, ſçait unir, en toute occaſion, l'exemple le plus prompt aux leçons les plus réfléchies, & faire ſervir au ſuccès de ſes armes les revers mêmes qu'elles eſſuient. Quel prince a jamais donné plus de réalité à la réputation qui l'annonçoit, & plus de ſolidité à une eſtime ſi univerſelle ? Mais, quelque célébrité que lui ait acquis ſon génie militaire, c'eſt à des titres plus ſublimes encore, que celui d'exceller dans l'art de la guerre, & d'en dicter en vers harmonieux la profonde théorie, que Frederic a mérité les ſurnoms de

Grand & de *Salomon du Nord.* C'est sur des maximes & des actions bien plus dignes de l'humanité & de la philosophie, qu'il a établi les fondemens de son régne & de sa gloire.

Avant que d'être roi, son cœur lui avoit appris à régner : le desir d'être homme sur le trône, de former des hommes & de les rendre heureux, étoit dès-lors son unique passion ; & c'est à la satisfaire, qu'il a toujours dévoué ses talens, ses lumieres, sa politique, ses loisirs même & son amour pour les Muses. Il étoit encore jeune, lorsque, pour

se former lui-même à la sagesse, à la vertu & au grand art du gouvernement, il composa l'ANTI-MACHIAVEL; ouvrage immortel, où, en ne pensant donner des leçons qu'à lui seul, il en a dicté d'inestimables à tous les rois, & les plus capables d'influer généralement sur le bonheur des hommes. Les principes de Machiavel n'inspirent aux princes que l'abus du pouvoir souverain & le funeste plaisir de se livrer indifféremment à toutes leurs passions; ceux de Frederic ne tendent, au contraire, qu'à les rendre ce qu'ils doivent être en effet, les *ima-*

ges vivantes de la Divinité, & à les faire régner essentiellement sur leurs sujets, par la justice & la magnanimité, la bonté & la prudence.

La philosophie monta avec lui sur le trône ; & bientôt il donna l'exemple des vertus dont il avoit publié les maximes. Après avoir assuré la tranquillité de ses Etats, en rendant ses peuples respectables par leur valeur, leur discipline & leur intrépidité dans les combats, il ne s'occupa plus que de l'exécution de ses projets pour leur félicité civile. Pénétré de ce principe ; que *le dépôt le plus précieux que*

le ciel ait confié aux princes, c'est la vie de leurs sujets, & que la justice elle-même doit être unie à la clémence, l'un des premiers objets de ses soins a été la réforme des loix de son royaume & particuliérement des loix pénales. Le code nouveau qui porte son nom, abolit celles qu'il n'a pu concilier avec l'humanité; entr'autres, les questions que l'on faisoit subir aux accusés; & rien n'égale sa vigilance à empêcher que les juges ne s'arrêtent plus à la lettre de ses loix qu'à leur esprit. A l'exemple de Julien, il ne permet point qu'aucun arrêt soit exécuté, qu'il ne l'ait

lu auparavant ; & , le plus souvent, il ne le confirme, qu'après l'avoir mitigé. C'est ainsi que ce prince philosophe se fait un plaisir délicat de pratiquer le conseil qu'il a donné de *n'infliger des peines qu'au-dessous de l'offense.* S'il est des occasions où les loix sont séveres, jamais du moins elles ne sont cruelles : sa sagesse les a dictées contre les coupables ; & sa clémence les a modérées pour les hommes.

En même tems qu'il signaloit sa philosophie par ces actes essentiels d'humanité, il encourageoit les arts, il favorisoit le commerce, il excitoit

l'induſtrie, il établiſſoit des manufactures, &, par ces moyens ſi doux de faire proſpérer un Etat & de le rendre floriſſant, avec quel ſuccès n'a-t-il pas augmenté les forces de ſes ſujets, en leur procurant l'abondance ? Nous n'entrerons, à cet égard, dans aucun détail particulier, & d'autant moins que perſonne n'ignore les grandes choſes que le roi de Pruſſe a faites & fait tous les jours pour le bonheur de ſes peuples, dont il a la gloire qu'il ambitionnoit, d'être le légiſlateur, le bienfaiteur & le pere.

Au milieu de ces occupa-

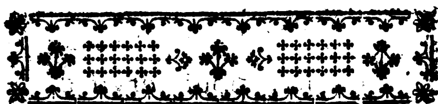
tions si importantes, Frederic, ami fidele des lettres & des sciences, n'a point cessé de les cultiver ni de les honorer dans la personne des sçavans; &, dans ses principes même, il se seroit cru moins heureux & moins digne de la couronne, s'il n'eût pas partagé avec elles les momens qu'il déroboit aux affaires politiques. Jamais momens dérobés furent-ils employés plus utilement? Jamais loisirs aussi courts ont-ils donné naissance à tant d'ouvrages?

C'est dans ces instans précieux, que le roi de Prusse a composé les Annales de son auguste maison, & que, tantôt

en prose élégante, tantôt dans le style brillant des Muses, il a traité, avec autant de lumieres, de précision & de philosophie, que d'érudition & de délicatesse, les points les plus essentiels d'une sage politique, les loix, les principes des mœurs, les erreurs de l'esprit humain, les passions, le sentiment, les vices & les ridicules de son siécle. La philosophie ne s'est jamais exprimée avec plus d'esprit & d'urbanité, que dans les ouvrages de ce grand prince; & notre langue semble avoir acquis un nouveau degré de gloire sur toutes les autres, par le choix qu'il a

fait d'elle, pour servir d'organe à ses sentimens, à ses pensées & à ses maximes. Celles que nous rassemblons aujourd'hui sous le titre d'ESPRIT DU ROI DE PRUSSE, prouveront, avec plus d'énergie, que tout ce que nous pourrions encore ajouter à son portrait, sa parfaite ressemblance avec ses modeles.





L'ESPRIT DE FREDERIC.

DES ROIS.

LA véritable politique des rois consiste à surpasser leurs sujets en vertu, afin qu'ils ne se voient pas obligés de condamner en d'autres ce qu'ils autorisent en leur personne. Des actions brillantes ne suffisent point pour établir leur réputation; il faut des actions qui tendent au bonheur du genre humain.

Les Souverains sont obligés de guérir le public de la fausse idée

dans la quelle on se trouve sur la politique, qui ne doit être que le systême de la sagesse, mais que l'on soupçonne communément d'être le breviaire de la fourberie. C'est à eux de bannir les subtilités & la mauvaise foi des traités, & de rendre la vigueur à l'honnêteté & à la candeur.

» S'il n'y avoit plus d'honneur & » de vertu dans le monde, disoit Charles le Sage, » ce seroit chez » les princes qu'on en devroit » retrouver les traces.

Un roi que la justice conduit, a l'univers pour son temple; & les gens de bien en sont les prêtres & les sacrificateurs.

Un prince, si j'ose le dire, est comme le ciel qui répand chaque jour ses rosées & ses pluies, & qui en a toujours un fonds inépuis-

sable, destiné à la fertilité de la terre.

Les bons princes regardent le pouvoir qu'ils ont sur la vie de leurs sujets, comme le poids le plus pesant de leur couronne. Ils sçavent qu'ils sont hommes comme ceux qu'ils doivent juger; ils sçavent que d'autres injustices peuvent se réparer, mais qu'un arrêt de mort précipité, est un mal irréparable. Ils ne se portent à la sévérité, que pour éviter une rigueur plus fâcheuse. Il seroit cependant à souhaiter, pour le bonheur du monde, que les princes fussent bons, sans être cependant trop indulgens, afin que la bonté fût en eux toujours une vertu, & jamais une foiblesse.

Je voudrois qu'un prince ne songeât qu'à rendre son peuple heu-

reux. Un peuple heureux craint plus de perdre son prince, qui est en même tems son bienfaiteur, que ce Souverain même ne peut appréhender pour la diminution de sa puissance.

Les Souverains qui regardent leurs sujets comme leurs esclaves, les hazardent sans pitié, & les voient périr sans regret; mais les princes qui considerent les hommes comme leurs égaux, & qui envisagent le peuple comme le corps dont ils sont l'ame, sont œconomes du sang de leurs sujets.

Heureux sont les princes dont les oreilles aiment à entendre la vérité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscretes! Mais c'est un effort de vertu dont peu d'hommes sont capables.

C'est la justice qui doit faire le principal objet d'un prince ; c'est le bien des peuples qu'il gouverne, qu'il doit préférer à tout autre intérêt. Le Souverain, bien loin d'être le maître absolu des peuples qui sont sous sa domination, n'en est que le premier magistrat.

Le roi qui a assez de santé, des organes en même tems assez vigoureux & assez déliés, pour soutenir le pénible travail du cabinet, manque à son devoir, s'il se donne un premier ministre ; mais je crois qu'un prince qui n'a pas ces dons de la nature, se manque à lui-même & à son peuple, s'il n'emploie pas tout ce qu'il a de raison à choisir un homme sage, qui porte le fardeau, dont le poids seroit trop fort pour son maître. Tout homme n'a pas les talens ;

mais tout homme, s'il veut, aura assez de discernement pour les reconnoître dans autrui & pour en faire usage. La science la plus universelle des hommes, est de distinguer assez vîte la portée du génie des autres. On ne voit que foibles artistes qui jugent très-bien les plus grands maîtres. Les moindres soldats connoissent tout ce que valent leurs officiers : les plus grands ministres sont appréciés par leurs commis. Un roi seroit donc bien aveugle, s'il ne distinguoit pas le génie de ceux qu'il emploie. Il n'est pas si facile de connoître tout d'un coup l'étendue de leur probité. Un ignorant ne peut cacher son ignorance; mais un cœur faux peut en imposer long-tems à un roi qu'il a tant d'intérêt de tromper,

& qu'il assiége par ses artifices.

Il me semble qu'un prince ne sçauroit assez récompenser la fidélité de ceux qui le servent avec zèle. Il y a un certain sentiment de justice en nous, qui nous pousse à la reconnoissance & qu'il faut suivre; mais, d'ailleurs, les intérêts des Grands demandent absolument, qu'ils récompensent avec autant de générosité, qu'ils punissent avec clémence; car les ministres qui s'apperçoivent que la vertu sera l'instrument de leur fortune, n'auront point assurément recours au crime, & ils préféreront naturellement les bienfaits de leur maître aux corruptions étrangeres. La voie de la justice & la sagesse du monde s'accordent parfaitement sur ce sujet; & il est aussi imprudent que dur, de mettre,

faute de récompense & de générosité, l'attachement des ministres à une dangereuse épreuve.

Les princes qui raisonnent profondément, connoissent les hommes. Ils sçavent qu'ils sont tous marqués au coin de l'humanité, qu'il n'y a rien de parfait dans ce monde; que les grandes qualités sont, pour ainsi dire, mises en équilibre par de grands défauts; & que l'homme de génie doit tirer parti de tout. C'est pourquoi, à moins de prévarication, ils conservent leurs ministres avec leurs bonnes & mauvaises qualités; & ils préfèrent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pourroient avoir; à-peu-près comme d'habiles musiciens, qui aiment mieux jouer avec des instrumens dont ils connoissent le fort & le

foible; qu'avec de nouveaux, dont la bonté leur est inconnue.

Un prince a besoin de l'amitié du peuple, faute de quoi, il n'a point de ressource dans l'adversité. Et que l'on ne m'objecte point le commun proverbe qui dit: De faire fond sur le peuple, c'est bâtir sur la boue; car cela n'est vrai qu'à l'égard du citoyen particulier, qui s'attend que le peuple le protégera contre l'oppression de ses ennemis, ou le tirera des mains des magistrats, en quoi il pourroit souvent se trouver déçu; mais lorsque c'est un prince qui sçait commander & qui ne manque pas de coeur dans l'adversité, ni de ce qu'il faut pour entretenir l'esprit du peuple, il ne se trouvera jamais mal d'avoir fait fond sur son affection.

Un grand prince doit prendre sur lui la conduite de ses troupes : son armée est sa résidence ; son intérêt, son devoir, sa gloire, tout l'y engage. Comme il est chef de la justice distributive, il est également défenseur de ses peuples ; c'est un des objets les plus importans de son ministère : il ne doit, par cette raison, le confier qu'à lui-même. Sa présence met fin, d'ailleurs, à la mésintelligence des généraux, si funeste aux armées, & si préjudiciable aux intérêts du maître ; elle met plus d'ordre pour ce qui regarde les magsins, les munitions & les provisions de guerre, sans lesquelles un César, à la tête de cent mille combattans, ne fera jamais rien. Comme c'est le prince qui fait livrer les batailles, il sem-

ble que ce seroit aussi à lui d'en diriger l'exécution & de communiquer, par sa présence, l'esprit de valeur & d'assurance à ses troupes : il n'est à leur tête, que pour donner l'exemple. Si le prince n'a ni l'esprit, ni l'expérience, ni le courage nécessaire pour commander ses troupes, ne se trouve-t-il pas toujours des généraux entendus dans une armée? Le prince n'a qu'à suivre leurs conseils ; la guerre s'en fera toujours mieux, que lorsque le général est sous la tutelle du ministere qui, n'étant point à l'armée, est hors de portée de juger des choses, & qui met souvent le plus habile général hors d'état de donner des marques de sa capacité.

Un prince ne remplit que la

moitié de sa vocation, s'il ne s'applique qu'au métier de la guerre. Il est évidemment faux qu'il ne doit être que soldat. Les princes sont juges & généraux. Le prince de Machiavel est comme les dieux d'Homere, que l'on dépeignoit robustes & puissans, mais jamais équitables. Louis Sforce avoit raison de n'être que guerrier, parce qu'il n'étoit qu'un usurpateur.

Combien n'est point déplorable la situation des peuples, lorsqu'ils ont tout à craindre de l'abus du pouvoir souverain, lorsque leurs biens sont en proie à l'avarice du prince, leur liberté à ses caprices, leur repos à son ambition, leur sûreté à sa perfidie, & leur vie à ses cruautés ! C'est là le tableau tragique d'un Etat où ré-

gneroit un prince, comme Machiavel prétend le former.

Les inondations qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui réduit des villes en cendres, le poison de la peste qui désole des provinces, ne sont pas aussi funestes au monde, que la dangereuse morale & les passions effrénées des Rois. Les fléaux célestes ne durent qu'un tems; ils ne ravagent que quelques contrées; & ces pertes, quoique douloureuses, se réparent; mais les crimes des Rois font souffrir bien long-tems des peuples entiers.

En vertu de quoi un homme peut-il former le dessein d'élever sa puissance sur la misere & sur la destruction des autres hommes? Et comment peut-il croire qu'il se

rendra illustre, en ne faisant que des malheureux ? Les nouvelles conquêtes d'un Souverain ne rendent pas les Etats, qu'il possédoit déja, plus opulens : ses peuples n'en profitent point ; & il s'abuse, s'il s'imagine qu'il deviendra plus heureux. Ce n'est point la grandeur du pays qu'il gouverne, qui lui donne de la gloire ; ce ne seront pas quelques lieues de plus de terrein, qui le rendront illustre, sans quoi, ceux qui possedent le plus d'arpens, devroient être les plus estimés.

Un prince ambitieux *est plus* malheureux qu'un particulier ; car sa folie étant proportionnée à sa grandeur, n'en est que plus vague, plus indocile, plus insatiable. Si les honneurs, si la grandeur servent d'aliment à la passion des

des particuliers, des provinces & des royaumes nourrissent l'ambition des monarques ; & comme il est plus facile d'obtenir des emplois, que de conquérir des royaumes, les particuliers peuvent encore plutôt se satisfaire que les princes.

Maintenir le gouvernement civil avec vigueur, & laisser à chacun la liberté de conscience ; être toujours roi & ne jamais faire le prêtre, c'est le sûr moyen de préserver son Etat des tempêtes que l'esprit dogmatique des théologiens cherche souvent à exciter. Les querelles de parti ne sont que des étincelles passageres, quand le Souverain ne s'en mêle pas ; & elles deviennent des embrasemens, lorsqu'il leur donne du poids.

Il n'est aucun soin plus digne

d'un légiſlateur, que celui de l'éducation de la jeuneſſe. Dans un âge encore tendre, ces jeunes plantes ſont ſuſceptibles de toutes ſortes d'impreſſions. Si on leur inſpire l'amour de la vertu & de la patrie, ils deviennent de bons citoyens ; & les bons citoyens ſont les derniers remparts des Empires. Si les princes méritent nos louanges, en gouvernant leurs peuples avec juſtice, ils enlevent notre amour, en étendant leurs ſoins juſqu'à la poſtérité.

Je ne veux interdire aux princes aucun plaiſir honnête ; mais le ſoin de bien gouverner, de rendre ſon Etat floriſſant, de protéger, de voir le ſuccès des arts, eſt, ſans doute, le plus grand plaiſir ; & malheureux le prince à qui il en faut d'autres !

Chez les princes vicieux, la flaterie eſt un poiſon mortel, qui multiplie les ſemences de leur corruption : chez les princes de mérite, la flaterie eſt comme une rouille qui s'attache à leur gloire & qui en diminue l'éclat ; mais il eſt plus juſte, ce me ſemble, de plaindre les rois que l'on nourrit d'encens comme les Dieux, que de les condamner. Ce ſont les flateurs, & plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation & la haine du public, de même que tous ceux qui ſont aſſez ennemis des princes, pour leur déguiſer la vérité. Au reſte, que l'on diſtingue la flaterie de la louange. Trajan étoit encouragé à la vertu par le panégyrique de Pline. Tibere étoit

confirmé dans le vice par les flateries des Sénateurs.

Les princes insensibles à leur réputation, n'ont été que des indolens ou des voluptueux, abandonnés à la mollesse : c'étoient des masses d'une matiere vile, qu'aucune vertu n'animoit. Des tyrans, il est vrai, ont aimé la louange ; mais c'étoit en eux une vanité odieuse, un vice de plus : ils vouloient l'estime, en méritant l'opprobre.

Le public est curieux : c'est un animal qui voit tout, qui entend tout & qui divulgue tout. *Si la curiosité de ce public examine la conduite des particuliers, c'est pour divertir son oisiveté ; mais lorsqu'il juge du caractere des princes, c'est pour son propre*

intérêt : aussi les princes sont-ils exposés plus que tous les autres hommes, aux jugemens du monde. Ils sont comme les astres que les astronomes observent. La cour fait chaque jour ses remarques; un coup d'œil, un regard, un geste les trahit; & les peuples se rapprochent d'eux par des conjectures. En un mot, aussi peu que le soleil peut couvrir ses taches, aussi peu les grands princes peuvent-ils cacher leurs vices. Quand même le masque de la dissimulation couvriroit, pour un tems, la difformité naturelle d'un prince, il ne peut garder ce masque continuellement : il le leve quelquefois, ne fût-ce que pour respirer; & une occasion seule suffit pour contenter les curieux.

Il y a des nécessités fâcheuses,

où un prince ne sçauroit s'empêcher de rompre ses traités & ses alliances ; mais il doit s'en séparer en honnête homme, en avertissant ses alliés à tems, & surtout n'en venir jamais à ces extrémités, sans que le salut de ses peuples & une grande nécessité l'y obligent.

Les fausses marques d'estime & d'amitié semblent permises en politique, mais elles ne le sont guères en morale ; &, à le bien examiner, la réputation de fourbe est aussi flétrissante pour le prince même, que désavantageuse à ses intérêts.

En politique, on devroit faire un recueil de toutes les fautes que les princes ont faites par précipitation, pour l'usage de ceux qui veulent faire des traités ou des

alliances. Le tems qu'il leur faudroit pour le lire, leur donneroit celui de faire des réflexions qui ne sçauroient que leur être salutaires.

Il ne faut pas abuser de la ruse & de la finesse. Il en est comme des épiceries, dont l'usage trop fréquent dans les ragoûts, émousse le goût, & leur fait perdre à la fin ce piquant, qu'un palais qui s'y accoutume, ne sent plus. La probité, au contraire, est pour tous les tems; elle est semblable à ces alimens simples & naturels, qui conviennent à tous les tempéramens, & qui rendent le corps robuste, sans l'échauffer. Un prince, dont la candeur sera connue se conciliera infailliblement la la confiance de l'Europe: il sera

heureux ſans fourberie, & puiſſant par ſa ſeule vertu.

Les princes prudens ont ordinairement donné la préférence à ceux chez qui les qualités du cœur prévaloient, pour les employer dans l'intérieur de leur pays : ils leur ont préféré, au contraire, ceux qui avoient plus de ſoupleſſe, pour s'en ſervir dans des négociations.

Les miniſtres des princes aux cours étrangeres, ſont des eſpions privilégiés, qui veillent ſur la conduite des Souverains chez leſquels ils ſont envoyés. Ils doivent pénétrer leurs deſſeins, approfondir leurs démarches, & prévoir leurs actions, afin d'en informer leurs maîtres à tems.

Les rois honorent l'humanité,

lorſqu'ils diſtinguent & récompenſent ceux qui lui font le plus d'honneur, & qu'ils encouragent ces eſprits ſupérieurs, qui s'emploient à perfectionner nos connoiſſances, & qui ſe dévouent au culte de la vérité.

Je ſoutiens qu'un prince, pour faire de grandes choſes, doit paſſer pour libéral & qu'il doit l'être. Je ne connois point de héros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'eſt dire aux hommes : N'attendez rien de moi; je payerai toujours mal vos ſervices; c'eſt éteindre l'ardeur que tout ſujet a naturellement de ſervir ſon prince. Le cardinal de Retz a raiſon, quand il dit que, « dans les grandes » affaires, il ne faut jamais regar» der à l'argent. » Que le Souverain ſe mette donc en état d'en avoir

beaucoup à propos, en favorisant le commerce & l'industrie de ses sujets, afin qu'il puisse en dépenser beaucoup à propos; il sera aimé & estimé.

Un prince avare est pour ses peuples, comme un médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang : le prodigue est comme celui qui le tue, à force de le saigner.

Le faste de la souveraineté est dangereux, quand le pouvoir de la souveraineté manque. On ruine souvent sa maison, pour en soutenir trop la grandeur. Avoir une espece d'armée, quand on ne doit avoir qu'une foible garde, entretenir une garde, quand on doit s'en tenir à des domestiques, ce n'est point là de l'ambition, ce n'est que de la vanité; & cette vanité conduit bientôt à l'indigence

Cicéron disoit à César : « Vous » n'avez rien de plus grand dans » votre fortune, que le pouvoir » de sauver tant de citoyens, ni » de plus digne de votre bonté, que la volonté de le faire. » Il faudroit donc que les peines qu'un prince inflige, fussent toujours au-dessous de l'offense, & que les récompenses qu'il donne, fussent toujours au-dessus du service.

Vous, juges des humains, vous nés Dieux de la terre,
Oppresseurs orgueilleux de ce triste univers ;
Si vos bras menaçans sont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers,
Modérez la rigueur de vos droits arbitraires.
Ces humains sont vos fils, & vous êtes leurs peres.
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc
Sont teints de votre propre sang.

Tel qu'un pasteur prudent, à son devoir fidele,
Défend & garantit son troupeau bien-aimé
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé ;
Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
Son troupeau se repose & paît sous sa conduite :

Et s'il trait ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses sujets un tendre & bon monarque.
Humain dans ses conseils, humain dans ses projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque ;
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits.
Ce n'est point de leur sang qu'il achete la gloire ;
Il laisse à ses vertus à faire son histoire ;
Et tels furent jadis, Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre humain.

DES LOIX.

LES peuples auroient lieu d'être satisfaits, si les législateurs se mettoient, à leur égard, dans les mêmes dispositions d'esprit, où étoient ces peres de famille, qni donnerent les premieres loix. Ils aimoient leurs enfans : les maximes qu'ils leur prescrivoient, n'avoient pour objets que le bonheur de leur famille.

Peu de loix sages rendent un

peuple heureux ; beaucoup de loix embarrassent la jurisprudence. Par la raison qu'un bon médecin ne surcharge pas ses malades de remedes, le législateur habile ne surcharge pas le public de loix superflues : trop de médecines se nuisent & empêchent réciproquement leurs effets ; trop de loix deviennent un dédale, où les jurisconsultes & la justice s'égarent.

Les juges ont deux piéges à craindre ; celui de la corruption & celui de l'erreur : leur conscience doit les garantir des premiers ; & les législateurs, du second. Des loix claires, qui ne donnent pas lieu à des interprétations, y sont un premier remede ; & la simplicité des plaidoyers, le second. Quel abus de l'éloquence,

que de se servir de son enchantement, pour énerver les loix les plus sages !

La chicane ne se nourrit, pour l'ordinaire, que de successions & de contrats ; &, par cette raison, les loix qui roulent sur ces articles, ont besoin de la plus grande clarté. Si l'on s'occupe à vétiller sur les termes, en composant des ouvrages d'esprit frivoles ; à combien plus forte raison les termes de la loi méritent-ils d'être pesés scrupuleusement ?

L'édit contre les duels est très-juste, très-équitable, très-bien fait ; mais il n'amene point au but que les princes se sont proposés, en le publiant. Des préjugés plus anciens que cet édit, l'emportent sur lui de haute lutte ; & il semble que le public, rempli de fausses

opinions, ſoit convenu tacitement de n'y point obéir.

Si tous les princes de l'Europe n'aſſemblent pas un congrès, & ne conviennent pas entr'eux d'attacher un deshonneur à ceux qui, malgré leurs ordonnances, tentent de s'égorger dans ces combats ſinguliers; ſi, dis-je, ils ne conviennent pas de refuſer tout aſyle à cette eſpece de meurtriers, & de punir ſévérement ceux qui inſulteront leurs pareils, ſoit en paroles, ſoit par écrit ou par des voies de fait, il n'y aura point de fin aux duels.

Je ne vois rien d'impoſſible à ce que des particuliers ſoumettent leurs querelles à la déciſion des juges, de même qu'ils y ſoumettent les différends qui décident de leurs fortunes. Et par

quelle raiſon les princes n'aſſembleroient-ils pas un congrès, pour le bien de l'humanité, après en avoir fait tenir tant d'infructueux ſur des ſujets de moindre importance. J'en reviens-là ; & j'oſe aſſurer que c'eſt le ſeul moyen d'abolir en Europe ce point d'honneur mal placé, qui a coûté la vie à tant d'honnêtes gens, dont la patrie pouvoit s'attendre aux plus grands ſervices.

N'y a-t-il pas quelque choſe de bien dur dans la façon dont nous puniſſons les avortemens ? A Dieu ne plaiſe que j'excuſe l'action affreuſe de ces Médées qui, cruelles à elles-mêmes & à la voix du ſang, étouffent la race future, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, ſans lui laiſſer le tems de voir le jour ! Mais que le lecteur ſe dépouille de tous les

préjugés de la coutume, & qu'il daigne prêter quelque attention aux reflexions que je vais lui présenter.

Les loix n'attachent-elles pas un degré d'infamie aux couches clandestines ? Une fille née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promesses d'un débauché, ne se trouve-t-elle pas, par les suites de sa crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de son honneur ou celle du fruit malheureux qu'elle a conçu ? N'est-ce pas la faute des loix de la mettre dans une situation aussi violente ? Et la sévérité des juges ne prive-t-elle pas l'état de deux sujets à la fois, de l'avorton qui a péri, & de la mere qui pourroit réparer abondamment cette perte, par une propagation légi-

time ? On dit à cela, qu'il y a des maiſons d'enfans trouvés. Je ſçais qu'elles ſauvent la vie à une infinité de bâtards ; mais ne vaudroit-il pas mieux trancher le mal par ſes racines, & conſerver tant de pauvres créatures qui périſſent miſérablement, en aboliſſant les flétriſſures attachées aux ſuites d'un amour imprudent & volage ?

Qu'on me le pardonne, ſi je me récrie contre la queſtion. J'oſe prendre le parti de l'humanité contre un uſage honteux à des Chrétiens & à des peuples policés, & j'oſe ajoûter, contre un uſage auſſi cruel qu'inutile. Quintilien, le plus ſage & le plus éloquent des rhéteurs, dit, en traitant de la queſtion, que c'eſt une affaire de tempérament. Un ſcélérat vigoureux nie le fait ; un

innocent, d'une complexion foible, l'avoue. Un homme eſt accuſé ; il y a des indices : le juge eſt dans l'incertitude ; il veut s'éclaircir : ce malheureux eſt mis à la queſtion. S'il eſt innocent, quelle barbarie de lui faire ſouffrir le martyre ! Si la force des tourmens l'oblige à dépoſer contre lui-même, quelle inhumanité épouvantable, que d'expoſer aux plus violentes douleurs & de condamner à la mort un citoyen vertueux, contre lequel il n'y a que des ſoupçons ! Il vaudroit mieux pardonner à vingt coupables que de ſacrifier un innocent. Si les loix ſe doivent établir pour le bien des peuples, faut-il qu'on en tolere de pareilles, qui mettent les juges dans le cas de commettre méthodiquement des ac-

tions criantes, qui révoltent l'humanité ?

Il y a l'infini entre le destin d'un riche & d'un misérable : l'un regorge de biens & nage dans le superflu ; l'autre, abandonné de la fortune, manque même du nécessaire. Qu'un malheureux dérobe, pour vivre, quelques pistoles, une montre d'or ou de pareilles bagatelles à un homme que sa magnificence empêche de s'appercevoir de cette perte, faut-il que ce misérable soit dévoué à la mort ? L'humanité n'exige-t-elle pas qu'on adoucisse cette extrême rigueur ? Il paroît bien que les riches ont fait cette loi. Les pauvres ne seroient-ils pas en droit de dire : « Que n'a-t-on de la com» misération de notre état déplo» rable ? Si vous étiez charita-

» bles, si vous étiez humains, vous
» nous secoureriez dans nos mi-
» seres, & nous ne vous vole-
» rions pas. Parlez : Est-il juste
» que toutes les félicités de ce
» monde soient pour vous, & que
» toutes les infortunes nous acca-
» blent ?

Les loix qui regardent les débiteurs, sont, sans contredit, celles qui exigent le plus de circonspection & de prudence de la part de ceux qui les publient. Si ces loix favorisent les créanciers, la condition des débiteurs devient trop dure : un malheureux hazard peut ruiner à jamais leur fortune. Si, au contraire, cette loi leur est avantageuse, elle altere la confiance publique, en infirmant des contrats qui sont fondés sur la bonne foi. Ce juste milieu qui, en

maintenant la validité des contrats, n'opprime pas les débiteurs insolvables, me paroît la pierre philosophale de la jurisprudence.

DE LA RELIGION.

IL n'y a aucune religion qui, sur le sujet de la morale, s'écarte beaucoup des autres ; ainsi elles peuvent être toutes égales au gouvernement. Qu'un chacun soit bon citoyen ; c'est tout ce qu'on lui demande. Le faux zèle est un tyran qui dépeuple les provinces ; la tolérance est une tendre mere qui les soigne & les fait fleurir.

L'erreur & la superstition semblent être le partage de l'humanité. Tous les peuples ont eu la

même pente pour l'idolatrie; & comme ils ont tous à-peu-près les mêmes passions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre. La crainte donna le jour à la crédulité, & l'amour-propre intéressa bientôt le ciel au destin des hommes. De-là naquirent tous ces cultes différens, qui n'étoient, à proprement parler, que des soumissions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiser la colere céleste, dont on redoutoit les effets. La raison humaine, altérée & abrutie par la terreur que toutes sortes de calamités lui inspiroient, ne sçavoit à qui s'en prendre, pour se rassurer contre ses craintes; & comme les malades ont recours à tous les remedes, pour essayer s'ils n'en trouvent point un qui les guérisse,

le genre humain suppofa, dans son aveuglement, une essence divine & une vertu secourable dans tous les objets de la nature, depuis les plus sublimes jusqu'aux plus abjects. Tout fut adoré : l'encens fuma pour des champignons ; le crocodile eut des autels : les statues des grands hommes qui, les premiers, avoient gouverné des nations, eurent des temples & des sacrificateurs ; & dans les tems où des afflictions générales désoloient un pays, la superstition redoubloit.

Le luxe s'introduisit dans la religion, lorsque les richesses augmenterent. Anciennement les peuples tenoient qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs Dieux dans des temples bâtis des mains des hommes, & ils les adoroient dans

dans leurs bois sacrés ; mais à mesure que les mœurs s'adoucirent, leurs Dieux vinrent habiter les villes.

Les prêtres des anciens tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le peuple. Outre leur sacerdoce, ils exerçoient une triple charlatanerie : ils fabriquoient des oracles, & se mêloient de l'astrologie & de la médecine ; il ne falloit pas tant de ruses, pour abuser ce peuple imbécille & grossier : aussi fut-il bien difficile de détruire une religion avérée par tant de superstitions dans les esprits.

Ceux qui réfléchissent peu, s'étonnent que les peuples ayent souffert, avec tant de patience, l'oppression des Souverains ecclésiastiques ; qu'ils ayent enduré d'un

front prosterné, consacré à l'autel, ce qu'ils ne souffriroient pas d'un front couronné de lauriers. Pour moi, je pense que la religion a beaucoup contribué à retenir les peuples sous le joug. Un mauvais pape étoit haï; mais son caractere étoit révéré: le respect attaché à sa place, alloit jusqu'à sa personne. Il est venu cent fois dans l'esprit des nouveaux Romains, de changer de maître; mais il portoit entre ses mains une arme sacrée, qui les arrêtoit. On s'est révolté quelquefois contre les papes; mais il n'y a jamais eu dans Rome soumise à la tiare, la centieme partie des révolutions de Rome payenne: tant les moeurs des hommes peuvent changer!

Si on veut réduire les causes des progrès de la religion réfor-

mée à des principes simples, on verra qu'en Allemagne, ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre, celui de l'amour; &, en France, celui de la nouveauté. Il ne faut pas croire que Luther & Calvin fussent des génies supérieurs. Il en est des chefs de secte, comme des ambassadeurs. Souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils offrent, soient avantageuses. Les siécles d'ignorance étoient le régne des Fanatiques & des réformateurs.



DE LA POLITIQUE.

LA paix & le bonheur de l'Etat sont comme un centre, où tous les chemins de la politique doivent se réunir; & ce doit être-là le but de toutes ses négociations.

Il y a des tems où le monde moins agité, ne paroît vouloir être régi que par la douceur, où il ne faut que de la prudence & de la circonspection : c'est une espece de calme heureux dans la politique, qui succede ordinairement à l'orage. C'est alors que les négociations sont plus efficaces que les batailles, & qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne sçauroit acquérir par l'épée.

La raison qui fait échouer tous

ces vastes projets des ambitieux, est, à ce qu'il paroît, qu'en politique comme en méchanique, les machines simples ont un avantage extrême sur celles qui sont trop composées. Plus les ressorts qui concourent à un même mouvement, sont compliqués, moins ils sont d'usage.

Quiconque veut assujettir ses égaux, est toujours sanguinaire ou fourbe.

La raison & les passions sont comme des chaînes invisibles, par lesquelles la main de la Providence conduit le genre humain, pour concourir aux événemens que la sagesse éternelle avoit résolus. . . . . La Providence se rit de sa sagesse & des grandeurs humaines. Des causes frivoles & quelquefois ridicules changent

souvent la fortune des monarchies entieres ; mais il n'en est pas moins nécessaire, que ceux qui doivent gouverner le monde, cultivent leur pénétration & leur prudence.

Dans les royaumes, la forme du gouvernement n'a de base que le despotisme du Souverain : les loix, le militaire, le négoce, l'industrie & toutes les autres parties de l'Etat sont assujetties au caprice d'un seul homme qui a des successeurs qui ne se ressemblent jamais ; d'où il s'ensuit, pour l'ordinaire, qu'à l'avénement d'un nouveau prince, l'Etat est gouverné par de nouveaux principes ; & c'est ce qui porte préjudice à cette forme de gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les républiques se proposent,

& dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir ; ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais. Dans les monarchies, un fainéant succede à un prince ambitieux : celui-ci est suivi d'un dévot ; celui-là, par un guerrier ; celui-ci, par un sçavant ; celui-là, par un autre qui s'abandonne à la volupté ; & pendant que ce théatre mouvant de la fortune présente sans cesse des scènes nouvelles, le génie de la nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune assiette fixe. Il faut donc que, dans les monarchies, les établissemens qui doivent braver la vicissitude des siécles, ayent des racines si profondes, qu'on ne puisse les arracher, sans ébranler en même

tems les plus ſolides fondemens du trône.

S'il eſt vrai que la forme de gouvernement la plus parfaite eſt celle d'un royaume bien adminiſtré, il n'eſt pas moins certain que les républiques ont rempli le plus promptement le but de leur inſtitution, & ſe ſont mieux conſervées, parce que les bons rois meurent, & que les ſages loix ſont immortelles.

Les révolutions que les monarchies & les républiques éprouvent, ont leurs cauſes dans les loix immuables de la nature. Il faut que les paſſions humaines ſervent de reſſorts, pour amener & mouvoir, ſans ceſſe, de nouvelles décorations ſur ce grand théatre; que la fureur audacieuſe

des uns enleve ce que la foiblesse des autres ne peut défendre ; que des ambitieux renversent des républiques, & que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité. Sans ces grands bouleversemens, l'univers resteroit sans cesse le même : il n'y auroit point d'événemens nouveaux, il n'y auroit point d'égalité entre le destin des nations : quelques peuples seroient toujours civilisés & heureux ; & d'autres, toujours barbares & infortunés.

Quoique tant de nations innombrables, qui couvrent la terre, ayent chacun leur génie différent, il semble cependant, que certains traits qui les distinguent des autres, sont inaltérables. Tout peuple a un caractere à soi, qui peut être modifié par le plus

qu le moins d'éducation qu'il reçoit, mais dont le fonds ne s'efface jamais. Il s'ensuit que les princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des peuples; qu'ils n'ont jamais pu forcer la nature à produire de grands hommes, lorsqu'elle s'y refusoit. Ils peuvent donner un certain vernis de politesse à leur nation, maintenir les loix dans leur vigueur, & les sciences dans la médiocrité; mais ils n'altéreront jamais l'essence des choses: ils n'ajoûtent que quelque nuance passagere à la couleur dominante du tableau. Il n'y a, je crois, que la dévastation entiere des Etats & leur repeuplement par des colonies étrangeres, qui puissent produire un changement total dans l'esprit d'un peuple; mais ce n'est

dès-lors plus la même nation.

Les législateurs qui établissent des loix dans des monarchies, sont ordinairement eux-mêmes Souverains. Si leurs loix sont douces & équitables, elles se soutiennent d'elles-mêmes : tous les particuliers y trouvent leur avantage. Si elles sont dures & tyranniques, elles sont bientôt abolies, parce qu'il faut les maintenir par violence, & que le tyran est seul contre tout un peuple qui n'a de desir que de les supprimer. Dans plusieurs républiques, où des particuliers ont été législateurs, leurs loix n'ont réussi qu'autant qu'elles ont pu établir un juste équilibre entre le pouvoir du gouvernement & la liberté des citoyens.



DE LA GUERRE.

TOUTES les guerres qui n'auront pour but que de repousser les usurpateurs, de maintenir des droits légitimes, de garantir la liberté de l'univers, seront conformes à la justice. Les Souverains qui en entreprennent de pareilles, n'ont point à se reprocher le sang répandu : la nécessité les fait agir ; &, dans de pareilles circonstances, la guerre est un moindre malheur que la paix.

La guerre est une ressource dans l'extrémité : il ne faut s'en servir que dans des cas *désespérés*, & bien examiner si l'on y est porté par une illusion d'orgueil ou par une raison solide ; mais il y a des guerres de précaution que

les princes font ſagement d'entreprendre : elles ſont offenſives, à la vérité; mais elles ne ſont pas moins juſtes que les défenſives. Lorſque la grandeur exceſſive d'une puiſſance ſemble prête à ſe déborder, & menace d'engloutir l'univers, il eſt de la prudence de lui oppoſer des digues & d'arrêter le cours du torrent, lors encore qu'on en eſt le maître. On voit des nuages qui s'aſſemblent, un orage qui ſe forme, les éclairs qui l'annoncent; & le Souverain que ce danger menace, ne pouvant tout ſeul conjurer la tempête, ſe réunira, s'il eſt ſage, avec tous ceux que le même péril met dans les mêmes intérêts. C'eſt une maxime certaine, qu'il vaut mieux prévenir que d'être pré-

venu : les grands hommes s'en ſont toujours bien trouvés.

Un préjugé aſſez général fait que la plûpart des hommes idolâtrent l'heureuſe témérité des ambitieux. L'éclat brillant des vertus militaires offuſque à leurs yeux la douceur des vertus civiles : ils préfèrent les Eroſtrates qui brûlent les temples, aux Amphions qui élevent des villes, & les victoires d'Octave au régne d'Auguſte.

L'ordre dans une armée, ne peut ſubſiſter ſans ſévérité ; mais ce que je demande ſur ce ſujet, c'eſt de la modération. Si la clémence d'un honnête homme le porte à la bonté, ſa ſageſſe ne le force pas moins à la rigueur ; mais il en eſt de lui comme d'un habile

pilote : on ne lui voit couper les mâts ni les cordages de son vaisseau, que lorsqu'il y est forcé par l'orage. Il y a des occasions où il faut être sévere, mais jamais cruel ; & j'aimerois mieux, un jour de bataille, être aimé que craint de mes soldats.

Il est sûr, & l'expérience a fait voir, en général, que les meilleures troupes d'un Etat sont les nationales. Je suis persuadé qu'un Etat est mal servi par des mercénaires, & que les compatriotes sentent redoubler leur courage, par les liens qui les attachent.

L'institution du soldat est pour la défense de la patrie : les louer à d'autres, comme on vend des dogues & des taureaux pour le combat, c'est, ce me semble, pervertir à la fois le but du né-

goce & de la guerre. On dit qu'il n'eſt pas permis de vendre les choſes ſaintes: Eh! qu'y a-t-il de plus ſacré que le ſang des hommes?

Des Sciences et des Arts.

La marque la plus ſûre qu'un pays eſt ſous un gouvernement ſage & heureux, c'eſt lorſque les beaux arts naiſſent dans ſon ſein. Ce ſont des fleurs qui viennent dans un terrein gras & ſous un ciel heureux, mais que la ſéchereſſe ou le ſouffle des aquilons fait mourir. Rien non plus n'illuſtre plus un régne que les arts qui fleuriſſent ſous ſon abri.

Qu'on ne diſe point que la culture des arts & des ſciences rend les hommes inhabiles aux affaires.

Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les matieres qu'il embrasse. Les sciences, bien loin d'avilir, donnent, dans les emplois, un nouveau lustre à tous ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité se formerent sous la tutelle des lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'Etat; & ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement & à étendre la sphere des connoissances, forme certainement des sujets propres à toute espece de destinations. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs & les fruits sont d'une beauté plus rafinée & d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres qui, dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes,

croissent au hazard, & dont les branches, bizarrement entortillées, n'offrent pas même à la vue un spectacle agréable.

Les siécles précieux s'annoncent par le nombre des grands hommes en tout genre, qui naissent à la fois. Heureux sont les princes qui viennent au monde dans des conjonctures aussi favorables! Les vertus, le talent, le génie les emportent, d'un mouvement commun avec eux, aux choses grandes & sublimes.

Si aujourd'hui, parmi les Chrétiens, il y a moins de révolutions, c'est que les principes de la saine morale commencent à être plus répandus. Les hommes ont plus cultivé leur esprit : ils en sont moins féroces; & peut-être est-ce une obligation qu'on a aux gens de

lettres, qui ont poli l'Europe.

La plûpart des prêtres examinent tous les ouvrages de littérature, comme si c'étoient des traités de théologie. Remplis de ce seul objet, ils voient des héréfies par-tout. De-là viennent tant de faux jugemens & tant d'accusations formées, pour la plûpart, mal-à-propos contre les auteurs. Un livre de physique doit être lu avec l'esprit d'un physicien : la nature & la vérité sont ses juges ; ce sont elles qui doivent l'absoudre ou le condamner. Un livre d'astronomie doit être lu dans un même sens. Si un médecin prouve qu'un coup de bâton, fortement appliqué sur le crâne, dérange l'esprit, ou bien qu'à un certain degré de chaleur, la raison s'égare, il faut lui prouver le contraire ou

se taire. Si un astronome habile démontre que la terre & tous les globes célestes tournent autour du soleil, il faut, ou mieux calculer que lui, ou souffrir que la terre tourne.

Les arts sont comme Eglé, dont le cœur n'est rendu
Qu'à l'amant le plus tendre & le plus assidu....

Il n'est aucun plaisir plus propre à nous séduire,
Que cette avidité d'apprendre & de s'instruire;
C'est peut-être le seul qui souffre des excès,
Et que le noir remords n'accompagna jamais.

Si l'appas de la gloire en secret vous attire,
Apprenez qu'aux talens elle offrit son empire,
Et que la renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon que pour les fils de Mars.

L'époque des beaux arts est celle des grands hommes.

Etendre notre esprit, est pour nous un devoir.
Oui, l'auguste science est pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de son bonheur suprême.

La sagesse prospère où périt la sottise.

Qui cultive l'esprit d'une ardeur empressée,
Animal par ses sens, est Dieu par la pensée...
Il faut l'entretenir; l'étude le nourrit.

S'il ne s'accroît ſans ceſſe, il s'éteint, il périt.
Voilà le ſeul parti que le ſage doit ſuivre.
Végéter, c'eſt mourir; beaucoup penſer, c'eſt vivre.

DE L'HISTOIRE.

L'HISTOIRE eſt regardée comme l'école des princes; elle peint à leur mémoire les régnes des Souverains qui ont été les peres de la patrie, & des tyrans qui l'ont déſolée: elle leur marque les cauſes de l'aggrandiſſement des empires & celles de leur décadence: elle déploie une ſi grande multitude de caracteres, qu'il s'en trouve néceſſairement de reſſemblans à ceux des Souverains de nos jours; & prononçant ſur la réputation des morts, elle juge tacitement les vivans: le blâme dont elle couvre les hom-

mes vicieux qui ne sont plus, est une leçon de vertu qu'elle fait à la génération présente : l'histoire paroît lui révéler quels seront sur elle les arrêts de la postérité.

On ne devroit conserver dans l'histoire, que les noms des bons princes, & laisser mourir à jamais ceux des autres avec leur indolence, leurs injustices & leurs crimes. Les livres d'histoire diminueroient, à la vérité, de beaucoup; mais l'humanité y profiteroit; & l'honneur de vivre dans l'histoire, de voir son nom passer des siécles futurs jusqu'à l'éternité, ne seroit que la récompense de la vertu.

Une chose ne mérite d'être écrite, qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

Retrécir & borner la sphere de

ſes idées au lieu qu'on habite, reſtreindre ſes connoiſſances à ſes devoirs privés, c'eſt s'abrutir dans l'ignorance la plus groſſiere ; pénétrer dans les tems qui nous ont précédés, embraſſer le monde entier, avec toute l'étendue de ſon eſprit, c'eſt faire réellement des conquêtes ſur l'ignorance & ſur l'erreur, c'eſt avoir vécu dans tous les ſiécles, & devenir, en effet, citoyen de tous les lieux & de tous les pays.

Qu'il eſt inſtructif & beau de paſſer en revue tous les ſiécles qui ont été avant nous, & de voir par quel enchaînement ils tiennent à nos tems ! Prendre une nation dans ſa ſtupidité groſſiere, la ſuivre dans ſes progrès, & la conduire juſqu'au tems qu'elle s'eſt civiliſée, c'eſt étudier, dans tou-

tes ses métamorphoses, le ver à soie, devenu chrysalide & enfin papillon; mais que cette étude est humiliante! Il ne paroît que trop, qu'une loi immuable de la nature oblige les hommes à passer par bien des impertinences, pour arriver à quelque chose de raisonnable.

S'imaginer que les hommes sont tous des démons, s'acharner sur eux avec cruauté, c'est la vision d'un misanthrope farouche; supposer que les hommes sont tous des anges & leur abandonner la bride, c'est le rêve d'un Capucin imbécille; croire qu'ils ne sont ni tous bons ni tous mauvais, récompenser les bonnes actions au-delà de leur prix, punir les mauvaises au-dessous de ce qu'elles méritent, avoir de l'indulgence pour leurs foiblesses

foibleſſes, & de l'humanité pour tous; c'eſt comme en doit uſer un homme raiſonnable.

Boſſuet, Fléchier, Pline n'auroient pas mieux dit pour leurs héros, que Machiavel pour Céſar Borgia. Si l'éloge qu'on en fait, n'étoit qu'une ode ou une figure de rhétorique, on pourroit louer ſa ſubtilité, en déteſtant ſon choix; mais c'eſt tout le contraire : c'eſt un traité de politique, qui doit paſſer à la poſtérité; c'eſt un ouvrage très-ſérieux, dans lequel Machiavel eſt ſi impudent que d'accorder des louanges au monſtre le plus abominable que l'enfer ait vomi ſur la terre : c'eſt s'expoſer de ſang-froid à la haine du genre humain.

J'ai regardé des princes, des

rois, des parens comme des hommes ordinaires. Loin d'être séduit par la domination, loin d'idolâtrer mes ancêtres, j'ai blâmé le vice en eux-mêmes, avec hardiesse, parce qu'il ne doit pas trouver d'asyle sur le trône.

Il se trouve des peintres singuliers, qui n'ont peint que des monstres & des diables. Machiavel est un peintre de ce genre; il représente l'univers comme un enfer, & tous les hommes comme des démons. On diroit que ce politique a voulu calomnier le genre humain par haine pour l'espece humaine, & qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu, pour rendre tous les habitans de ce continent ses semblables.

Un ouvrage écrit sans liberté, ne peut être que médiocre ou

mauvais : on doit moins respecter les hommes qui périssent, que la vérité qui ne meurt jamais.

Il y a quelque chose d'épidémique dans la façon de penser, qui se communique d'un esprit à l'autre. Cet homme extraordinaire, ce roi, dont toutes les vertus outrées dégéneroient en vices, Charles XII, en un mot, portoit avec lui, dès sa plus tendre enfance, la vie d'Alexandre le Grand; & bien des personnes qui ont connu particuliérement cet Alexandre du Nord, assurent que c'étoit Quint-Curce qui ravagea la Pologne; que Stanislas devint roi d'après Abdolomine, & que la bataille d'Arbelle occasionna la défaite de Pultawa.



DE LA BIENFAISANCE.

Quelque soit le pouvoir qui nous tombe en partage
Que le bien des humains soit toujours notre ouvrage,
C'est un plaisir divin de faire des heureux. . . . .
Sur-tout n'abusons pas d'une vaste puissance,
Et n'écoutons jamais la voix de la vengeance.
Qui ne peut se dompter, qui ne sçait pardonner,
Est indigne du rang qui l'appelle à régner. . . . .
. . . .

. . . Tous ces humains dont la terre fourmille
Sont fils d'un même pere & font une famille;
Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang,
Ils sont nés vos égaux, ils sont de votre sang.
Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune,
Et couvrez leur misere avec votre fortune.
Voulez-vous en effet paroître au-dessus d'eux?
Montrez-vous plus humain, plus doux, plus vertueux.
Tels ont été les rois, dont l'immortelle gloire
Se grave en lettres d'or au temple de mémoire.
Leur ame juste & pure, & sur-tout leur bonté,
Ennoblit à mes yeux la foible humanité.
Mon cœur en les nommant est *ému de tendresse*:
On fait en leur faveur grace à toute l'espece.

Qu'il est beau, Lycaon, de faire des ingrats! . .
. . . . Un noble caractere
Ne trouve en sa grandeur de plaisir qu'à bien faire.
. . . .

Notre grand édifice est la société ;
Tout citoyen concourt à son utilité :
L'embellir n'est pas tout ; & pour le dire encore,
La bonté la soutient, quand l'orgueil la décore.

. . . . .

Quelque soit le beau rang qu'on tienne en sa patrie
De la totalité l'on fait toujours partie :
L'Etat vous reconnoît pour un membre perclus :
Si par vous les humains ne sont pas secourus.

. . .

Un Grand doit protéger l'innocente vertu. . . .

. . . . .

Sa bonté doit sur-tout annoncer sa puissance.

Nous ne sommes enfin maîtres que du présent ;
A différer le bien souvent l'homme s'abuse :
Jouissons de ce seul instant,
Peut-être que demain le ciel nous le refuse.

DE LA VERTU.

. . . . . Quoique l'esprit soit divin de son essence ;
Il n'obtiendra jamais l'injuste préférence
Sur les talens du cœur que l'homme doit avoir.
Ayez de la mémoire, ayez un grand sçavoir,
Soyez spirituel, plaisant, profond, sublime ;
Je veux qu'on vous admire, & non qu'on vous estime ;
Mon suffrage, en un mot, n'est dû qu'à la vertu ;

Sans vertu, tout esprit est mal fait & tortu ;
Elle fait l'ornement & le brillant de l'homme :
Prouvez que vous l'aimez ; de quel nom qu'on vous nomme,
Certifiez le fait, & mon cœur qui vous rit,
Vous trouvant noble, aimable & plein d'un bon esprit,
Dévoue à vos vertus une amitié sincere.

. . . .

Avec beaucoup d'esprit, l'ame du vrai saisie,
Varus combat le charme & l'abus des plaisirs,
Réprime l'intérêt, étouffe les desirs,
Rabaisse son orgueil, lutte contre lui-même,
Et sert le genre humain qu'il déplore & qu'il aime.
Telles sont les vertus d'un digne citoyen ;
Tel doit être le sage & tout homme de bien. . . .
. . .

Ce caractere heureux naît de la liaison
D'un esprit éclairé, soumis à la raison.



Appliquons notre esprit à l'utile morale.
C'est elle qui sondant tous les replis des cœurs,
Sans fard ose aux mortels reprocher leurs noirceurs,
Eplucher leurs défauts, démasquer leurs caprices,
Distinguer hardiment leurs vertus de leurs vices,
Dompter des passions tous les transports outrés,
Changer les furieux en humains modérés,
Nous apprendre à connoître au fond ce que nous sommes,
Et rabaisser les rois jusqu'au nivéau des hommes.
O céleste morale ! . . . . .
Accordez Epicure avec l'âpre Stoïque ;

Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique;
Nivellez le chemin qui mene à la vertu;
Plus on l'adoucira, plus il sera battu.

Oui, notre vrai bonheur & notre récompense,
C'est d'établir la paix dans notre conscience.

DE LA VRAIE GLOIRE.

Si votre cœur aspire à la sublime gloire,
Sçachez vaincre, & sur-tout user de la victoire.
Le plus grand des Romains, par ses succès divers;
Le jour qu'à son pouvoir il soumit l'univers,
Sauva ses ennemis dans les champs de Pharsale.
Voyez à Fontenoy LOUIS, dont l'ame égale,
Douce dans ses succès, soulage les vaincus:
C'est un Dieu bienfaisant dont ils sont secourus.
Ils baisent en pleurant la main qui les désarme:
Sa valeur les soumit, sa clémence les charme.
Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu;
Si vaincre est d'un héros, pardonner est d'un Dieu.
Suivez, jeunes guerriers, ces illustres modeles;
Alors la renommée, en étendant ses ailes,
Mêlant à ses récits vos noms & vos combats;
Portera votre gloire aux plus lointains climats.
A ce bruit, la vertu, du haut de l'Empyrée,
Retrouvant des héros dignes du tems d'Astrée,
Retrouvant des guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.

Dans ce temple sacré, bâti par l'innocence,
Les vertus des mortels trouvent leur récompense.
Là sont tous les esprits, dont les sçavans travaux
Enrichirent l'Etat, trouvant des arts nouveaux;
Là sont tous les bons rois, les magistrats augustes,
Très-peu de conquérans, mais tous les guerriers justes.

DES JUGEMENS des Hommes.

SI je vous disois que nous nous préparons, avec grand soin, à détruire quelques murailles élevées à grands frais; que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister, vous vous récrireriez: Ah! barbares! ah! brigands! Inhumains que vous êtes! diriez-vous: Les injustes n'hériteront point du royaume des cieux, selon S. Mathieu, chap. 12, ℣. 34.

Puifque je prévois ce que vous me diriez fur ces matieres, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'un homme, dont vous avez entendu parler fous le nom de *Roi de Pruſſe*, apprenant que les Etats de fon allié, l'empereur, étoient ruinés par la reine de Hongrie, eſt volé à fon fecours; qu'il a joint fes troupes à celles du roi de Pologne, pour opérer une diverfion en baſſe Autriche, & qu'il a fi bien réuffi, qu'il s'attend, dans peu, à combattre les principales forces de la reine de Hongrie, pour le fervice de fon allié. Voilà de la générofité, direz-vous, voilà de l'héroïfme! Cependant le premier tableau & celui-ci font les mêmes: c'eſt la même femme qu'on repréfente, premiérement en cor-

nettes de nuit, lorſqu'elle ſe dépouille de ſes charmes, & enſuite, avec ſon fard, ſes dents & ſes ponpons. De combien de différentes façons n'enviſage-t-on pas les objets? Combien les jugemens ne varient-ils point? Les hommes condamnent le ſoir ce qu'ils approuvoient le matin: ce même ſoleil qui leur plaiſoit en ſon aurore, les fatigue en ſon couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & qui ſe rétabliſſent pourtant; & nous ſommes aſſez inſenſés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entiere! Eſt-il poſſible qu'on ne ſe ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnoie, depuis ſi long-tems qu'elle eſt connue?

La valeur & l'adreſſe ſe trou-

vant également chez les voleurs de grand chemin & chez les héros. La différence qui eſt entr'eux, c'eſt que le conquérant eſt un voleur illuſtre, & que l'autre eſt obſcur. L'un reçoit des lauriers & de l'encens pour prix de ſes violences, & l'autre la corde.

DU BONHEUR.

IL n'eſt point dans la nature de notre être, qu'un ſcélérat ſoit heureux. Quand même donc il n'y auroit point de juſtice ſur la terre, ni de Divinité au ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fuſſent vertueux, puiſque la vertu ſeule les unit, & leur eſt abſolument néceſſaire pour leur conſervation, & que le crime ne

peut que les rendre infortunés & les détruire.

Les frivoles faveurs que fait la renommée,
Ont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée.
Un corps sain, des amis, l'aisance, un peu d'amour,
Sont les uniques biens du terrestre séjour.
Poursuivez le bonheur du Japon en Espagne ;
Le chagrin, malgré vous, toujours vous accompagne;
Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux.

DE L'AMITIÉ.

AIMONS sans intérêt, & sçachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.

Dans ce siécle de fer, dans ces tems corrompus,
Il n'est plus, par malheur, d'Achates, de Nisus :
L'homme plein de bonté passe pour imbécille,
Et l'amitié s'exprime en style de Zoïle.

C'est sur l'estime & c'est sur les vertus
Que l'amitié véritable se fonde.

Les malheureux font une expérience certaine du cœur humain. Le déclin de leur fortune est

comme un thermométre qui indique en même tems le refroidissement de leurs amis.

DE LA FORTUNE.

CONNOISSEZ la fortune inconstante & legere :
La perfide se plaît aux plus cruels revers :
On la voit abuser le sage, le vulgaire,
Jouer insolemment tout ce foible univers. . .

Fixe-t-elle sur moi sa bizarre inconstance?
Mon cœur lui sçaura gré du bien qu'elle me fait.
Veut-elle en d'autres lieux marquer sa bienveillance?
Je lui remets ses dons sans chagrin, sans regret.
Plein d'une vertu plus forte,
J'épouse la pauvreté,
Si pour dot elle m'apporte
L'honneur & la probité.



DE LA FLATERIE.

LOIN que la baſſe flaterie
Paſſe un vernis ſur les défauts,
Cette coupable idolatrie
Avilit les plus grands héros.
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous ſommes;
Grands ou petits, ſains ou perclus.
Ce n'eſt point la vaine éloquence,
Mais l'aveu de la conſcience
Qui doit juger de nos vertus.

DU DÉPLACEMENT des Hommes.

LES hommes ne ſont preſque jamais placés dans ce monde, ſelon leur choix; de-là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de miniſtres & de princes mauvais.

Si tout étoit bien assorti
Sur ce ridicule hémisphere,
L'ouvrier quittant son outil,
Seroit amiral ou corsaire;
Le roi peut-être un charbonnier,
Le général, un maltôtier,
Le berger maître de la terre,
L'auteur, un grand foudre de guerre.
Mais rassurons-nous là-dessus,
Chacun conservera sa place;
Le monde va par ses vieux us:
Et jusqu'à la derniere race,
On y verra mêmes abus.

Fin des Pensées choisies de FREDERIC.



